

D^r RAYMOND BOISSIER

STOMATOLOGISTE DES HOPITAUX

LA METTRIE

MÉDECIN, PAMPHLÉTAIRE ET PHILOSOPHE

(1709-1751)

Thèse pour le doctorat ès-lettres



SOCIÉTÉ D'ÉDITION "LES BELLES LETTRES"

95, Boulevard Raspail — PARIS

1931



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551507_0035

D^r RAYMOND BOISSIER

STOMATOLOGISTE DES HOPITAUX

LA METTRIE

MÉDECIN, PAMPHLÉTAIRE ET PHILOSOPHE

(1709-1751)

Thèse pour le doctorat ès-lettres



SOCIÉTÉ D'ÉDITION " LES BELLES LETTRES "

95, Boulevard Raspail — PARIS

1931



CHAPITRE PREMIER

LA VIE TOURMENTÉE

L'excellent Monsieur Jean Le Cordier, sieur de La Haute Chambre, et sa commère, Demoiselle Guionne Gaudron, ne savaient guère à quoi ils s'exposaient en tenant de compagnie le 19 décembre 1709, sur les fonts baptismaux de Saint-Malo, Julien Jan Offray de La Mettrie, qui venait de faire dans la vie une entrée des plus modestes. Je ne sais si ce jour-là les onctions du curé Tillard se trouvaient dépourvues de la grâce, mais il est certain que par cette froide matinée du grand hiver si rigoureux aux pauvres de France, il introduisit au nombre de ses ouailles une brebis tourmentée du Malin.

Rien ne faisait prévoir qu'une famille aussi bourgeoise que celle des La Mettrie peut donner le jour à un monstre, qui deviendrait à en croire l'opinion publique le plus cynique des philosophes, le plus dangereux des raisonneurs, et le plus irrespectueux des enfants d'Hippocrate, scandalisant les honnêtes gens, bafouant les vérités vénérables, et dont les œuvres pernicieuses seraient anéanties à tout jamais par la main vengeresse du bourreau !

A dire le vrai, les fastes de la famille, avant cet accident se perdaient en une heureuse obscurité : le père, Julien comme le fils, exerçait un commerce de soieries, suffisamment achalandé pour l'avoir mis à l'aise : aussi ne lésinait-il pas sur l'instruction de ses enfants. Le nom d'Onfray ou Offray jusqu'alors ignoré s'était enrichi dans des conditions incertaines, de La Mettrie, selon la mode du temps, probablement à la suite de l'acquisition de quelque bien. La mère, Marie Gaudron, dont nous ne connaissons rien d'autre que le nom, se contenta de mettre au monde, outre celui qui devait illustrer à des titres divers et discutés, la maison, un certain nombre d'enfants, au moins trois, un fils et deux filles ; le fils continua le commerce paternel, la sœur aînée épousa un marin, Bertrand Esnoul des Chatelets, la cadette devint Madame Millet.

Il semblerait à priori qu'une personnalité aussi marquée que celle du célèbre philosophe ait suscité, tant en France qu'en Allemagne, une floraison de recherches et d'études où nous puiserons avec sérénité : de nos jours, nous n'ignorons rien d'un grand homme, même de deuxième zone, je dirais presque que nous n'en ignorons pas assez. Au dix-huitième siècle, on était certes plus discret ; mais on ne manquait jamais de folliculaires ni de biographes pour jeter en nature à la curiosité, à la malignité publiques les auteurs à succès. Les libelles couraient les salons, les pamphlets frais tirés des presses d'Amsterdam ou de Londres se passaient sous le manteau, les dards acérés de la critique la plus osée atteignaient sans pitié jusqu'aux maîtres de la France : et la Garde qui veille aux barrières du Louvre n'en défendait pas les Rois. Cependant La Mettrie n'a guère inspiré les plumassiers, c'est moins la quantité de ses Vies ou Eloges qui laisse à désirer que leur qualité, et c'est ici qu'il faut se montrer particulièrement bienveillant dans l'examen des textes, sous peine de se trouver subitement réduit à s'en passer délibérément et s'obliger à romancer la vie cachée de ce curieux homme. Ses divers historiens ne font que se copier plus ou moins servilement : René Paquet, Assézat, Poritzky, tous reprennent les termes de l'éloge écrit par Frédéric II. Certains comme Manet ou Levot consacrent à La Mettrie de courtes notices d'une partialité révoltante. Le dernier en date, Pierre Lemée, a condensé dans une excellente monographie que nous avons suivie pas à pas, tous les renseignements qui nous sont parvenus, et il a réussi à sortir de l'ombre un certain nombre de points désormais acquis ; malgré ses patientes recherches dans les archives bretonnes, la révélation demeure bien incomplète, et ce n'est pas le moindre charme de cette figure tourmentée que le mystère dont elle reste enveloppée.

Destiné primitivement au commerce de la soierie, pour y poursuivre les affaires paternelles, il donna de bonne heure des preuves de son intelligence ou de sa facilité, si bien que la famille rêvant pour lui de plus hautes destinées, le dirigea vers les ordres, car en ce temps c'était la carrière religieuse qui menait à tout à condition d'en sortir, et parfois même avant que d'y entrer. Il partit donc pour le collège de Coutances, à défaut d'un bon établissement malouin d'enseignement ; cette basse époque de sa vie ne semble pas lui avoir laissé des souvenirs notables, et la trace de ses études s'est effacée sous la poudre du temps. Un peu plus tard, nous le retrouvons à Paris, au Collège du Plessis, rendez-vous des Bretons, qui, grâce à la libéralité du Cardinal du Plessis-Balisson, y bénéficiaient de vingt-cinq bourses, dont sept pour le Diocèse de Saint-Malo. Les humanités se terminaient en apothéose par la rhétorique. La Mettrie, selon un usage que l'on trouve assez répandu à cette époque, abandonna Paris pour Caen, où il apprit les règles de l'éloquence. Personne ne tenta jamais de nous apprendre si l'usage seul déterminait sa digne famille à le rapprocher de son autorité. Aurait-il déjà manifesté de menues preuves de son inconduite et mérité l'exil en juste pénitence ? La punition fut légère, car dès 1725, il commence sa philosophie au célèbre Collège d'Harcourt. Les études y duraient généralement deux ans et conduisaient à la maîtrise ès-arts. Tout porte à croire que La Mettrie, vers 1726 ou 1727 avait

parcouru le cycle des études classiques. Il avait dix-huit ans, il fallait songer à l'avenir.

La Théologie ? Belle carrière pour un jeune homme aisé, malheureusement, il ne semble pas que La Mettrie y ait songé sérieusement, l'austérité des études, les vertus apparentes ecclésiastiques, la règle d'obéissance, le renoncement à toute critique, que de prétextes à réfréner une vocation peu accentuée ! Peut-être même la sienne n'avait besoin du moindre obstacle pour se briser, et nous affirmerons sans crainte d'erreur, que notre jeune maître ès-arts se résigna sans crise de conscience à s'écarter de la voie céleste mais trop rocailleuse à son gré.

Le Commerce ? Les affaires paternelles n'allaient pas trop mal, mais que n'étaient-elles à Paris ? Pour un bon vivant de qualité, la petite cité malouine, reclose en ses murailles, animée seulement du mouvement de son port, ville de corsaires et de marchands de poissons, ne possédait que peu d'attraits. Retourner à Saint-Malo, c'était rentrer et pour toujours dans le calme monotone de la vie bornée de province, loin de la Ville et de ses plaisirs, le sacrifice apparut trop cruel, c'est alors que pour prolonger son séjour au milieu des méchants garçons, La Mettrie se jeta dans la médecine.

Il n'est pas interdit de rechercher les impondérables qui, à ce moment critique, firent pencher le fléau de la balance ; nul de sa famille n'exerçant, la reprise d'une clientèle ou d'une situation ne s'imposait donc pas. Les profits ? Nous savons qu'aux tarifs d'honoraires de l'ancien régime, bien peu sortaient de la médiocrité à peine argentée. Alors, la vocation impérieuse, l'irrésistible appel vers la souffrance humaine ? Hélas non, la médecine est une maîtresse exclusive et jalouse qui ne lâche plus sa proie, quiconque l'aime la sert jusqu'à la mort. Or La Mettrie n'eût jamais le feu sacré et il fit plutôt de son art un métier qu'une profession, le traitant sans respect et le bafouant sans miséricorde, lui qui fût fait pour être médecin, comme un homme d'esprit pour être géomètre, à ce qu'il nous assure. Qui donc intervint dans ce débat ? Un compatriote qui venu de sa Bretagne quelques années auparavant commençait à la *Saluberrima Facultas* une carrière pleine de promesses, il s'agissait de Hunauld.

Hunauld, dont le père exerçait obscurément la médecine à Saint-Malo était né à Châteaubriant le 24 février 1701 ; de huit ans moins âgé que La Mettrie, il avait fait de brillantes études à Angers, Paris et Reims ; docteur-régent dès 1722, il donna de bonne heure sa mesure en organisant avec succès des cours privés pour les étudiants. Se consacrant plus particulièrement à l'anatomie et à la tératologie, il fut élu à l'Académie des Sciences dès 1724, à 23 ans ! Une telle réussite ne pouvait manquer de frapper fortement l'imagination d'un jeune homme qui attribuait cette élection davantage à la faveur ou à la chance qu'au mérite ou au travail, l'exemple aussi était capable de décider le père à fournir les subsides nécessaires à des études longues et coûteuses, d'autant plus que l'étudiant ne manifestait aucune hâte à les abréger. En passant, regrettons que cet excellent Hunauld ait quitté Paris vers cette époque pour suivre à Vienne le Maréchal de Richelieu, qui s'en allait y représenter la France. Studieux, modeste, instruit, il eût joué les Mentor avec bonheur et peut-être

La Mettrie, guidé et réfréné par lui, eût-il fait un praticien dévoué, un savant émérite, car il ne manquait ni d'intelligence, ni d'ardeur au travail. Quand son ami revînt en 1728, il était déjà trop tard pour combattre les habitudes de paresse et les mauvais penchants. Ce n'est qu'à partir de cette date que Hunauld publia ses travaux parmi lesquels on remarqua les mémoires sur les Os du Crâne, l'Etat du cœur dans la systole, et les Fistules Lacrymales. On lui attribua également un pamphlet médical, *Le Baillon* dont nous reparlerons plus tard. Il devait mourir, successeur de Duverney, dans sa chaire au Jardin du Roi, le 15 décembre 1742.

Nous estimons donc primordiale l'influence de Hunauld, et nous verrons que son compatriote et ami La Mettrie, le tenant pour son maître, l'imitera en bien des occasions — il se fera à son image pèlerin de Reims, disciple de Boerhaave et pamphlétaire... Mais n'anticipons pas.

Maître ès arts, inscrit sur les registres de la Faculté, le jeune étudiant ou philiâtre n'avait qu'à se laisser mollement vivre : durant quatre années, on ne le soumettait à aucun contrôle, il ne subissait aucune épreuve, et jouissait d'une paix royale, à la condition toutefois de se plier à une discipline fort douce; dès le petit matin, cinq heures en été, six en hiver, il lui fallait courir rue de la Bûcherie, dans la salle du rez-de-chaussée, obscure et glaciale, pour y écouter quelque docte commentaire d'Hippocrate, de Galien ou des Arabes (1). Le sacrifice coûtait peu, en un temps où l'on se couchait tôt faute de luminaire. Durant quatre ans, il dut ingurgiter bon gré, mal gré, les arides leçons purement théoriques, portant sur l'hygiène, l'anatomie, la botanique, la physiologie, la médecine et la chirurgie, le tout égayé, si j'ose dire, par de rares dissections magistrales, où l'élève se bornait à regarder de loin un cadavre en putréfaction, découpé d'un scalpel malhabile.

La matinée perdue à ces besognes fastidieuses, La Mettrie commençait sa journée et la consacrait joyeusement à des Dieux plus aimables qu'Esculape (2). Bacchus et Vénus se partageaient ses dévotions et le culte qu'il leur rendait de tout son cœur revenait cher au marchand de soie. Plus de 100.000 livres, dit plus tard notre auteur, mais la somme pour l'époque nous semble rondelette et nous ne croyons pas, étant donnés les budgets d'étudiants du temps, que bon an mal an, il ait pu escroquer de tels subsides à sa famille. Le père Hunauld, resté besogneux, et vivant des économies de son fils, eût certes fait remarquer l'énormité des demandes d'argent. Quant à croire que le vieux La Mettrie, père de quatre enfants, et négoc-

(1) « Je regarde un médecin, même le meilleur, s'il ne fait que la médecine, comme une machine qui résonne toujours Hippocrate, lorsqu'on le frappe, ou Galien, et qui ne rend jamais d'autre son. » (*Pénélope*).

(2) Or les étudiants sont inappliqués et dissipés ; entraînés par le plaisir, on les voit à la promenade, aux spectacles, et nos Laïs deviennent leurs maîtresses. N'est-ce pas aussi honteux qu'incroyable qu'après plusieurs années d'études (ah ! Bon Dieu ! quelles études ! des formalités consistant à écrire de misérables cayers qu'on est même pas obligé de savoir), que les esprits aussi peu cultivés, si peu, remplis de théorie et d'observations pratiques, que des gens qui n'ont rien lu, rien vu, rien remarqué, soient reçus médecins parce qu'ils jargonnet à peu près comme ceux qui le sont ! (*Pénélope*).

çant, se fût bénévolement saigné aux quatre veines pour son débauché de garçon ! Holà !

Par contre après ces années de tranquillité surgissait l'écueil du baccalauréat. L'examen avait lieu tous les deux ans quand le nombre des candidats s'avérait suffisant ! C'est donc vers 1730 ou 31 que La Mettrie eût dû s'y inscrire. Or la *Saluberrima*, sans être d'une sévérité comparable à celle qu'elle réserve de nos jours à ses élèves passait pour assez vétilleuse, et, souvent, sur les cinq ou six candidats qui briguaient le diplôme, un ou deux restaient *raide morts sur le carreau* ! Ils se voyaient rejetés à deux ans, au grand dam des finances familiales. L'oral durait une interminable semaine et portait sur un vaste programme où voisinaient l'hygiène et l'anatomie, la pathologie et la physiologie, de quoi confondre de plus sçavans qu'un pilier de taverne !

Il y avait pire que cette épreuve ; pour s'y présenter, le philiâtre devait produire l'attestation des différents maîtres de la Faculté dont il avait suivi les cours, qu'il s'était toujours montré exact et zélé, et surtout les *lettres testimoniales* ou certificat de bonne vie et mœurs, délivrée par une trinité de docteurs-régents.

En somme, à mesure que la date fatidique s'approchait d'un pas égal mais inexorable, ce pauvre La Mettrie prenait conscience de son indignité, son courage l'abandonnait ; tout conspirait à sa perte, la certitude de son ignorance, ses absences répétées aux cours magistraux, son inconduite notoire rendant problématique l'octroi des lettres testimoniales. C'est alors que ses camarades documentés dans l'art difficile du moindre effort, et peut-être même Hunauld, lui conseillèrent d'abandonner Paris et ses rigueurs pour une Faculté plus accueillante : Reims, qui partageait alors avec Cahors, Pont-à-Mousson et quelques autres, une renommée honnêtement justifiée de vénalité et de facilité (1) ; aussi les pèlerins de Reims se faisaient-ils nombreux.

La Faculté de Médecine avait été fondée en 1550 ; elle dura jusqu'à 1789, où elle subit la destinée commune et fut dissoute par le décret de la Convention. Depuis 1662, elle avait réformé ses réglemens et théoriquement tout au moins, institué des épreuves équivalant à celles de ses rivales. Pratiquement elle accordait ses titres avec générosité et ne refusait jamais de candidats. L'étudiant, maître ès-arts, justifiant de quatre années d'études à Paris ou Reims, adressait sa demande au Doyen le lundi de la Saint-Martin, quelques jours après il comparaissait devant ses juges qui l'interrogeaient durant quatre heures d'horloge.

En février suivant, c'était l'examen d'anatomie, comportant un dessin au tableau et une démonstration sur le cadavre. Quelques jours plus tard, le candidat soutenait sa thèse quodlibétaire sur un sujet de physiologie et recevait en récompense son diplôme de bachelier.

La Mettrie, maître ès-arts au plus tard en 1727 aurait donc dû se présenter devant son jury dès 1731 ou en mettant les choses au pire en

(1) Petites facultés borgnes où l'on marchande le bonnet de Docteur, comme une aune de drap. (*La Faculté Vengée.*)

1732. Or son diplôme, conservé au Musée de Saint-Malo, porte la date du 2 Mars 1733. Le candidat s'était octroyé le temps de la réflexion !

La première étape franchie, le nouveau bachelier s'inscrivait à la licence ; le même problème se posa que pour le baccalauréat. Où fallait-il tenter la chance ? A Paris ou à Reims ? A Paris, les épreuves comportaient outre deux thèses quodlibétaires, dont l'une sur la thérapeutique, et deux thèses cardinales, sur l'hygiène et la chirurgie, plusieurs examinations sur la botanique, l'anatomie et la chirurgie, sans compter les épreuves pratiques, que couronnait le terrible examen de praxi. Un tel programme donnait à réfléchir. Le nombre des matières, la manie d'argutie des docteurs, la durée même des études — deux ans — tout semblait motiver une hésitation prudente.

Ajoutez à cela les cérémonies dispendieuses que la Faculté tenait à célébrer au milieu d'une pompe vétuste et magnifique dont notre grand Molière a tiré l'une de ses meilleures satires, telles que la présentation au Chancelier, le Paranymphe, ou Mariage mystique avec la Faculté, enfin la Bénédiction du Chancelier, — car ne l'oublions pas, la Faculté est encore d'Eglise — tous ces actes se déroulant devant le corps entier des Docteurs-Régents et des Bacheliers et Licenciés coûtaient fort cher et donnaient lieu à des banquets et à la distribution de nombreux cadeaux dont la valeur était fixée par une règle immuable.

Et la fête ne s'arrêtait pas là ! Si le licencié voulait coiffer le bonnet carré, en quelques six semaines, il lui fallait subir l'acte de vespérie, ainsi appelé sans doute parce qu'il avait lieu le matin, puis l'acte doctoral où il prêtait le célèbre serment, et présider enfin l'acte pastillaire et l'acte de régence, tout cela pour sept mille livres, au plus juste.

Mais à Reims ! Tout conspirait pour allécher les hésitants, la durée des études se restreignait à quelques mois, et leur coût à quelques centaines de livres. De mai à juillet, le bachelier se présentait à l'épreuve de matière médicale que suivait en décembre l'examen de chirurgie. On y était toujours brillamment reçu. En Février, se soutenait la thèse cardinale, sur un sujet de pathologie ; un mois plus tard, le candidat avait à développer un aphorisme d'Hippocrate. Il ne lui restait plus qu'à répondre à quelques questions de pratique. Alors, le Doyen se faisait un plaisir de conduire le triomphateur chez le Chancelier de la Faculté qui lui donnait sa bénédiction et lui octroyait les lettres de Licence.

Très peu de jours après, parfois le lendemain, le licencié qui perdait ainsi le minimum de temps, soutenait sa thèse générale et recevait le bonnet.

En mettant les bouchées doubles, un programme aussi chargé pouvait, sérieusement exécuté, exiger plusieurs mois, et si nous additionnons le temps pris par les différentes épreuves et les intervalles les séparant, on arrive à peu près à une année.

La Mettrie bachelier en 1733, le 2 Mars, devait franchir normalement le cap de la licence vers 1734. Mais à Reims, il y a toujours des accommodements avec le ciel, les dispenses s'y accordent le plus aisément du monde, et c'est ainsi que nous trouvons La Mettrie docteur dès le 29 mai

de la même année, en moins de deux mois, il avait franchi la licence, dont nous ne possédons pas ses lettres, et le doctorat. Ceci nous semblait tellement invraisemblable que nous n'avons pas hésité à nous rendre au Musée de Saint-Malo, où se trouvent conservées les preuves de cette célérité. Nous avons eu du mal à les trouver dans une sorte de cabinet sous les combles du donjon; elles se présentent dans une modeste collection d'autographes et cataloguées avec tant de soin que le diplôme de Docteur est placé sous l'étiquette concernant le diplôme de bachelier et réciproquement. Celui-ci, manuscrit, est signé de Josnet, les trois juges furent Hédouin, Bernard et Josnet, sous le décanat de Gérard Lefils, la date est bien le deux mars 1733.

Quant au diplôme de Docteur, installé de telle façon que le lecteur éventuel doit pour essayer de le déchiffrer attraper le torticolis, il est imprimé, et parmi les formules fleuries, et les périphrases sacramentelles, il nous dévoile que les examinateurs de service furent encore Hédouin, Bernard et Josnet (n'y avait-il donc qu'eux à cette faculté-fantôme?). Cette pièce était signée de Hédouin. Encore une fois la date est exacte et porte le chiffre 1733, le 29 mai. L'invraisemblable était vrai aussi devons-nous croire La Mettrie quand il se vante de s'en être tiré pour dix louis : Ça ne valait pas plus ! La Faculté de Reims se montrait véritablement bonne fille. « Pour mes dix louis et d'amples festins bachiques que je lui donnai en une bonne maison bourgeoise, n'eût-elle pas la sottise d'écrire à mon père que, depuis Hunauld, elle n'avait pas reçu de sujet de si grand mérite ! » C'était pousser assez loin la flagornerie et la reconnaissance du ventre.

Tout nous permet de présumer que les interrogations devaient se dérouler sur un mode prévu à l'avance et dépourvu de traquenards où eût aisément chû le candidat, mais en ce qui concerne les thèses qui y furent soutenues, nous sommes parfaitement documentés, il nous en est parvenu environ deux mille, dont trois cents paraissent originales. En effet, en cette inénarrable Faculté, les étudiants partisans acharnés du moindre effort se bornaient la plupart du temps à recopier une thèse d'une faculté voisine sans même prendre la précaution de la démarquer, n'en changeant, à leur profit, que le nom d'auteur.

On distinguait trois sortes de thèses : les thèses quodlibétaires, ainsi appelées parce qu'on en laissait le sujet au choix du candidat; les thèses cardinales, qui honoraient la mémoire du Cardinal d'Estouteville. Ce prince de l'Eglise avait en effet supprimé en 1452 l'obligation du célibat pour les médecins, qui jusqu'alors étaient des clercs. Enfin les thèses générales. De celles-ci nous n'aurons que peu à dire : la Faculté, peu curieuse en vérité, avait d'abord décidé de poser une fois pour toutes comme sujet obligatoire : « Les cinq parties de la Médecine sont-elles nécessaires ? », cet effort dépassait-il encore les moyens des candidats ? Ou bien cet unique sujet les obligeait-il à suer sang et eau pour développer des arguments neufs ? A partir de 1727 ils se bornèrent à recopier la thèse générale de M. Josnet, considérée comme un inégalable modèle.

Quant aux autres thèses, quodlibétaires ou cardinales, elles répondaient mal à nos thèses actuelles : de nos jours l'étudiant, même le plus obscur,

tient à y exposer des vues ou des recherches personnelles sur un point controversé de l'art; certaines sont des chefs-d'œuvre d'érudition ou manifestent des qualités qui déjà font prévoir un maître. A Reims, les thèses ne comportaient que 4 à 8 pages in-quarto, les plus touffues avaient jusqu'à 24 pages, mais on les compte ! Certaines offraient un frontispice ou une illustration qui en font une œuvre d'art, elles étaient alors *bonnes à garder pour l'image*, après la dédicace, venait le nom du président, qui parfois en était l'auteur. Suivait le titre appelé la position, et toujours donné sous forme interrogative; le développement se déroulait selon la plus pure rhétorique en cinq propositions que terminait la conclusion, c'est-à-dire la réponse affirmative ou négative.

La dernière page était consacrée à transmettre à la postérité les noms des Docteurs-Régents chargés d'examiner la thèse, et enfin les nom, prénoms, lieu de naissance, titres universitaires du candidat et la date de soutenance. En somme il s'agissait partout d'un simple exercice oratoire et plus particulièrement à Reims d'une formalité qui ne trompait personne.

Quant aux sujets traités, beaucoup ne manquaient pas d'humour ou de grivoiserie; « L'amour est-il sain ? Le mariage engendre-t-il la chlorose ? Connaît-on de l'amour en tâtant le pouls ? La femme ne peut-elle se transformer en homme ? La débauche entraîne-t-elle la calvitie ? La femme est-elle plus lascive que l'homme ? Les héros engendrent-ils des héros ? Les femmes jolies sont-elles plus fécondes que les autres ? »

A côté de ces thèses du genre érotique on rencontrait des sujets beaucoup plus sérieux. « Les Parisiens toussent-ils quand le vent souffle du Nord ? S'énivrer une fois par mois est-il salubre ? Faut-il boire du vin blanc en mangeant des huîtres ? L'air de Reims est-il salubre ? »

Une série importante de thèses cardinales fut consacrée à la querelle des vins; du vin de Champagne ou de Beaune, lequel vaut mieux à la santé ? Des flots d'encre coulèrent sur cette importante question où les Rémois finirent par conserver l'avantage.

Les Thèses que soutint La Mettrie ne nous parvinrent point, et, d'après les usages de la Faculté rémoise, il n'y a probablement pas lieu de le regretter. Néanmoins, si l'on observe que l'une des premières œuvres médicales qu'il écrivit fût, en latin, une belle épître de quelques pages in-4°, sur le vertige (Rennes, s. d. 1736 ?) on peut se demander s'il n'avait pas traité un tel sujet dans l'une de ses thèses.

Le 29 Mai 1733 la France compte un docteur de plus en la personne de La Mettrie. En possession des armes nécessaires pour combattre le malade il ne lui restait guère qu'à acquérir celles pour combattre la maladie, c'était plus délicat; l'instruction scolastique donnée dans les Facultés même les plus réputées sans exercices pratiques, sans connaissances scientifiques générales et encore moins biologiques, l'absence de tout enseignement clinique logiquement organisé, le rôle de raisonneur inactif en lequel s'enfermait le médecin, cette discipline ridicule et désuète ne pouvait former que de piètres guérisseurs et les Diafoirus ont été croqués sur le vif.

Aussitôt la thèse générale *soutenue*, si l'on peut dire, La Mettrie n'a qu'une hâte, éblouir sa ville natale de ses lauriers frais cueillis, et dès le

3 août 1734 on le trouve inscrit sur le registre des Médecins de Saint-Malo ; son père pouvait respirer, les années d'aventure se terminaient, on se mettait au travail. Le pauvre homme ! S'il conservait des illusions avec son garnement de fils c'est qu'il poussait l'aveuglement paternel à la limite de l'indécence !

La vie médicale malouine manquait de variété ; en tout et pour tout, nous relevons en 1757 six médecins pour la ville, il venait s'y ajouter parfois un médecin de la marine mais pour un court séjour ; quant à la canaille des chirurgiens on ne pouvait décemment frayer avec elle. Aussi La Mettrie ne cherche qu'une occasion pour s'évader et courir de nouvelles aventures sous des cieux plus cléments, c'est donc sans la moindre surprise que nous le retrouvons à Leyde auprès du grand Boerhaave qui tenait alors majestueusement l'emploi de Pape de la Médecine.

Et puis, malgré son parchemin rémois, ses premiers malades l'embarrassèrent diablement. Il ne pouvait, hélas, pousser devant lui le vénérable M. Josnet, auquel il devait le bonnet, et les grands mots dérivés, après quelles meurtrissures, du latin et du grec, se manifestaient sans vertu contre les multiples attaques du Mal.

Il est fort probable que La Mettrie ne revînt dans sa ville natale que vers 1735 car une lettre de Haller à Maupertuis du 10 novembre 1751, lettre d'ailleurs dépourvue de toute indulgence et peut-être même de toute justice, nous apprend que cette année-là il le comptait au nombre de ses élèves. Inscrit sur le registre des Médecins, il y pouvait exercer mais son passage ne souleva aucun scandale et ne laissa aucune trace. Le fait assez rare pour mériter d'être signalé, ne se reproduira plus. C'est en vain qu'on consulte le livre pourtant si riche de documents que le Docteur Hervot consacra à la médecine malouine, on n'y rencontre même pas le nom de La Mettrie ; l'auteur y donne la liste des praticiens attachés aux établissements hospitaliers de la ville et La Mettrie n'y figure pas. Cependant celui-ci se prétend en 1740 Médecin de l'Hôpital Général de Saint-Servan, et de l'Hôpital de Saint-Malo (l'Hôtel-Dieu). L'absence de témoignages désintéressés, les lacunes de l'ouvrage de Docteur Hervot, la sincérité des détails autobiographiques fournis par La Mettrie, permettraient de conclure en sa faveur, s'il nous fallait absolument prendre parti, mais la querelle est d'une insignifiance rare et ne mérite pas qu'on s'y arrête.

C'est vers le milieu de cette période de calme avant la tempête que notre homme fit sa première bécotie d'importance ; il se maria en effet le 14 novembre 1739 à Lorient avec une demoiselle Marie-Louise Droneau, veuve depuis 1735 de Jacques-Vincent le Verger de Kercado. Des actes de baptême conservés à Saint-Malo, on peut déduire que deux enfants au moins naquirent de cette union, une fille, le 11 juin 1741 et un fils, le 8 novembre 1742 (1). La première seule, survécut à son père, le second mourut en bas âge. C'est à lui que la plupart des pamphlets de La Mettrie furent adressés, ce qui ne veut pas dire qu'il vivait encore à l'époque de

(1) Registres GG 110 folio 29 et GG 112 folio 81.

leur publication (1). Beaucoup de critiques pensaient même que ce fils auquel de si bons conseils étaient prodigués n'avait jamais existé que pour les besoins de l'auteur, il n'en est rien, l'état-civil de Saint-Malo permet de lui accorder une vie réelle mais brève.

Quant au ménage de La Mettrie, il ne semble pas qu'on puisse le donner en exemple d'harmonie ; d'une part l'auteur ne parle jamais de sa femme, sauf une fois et c'est pour se féliciter d'en être débarrassé ! Ceci ne prouve guère un amour solide ni durable, d'autre part nous avons le droit, en l'absence de toute indication contraire de penser que la vie errante du médecin le détermina à laisser sa femme en Bretagne ; enfin nous savons par des témoignages précis que, lorsqu'il mourut en Prusse, il avait mené avec lui une aimable fille du genre peu farouche, au grand scandale des gens vertueux.

Et nous serions enclin à soutenir que cette mésentente conjugale est la base de tous les avatars du pauvre homme ! Les maris dont la jeunesse orageuse s'écoula parmi les plaisirs faciles et les amours légères, s'ils trouvent dans leur ménage régulier un enfer quotidien, ou des joies trop monotones ou trop rares à leur goût, ont vite fait de dire adieu à leur sagesse trop fraîche pour être profonde et de jeter le bonnet de coton aux orties ! Car pourquoi La Mettrie, s'il eût été heureux, eût-il éprouvé le besoin de courir des aventures pleines d'insécurité ? Voici 1742, il a deux enfants, dont l'un à peine né ou à naître, et c'est le moment qu'il choisit pour abandonner sa famille, sa femme, ses enfants, sa situation, pour se lancer dans les périls de l'inconnu ! C'est en effet à cette date qu'il dit adieu à Saint-Malo pour regagner Paris. (2)

On a cherché bien loin des explications à ce départ, Frédéric II dans son *Eloge* avance qu'il partit attiré par la mort de Hunauld, et dans l'espoir de le remplacer. Or, le maître vénéré devant qui l'impitoyable railleur ne manque jamais de s'incliner avec le plus profond respect, ne mourût que dans les tout derniers jours de l'année, exactement le 15 décembre 1742. Avec la lenteur des communications postales il faudrait admettre que La Mettrie se serait décidé en bien peu de temps, une détermination aussi grave ne peut s'exécuter cependant en un tournemain, ne serait-ce qu'en considération des intérêts matériels à régler.

De plus La Mettrie connaissait Paris et sa Faculté ; n'y entrait pas

(1) Il semble bien que l'acte de décès de cet enfant soit perdu. Les archivistes des Côtes-du-Nord, du Morbihan et de l'Ille-et-Vilaine ne l'ont pas retrouvé sur leurs registres.

(2) En passant, on peut se demander à quelle époque se placerait un prétendu voyage en Chine, effectué sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes en qualité de chirurgien.

Cet événement ne parvint à notre connaissance que par une phrase de *St Cosme vengé* : « Cependant, moi qui ait été chirurgien dans des vaisseaux de la Compagnie, je puis attester à Astruc que j'ai attrapé une chaude-pisse diabolique à la Chine .»

Or, il va sans dire que jamais ailleurs La Mettrie, si peu ménager de détails sur sa vie, ne parle de ce fameux voyage, qui n'a existé que pour les besoins de la cause. Simple galéjade destinée à dérouter les perçeurs d'anonymat et à river son clou à Astruc, il ne faut lui accorder aucune créance.

qui voulait, car elle soumettait son agrégation à des formalités précises, auxquelles nul ne pouvait se soustraire (1). Comment un petit docteur d'une mauvaise Ecole de province, vénale et peu exigeante sur la science de ses disciples, pouvait-il espérer hériter des places et des chaires de Hunauld, membre de l'Académie des Sciences et professeur au Jardin du Roi ? Il avait derrière lui, je le sais bien, ses traductions de Boerhaave, mais elles avaient été accueillies avec une froideur marquée ; quant à ses œuvres de médecine originales, elles gagneraient à demeurer en une discrète obscurité. Alors, à défaut des places professorales espérait-il lui succéder auprès de sa clientèle ? C'est une hypothèse plausible, mais nous estimons beaucoup plus proche de la vérité notre humaine explication ; loin de partir pour remplacer Hunauld, La Mettrie comptait trouver en lui un protecteur et un conseiller, sa mort fut un terrible coup du sort et obligea le fuyard à chercher ailleurs la situation qu'il comptait trouver à Paris. Et l'unique raison de son départ fut la mésintelligence qui régnait à son foyer.

Quel refuge l'accueillerait en cette circonstance critique ?

En 1741, Louis-Antoine de Grammont, succédait à son frère, lui-même survivancier de son père, dans le commandement des Gardes Françaises. Un an plus tard, La Mettrie obtenait de lui la place de médecin de son régiment probablement grâce au crédit de Hunauld, mais sur la recommandation directe de Morand et de Sydobre, ce dernier étant médecin particulier du duc de Grammont (2). On sait que la médecine militaire sans organisation régulière n'était exercée que par des civils recrutés et appointés par les propriétaires de régiments ; la place ne devait pas être une sinécure, car les Gardes allaient donner. La guerre de la Succession d'Autriche consommait sur les champs de bataille du nord et de l'est la fine fleur de l'armée, et, à chaque instant de nouvelles troupes partaient pour tenir campagne, les Gardes en 1742 prennent garnison en Flandre, mais l'hiver se passe sans qu'ils y soient attaqués, en 1743 le Maréchal de Noailles les appelle en renfort et ils s'installent entre Mein et Neckar, le 27 juin, La Mettrie assiste à sa première bataille rangée, la bataille de Dettingen, que l'impatience de Grammont, chargeant avant l'ordre du Maréchal, transforma en défaite, les Gardes laissèrent sur le terrain 200 tués et 220 blessés, le chirurgien avait de quoi s'amuser !

En 1744 les Gardes, revenus à Paris après ce bel exploit, repartent au printemps, encore une fois en Flandre. Ils entrent le 18 mai à Courtrai, le 7 juin à Menin et le 25 à Ypres. De là, ils se rendent à Dunkerque, mais la situation en Alsace se gâte, on les y appelle d'urgence, et le 23 août ils participent à l'affaire d'Auenheim ; un peu plus tard ils vont assiéger Augsbourg, qui tiendra quatre mois, d'août à novembre.

En 1745 c'est sous les ordres du Maréchal de Saxe que La Mettrie servira au siège de Tournai, durant lequel se déroulera la bataille de

(1) Quoi qu'il l'accusât d'être une arche où tous les animaux entraient pour de l'argent. (*La Faculté Vengée*).

(2) M. Le Mée avance que sa nomination fut facilitée par des officiers malouins qui servaient également aux gardes, notamment les deux frères de Lambily et le Marquis de Vieuxville.

Fontenoy, la dernière qu'il lui sera donné de contempler; ce 11 mai son régiment perdit 800 hommes, cela ne l'empêcha pas du reste de reprendre le siège de la ville qui capitula le 19 juin; poursuivant son avance, l'armée marche sur Gand qui lui ouvre ses portes le 10 juillet. Cette même année 1744 on peut la considérer un peu comme la plaque tournante de l'existence de La Mettrie. Jusqu'alors il n'avait accompli aucun acte irrémédiable, rien ne l'aurait empêché de faire sa vie, comme tant d'autres, à l'abri des vicissitudes et des soucis; mauvais garçon, débauché, mari tiède et infidèle, gourmand en diable et bon vivant, tout cela pouvait encore faire un brave homme.

Mais le Malin veillait ! C'est en 1744 que paraît le premier pamphlet d'une série que seule la mort de l'auteur interrompt : *Saint Côme vengé* non seulement relève vertement Astruc du péché de critique, mais encore prend parti pour les chirurgiens dans l'éternelle querelle qui les divisait avec les médecins, il y avait là de quoi faire pendre plus haut seigneur qu'un petit médecin des Gardes ! (1)

C'est également en 1744, au siège de Fribourg qu'il eût le mauvais esprit de se laisser attaquer d'une fièvre chaude qui détermina, au sens biologique du mot, sa vocation philosophique. Malade, et n'ayant rien de mieux à faire, il utilisa les loisirs de son repos forcé à s'analyser profondément.

Le résultat de cette méditation fut condensé dans une œuvre philosophique, l'*Histoire Naturelle de l'Ame*, traduit de l'anglais de M. Charp, par M. H..., de l'Académie des Sciences. M. Hunauld, mort et enterré ne songea pas à se disculper de cette paternité dont on l'affublait sans lui demander son avis; personne d'ailleurs ne s'y laissa prendre, et chacun accusa le véritable coupable de bafouer les bases de la religion et de saper les fondations de la société.

Ainsi donc, en moins de deux années, La Mettrie, comme en se jouant, réalise cet admirable tour de force de déchaîner les deux catégories de gens dont la haine ne désarme jamais, les médecins et les dévots. Rapidement les esprits se montent, la colère gronde, l'aumônier des Gardes Françaises attise le feu et l'arrose d'une huile dépourvue de toute grâce; en vain les libertins protecteurs du coupable essaient-ils de le sauver de la vindicte puritaine, la cabale risque de les atteindre, il faut céder, et, la mort dans l'âme, le pauvre La Mettrie se voit contraint, pour éviter de se voir chasser ignominieusement, de donner sa démission.

Les aventures vont désormais se précipiter, la leçon aurait dû servir et l'on était en droit d'attendre du pamphlétaire instruit par l'expérience, une sagesse relative et un silence prudent, c'était mal le connaître; à peine remis de ses émotions, nommé par l'Intendant des Flandres, M. de Séchelless, médecin des Hôpitaux Militaires des pays conquis (Lille, Gand, Anvers, Bruxelles et Worms) dès le début de 1746 il brave à nouveau l'opinion et s'aliène cette fois-ci d'une manière irrémédiable les médecins

(1) Les recherches effectuées sur le séjour de La Mettrie aux armées, tant au Bureau des Archives Administratives du Ministère de la Guerre, qu'aux Archives Nationales, n'ont pas permis de trouver les documents le concernant.

en publiant la vigoureuse satire connue sous le nom de *Politique du Médecin* et qui cloue au pilori le gratin des Esculapes Parisiens (a). C'était trop d'imprudences, et la réplique ne tarda point; le Parlement, par son arrêt du 9 juillet 1746, condamnait le libelle à être lacéré et brûlé de la main du bourreau (1). Bah! Peine perdue : à quoi sert de brûler le livre quand l'auteur reste ? (*la Faculté vengée*).

Devant l'hostilité générale il fallait fuir, car il ne suffisait plus maintenant de se démettre d'une place; il en cuisait alors de se gausser de la Très Salubre Faculté ! De Gand, fort heureusement, la frontière provisoire passait tout près, La Mettrie, d'un temps de galop se mettait en sécurité, et allait s'installer au Saz de Gand, d'où, accusé d'espionnage, il devait rapidement s'enfuir et se réfugier ailleurs : en Hollande, à Middelbourg.

Les souvenirs qu'il emportait de son service dans les hôpitaux militaires n'apparaissent pas à la lecture comme les meilleurs. « Les hôpitaux sont composés, d'un commissaire, auquel il faut faire la cour, d'un directeur dont il faut ménager les portions, de chirurgiens jaloux qui détestent les médecins, d'apothicaires qui vous prient d'ordonner le moins de remèdes qu'il est possible, et des remèdes qui ne soient pas chers, c'est-à-dire qu'il faut avoir plus de soin de la bouche de ces messieurs que de la santé du soldat; si vous essayez des remèdes même vantés par d'habiles auteurs dignes de foi le commissaire dit à l'intendant que le médecin fait des expériences meurtrières, qu'il n'a jamais tant vu de hoquets dans la dyssentérie par exemple, qu'il est inouï de voir chaque jour périr tant de malades; et après tous ces beaux discours, si quelque fameux médecin ne parle au Ministre en votre faveur, le jeune est cassé aux gages... Si vous voulez ouvrir tous les cadavres pour mieux apprendre votre profession, vaine curiosité, dira-t-on, faste et charlatanerie anatomique ! Et si vous êtes suspect de peu de religion, on dira que vous regardez les hommes comme des mouches, et que vous pourriez avoir expédiés tels et tels pour connaître leur mal ! Vos visites sont-elles longues ou courtes, vous êtes toujours blâmés, donnez-vous à manger à un convalescent, grandes plaintes de la part du directeur, et si c'est une créature favorisée, le médecin sera obligé d'en rabattre, et le soldat dont les forces reviennent moins vite s'en retourne quinze jours plus tard au camp. J'ai été médecin en chef de ces grands hôpitaux militaires de Lille, Gand, Bruxelles, Anvers et Worms, et je ne parle, ici comme ailleurs, que d'après ma propre expérience. » Ce qu'il fit à Middelbourg nous n'en savons rien de précis, mais il est permis de conjecturer qu'il s'employa à faire rapporter les mesures prises à son rencontre. Puisqu'il cherchait à rentrer en France, force nous est de penser qu'il était bel et bien banni et non exilé bienveillant. Il semble bien qu'il ait manifesté une certaine surprise de la sévérité des mesures qui le frappaient, il s'estime puni injustement, par rapport à tant d'autres pamphl-

(a) L'anonymat fut trahi de deux côtés. Boyer montre une lettre de La Mettrie, qui révélait la supercherie, et d'autre part, le libraire ne garde pas le secret.

(1) Et le 13 juillet, le bourreau déchirait symboliquement l'ouvrage et le jetait au feu, au pied du grand escalier du Palais, il n'en fallait pas plus pour assurer son lancement.

taires. « Croyez-vous que Molière n'en voulut à personne dans son Tar-tuffe ? A-t-on fait le procès à Boileau pour avoir dit que Rollet était un fripon ? Guy Patin, le François, Bernier, Hecquet en ont écrit bien davantage et n'ont jamais été poursuivis. » Il croyait pouvoir compter sur l'appui moral et pécuniaire de sa famille, mais la famille reste sourde impitoyablement aux appels ; le père, tombé en enfance, a perdu la notion du monde extérieur et vit d'une vie instinctive, en marge de la conscience. Les frères et sœurs, tout en le plaignant de tout cœur, se bornent à l'aider platoniquement de leurs vœux, gardant leur argent pour des besognes plus profitables (1). Il ne restait qu'à attendre, et se faire oublier, mais la terre d'exil n'est jamais légère aux proscrits surtout quand ils souffrent par surcroît d'impécuniosité. Aussi La Mettrie auquel il ne restait, comme il le dit *pas un patard*, sans doute pour faire passer le temps, éprouve-t-il le besoin de se rappeler à ses ennemis en les lardant de ses traits en une nouvelle satire, *La Faculté Vengée*, ce qui n'arrangea pas les choses. Il est certain que les puritains durent frémir en lisant des phrases incendiaires du genre de celle-ci : « Nous sommes tous enfants de la nature, cette commune mère nous a tous pétris de la même pâte et il n'y a pas plus de différence entre un animal et le Grand Fontenelle, qu'entre un sous-fermier et un fermier général, celui-ci a plus d'argent, Fontenelle plus de cerveau. » Le retour apparaissant de plus en plus problématique, et l'hiver à Middelbourg ne présentant que des inconvénients, il se décide à retourner à Leyde, dont il avait jadis emporté un si charmant souvenir.

Hélas ! Les années ont passé, la jeunesse s'efface, le grand Boerhaave mort depuis huit ans n'attire plus l'élite intellectuelle de l'Europe à l'ombre de sa chaire, et la petite ville néerlandaise n'est plus déjà que le souvenir de ce qu'elle fût. Et cependant c'est là qu'il allait vivre, près de dix-huit mois, traînant son ennui et cherchant dans le travail l'oubli de ses préoccupations.

S'il est une qualité que l'on doit connaître à La Mettrie, et au plus haut point, c'est la ténacité. Loin de désarmer et de faire amende honorable, il forge de nouveaux traits et approfondit ses griefs, en 1747 il publie *l'Homme Machine*, qui affirme sa doctrine matérialiste et la fixe, et *l'Ouvrage de Pénélope*, qui condense sous une forme des plus plaisantes ses remarques satiriques sur les médecins et la médecine de son temps. Il réussit cette fois encore au-delà de ses désirs, car il réalisa l'impossible miracle de la trêve des passions religieuses. Alors que Leyde depuis des années était écartelée entre des sectes qui s'entredéchiraient au nom de la charité universelle, chacune se proclamant détentrice de l'unique vérité, divine, un horsain, à demi hérétique, se permettait d'afficher des doctrines matérialistes capables de bouleverser l'ordre social ! « Tous les prêtres de Leyde, écrit Frédéric II, qui avait quelques raisons de les mépriser, Calvinistes, Catholiques et Luthériens oublièrent en un moment que la Consubstantiation, le Libre Arbitre, la Messe des Morts et l'Infaillibilité du Pape les divisaient. Ils se réunirent tous pour persécuter un philosophe

(1) La Mettrie accuse le confesseur de sa famille d'être la cause de son abandon et de sa désaffection. Sans doute avait-il pour cela ses raisons.

qui avait de plus le malheur d'être Français en un temps que cette monarchie faisait une guerre heureuse à leurs Hautes Puissances. » (Eloge de La Mettrie.)

Et voici pour les dévots !

Mais nous savons que La Mettrie ne fait jamais les choses à demi, *l'Ouvrage de Pénélope*, que nous considérerions volontiers comme son chef-d'œuvre, par la puissance de l'ironie et la justesse du trait, atteint durement les médecins ; or, le Hollandais goûte peu la plaisanterie, et la comprend encore moins ; à la lecture de ces pages spirituelles, pétillantes d'humour et de malice, dédiées au grave et pédant Haller, — ô comble de perfidie ! — la vieille forteresse d'Esculape toute imprégnée encore de la majesté de Boerhaave fut secouée d'une sainte colère, il y avait de quoi ! Bientôt les efforts conjugués des médecins et des puritains lui enlevèrent toute sécurité : une fois de plus et toujours pour les mêmes raisons, le lieu d'asile rejetait le pêcheur impénitent.

On n'a jamais éclairci les circonstances qui amenèrent La Mettrie à chercher un dernier asile à Berlin, les documents manquent pour établir avec certitude si quelqu'un lui offrit l'hospitalité à la Cour de Prusse, où s'il fit des démarches pour s'y faire accueillir. Il y comptait des amis résolus parmi lesquels Maupertuis, son compatriote, dont on connaît l'influence sur le roi Frédéric. C'est lui qui presque toujours se chargeait de recruter les illustrations étrangères pour l'Académie allemande ; sa correspondance est des plus instructive à cet égard, mais dans ce cas particulier elle ne nous apporte aucun secours.

En effet, Maupertuis s'exprime ainsi : « Un roi, qui pardonne les fautes et qui met en valeur les talents, voulut le connaître et m'ordonna de lui écrire de venir. Je reçus l'ordre sans l'avoir prévu. Je l'exécutai, et La Mettrie fut bientôt ici. Mais, nous lisons dans une lettre de Frédéric du 19 novembre 1747 (alors que celle de Maupertuis à Haller plus haut citée ne fut rédigée que le 25 novembre 1751). « Je voudrais fort avoir ce La Mettrie dont vous (*Maupertuis*) m'avez parlé. » Qui trompe-t-on ?

À la réflexion, la lettre à Haller s'adresse à un ennemi irréductible et d'autre part il n'est plus question de ménager La Mettrie que la mort a réduit au silence éternel ; il nous semble donc que Maupertuis, ne dit pas la vérité, et ceci est à son éloge. C'est donc bien lui, qui prit l'initiative assez hardie en raison des circonstances de le faire appeler à Potsdam, et le Roi-Philosophe, enchanté de manifester ses sentiments libéraux, car il était fort libéral en théorie, s'empressa d'ouvrir ses frontières à celui qui sans sa bienveillance eût erré longuement à la recherche d'un refuge de plus en plus problématique.

Quoiqu'il en soit, le fugitif arrivait à Potsdam le 7 février 1748, pour un séjour qu'il espérait éphémère, mais que la mort seule devait borner. Désormais les tribulations sont terminées, le cycle des malheurs s'éloigne et la fortune sourit enfin. En peu de temps le Roi est gagné par son nouveau pensionnaire. « Je m'applaudis beaucoup de l'acquisition que j'ai faite de La Mettrie. Il a toute la gaîté et tout l'esprit qu'on peut avoir.

Il est ennemi des médecins et bon médecin. Il est matérialiste, et point du tout matériel. » (1)

En quelques semaines le proscrit devient le favori du prince ; point de parties fines sans lui, et, dans un débraillé qui brave toute étiquette, il déambule par les petits appartements du palais, où il possède ses grandes et petites entrées. Les faveurs s'accumulent sur sa tête, le voici promu lecteur du Roi (2) élu à l'Académie des Sciences, où il se trouve en noble compagnie, et muni d'une pension sur la cassette royale. Sa franchise, sa verdeur, son impudence et son cynisme plaisaient au monarque capricieux, qui n'était pas fâché de temps à autre, de voir remis à leur place les membres de son cénacle de pédants. Aussi les mécontents de plus en plus nombreux commencent-ils une sourde campagne qui ne s'affirmera qu'après la mort de l'adversaire, car il savait trop bien se défendre pour que les couards se risquassent à l'attaquer en face. La jalousie les unissait dans une haine commune dont les manifestations éclateront plus tard, tout danger écarté.

Insoucieux des ennemis que sa verve inépuisable lui attirait, La Mettrie, sûr du lendemain et débarrassé de ses ennuis matériels, ne s'endort pas dans la mollesse de Sans-Souci. Entre deux fins dîners, où bataille l'élite des beaux esprits de l'Europe, il continue sa tâche. « Mon naufrage et tous les malheurs qui l'ont suivi sont au reste faciles à oublier dans un port aussi glorieux et aussi digne d'un philosophe, j'y bois à longs traits l'oubli de tous les dangers que j'ai courus. Eh ! le moyen de se repentir d'une aussi heureuse faute que la mienne.

« On peut ici, apôtre de la seule nature braver les préjugés et tous les ennemis de la saine philosophie, comme on se rit du courroux des flots dans une rade tranquille.

« Il y a quelques années, qu'enveloppés d'un triste manteau, mes ouvrages étaient hélas, réduits à se montrer seuls, timides en quelque sorte, et comme autrefois les vers d'Ovide exilé, sans votre auteur que vous craignez même de démasquer, semblables à ces tendres enfants qui voudraient dérober leur père à des créanciers trop cruels. Aujourd'hui, libres et plus heureux, vous n'irez plus en ville sans lui et vous marcherez tête levée, entendant gronder le vulgaire, comme un navigateur, sûr de la protection de Neptune, entend gronder les flots. »

Ainsi La Mettrie, auprès du Salomon du Nord, avant que de penser à lui, et à jouir du repos, se préoccupe du sort de ses ouvrages, ceci nous explique sa hâte à rééditer ses œuvres premières et à publier les nouvelles. D'où la fécondité exceptionnelle de cette période terminale. La philosophie et la médecine, ses deux passions, se partagent ses loisirs, *Un Traité de l'Asthme*, le *Chirurgien Converti* et surtout une réédition, revue, corrigée et aggravée, de *l'Ouvrage de Pénélope*, voici pour la seconde.

Quant à ses œuvres philosophiques composées durant cette période de son existence, on en trouvera la liste dans la bibliographie de l'auteur.

(1) La Baumelle : *Vie de Maupertuis*, page 397.

(2) Frédéric qui tenait à sa santé se garda bien de le prendre pour médecin

Etant donné le caractère instable de La Mettrie on se demande comment se serait terminée cette situation. Mal probablement, soit que le Roi finit par s'offusquer des libertés de plus en plus grandes de son lecteur, soit que le parti des écorchés se sentit assez puissant pour déclancher une offensive, un éclat était à prévoir; le sort lui épargna cette ultime injure. Tout le monde connaît l'histoire du dîner chez Milord Tyrconnel, ambassadeur de France, La Mettrie, gourmand comme il n'est pas permis, se lançant sur un pâté de faisan truffé, qu'il engloutit sans y prendre garde, en soutenant une conversation pleine de bons mots et de plaisanteries. Au sortir de table, pour faire passer le pâté, il entame avec le comédien Desormes une partie de billard, soudain il se trouve mal, on l'emporte, on le couche; va-t-on appeler un médecin? La farce serait complète! Mais non, obstiné jusqu'au bout, il refuse les soins de ses confrères qu'il traite d'empoisonneurs, et se drogue lui-même. Il se saigne, il se baigne, en vain, le mal empire et le 11 novembre 1751 il expire.

Autour de sa maladie et de sa mort, on a beaucoup discuté; pour ceux que le grand repos ne désarme pas il s'agissait de savoir en quelles dispositions le maître du matérialisme était mort, et plus particulièrement s'il était mort en chrétien. Nous avons ailleurs étudié les derniers moments d'un autre incrédule de qualité, Voltaire (1), et nous n'avons pas caché ce que nous pensions de ces enquêtes autour d'une agonie; que certains profitent de l'affaiblissement des facultés d'un être pour lui arracher un simulacre de rétractation de sa vie passée, qu'ils se hâtent d'administrer les derniers sacrements à un moribond incapable de les repousser, ou qu'ils spéculent sur la terreur de l'au-delà pour délivrer — qu'est-ce qu'on risque? — le passeport spirituel pour l'autre monde, c'est leur affaire, mais de tels faits n'ont aucune valeur et ne prouvent pas une renonciation à une doctrine philosophique.

Une seule chose demeure certaine, La Mettrie, sentant sa fin prochaine exprima le désir d'être inhumé en terre française, dans le jardin de l'Ambassade de France à Berlin, ce qui établit de façon péremptoire qu'il ne s'était jamais résigné à son exil, quels que fussent les honneurs qui l'y avaient accueilli. Son ultime souhait ne se réalisa pas, car il repose en terre prussienne, en l'Eglise française de Friedrichstadt, bien loin du ciel bleu de Saint-Malo, où le murmure des flots doit être doux aux pauvres morts.

En somme de quoi mourut-il? Le diagnostic d'indigestion si souvent porté, et que ses capacités gastronomiques ordinaires faisait admettre sans discussion, est-il exact? Les détails symptomatiques manquent pour reconstituer l'étiologie de la maladie fatale: certains points paraissent hors de doute, le début brusque, par syncope, puis la durée de l'affection (plusieurs jours) enfin son évolution vers des complications fébriles, indice d'une infection. Tout ceci ne va guère avec une simple indigestion. S'agit-il d'une néphrite chronique au cours de laquelle des accidents graves, urémi-

(1) La mort de Voltaire — Paris 1916 — un vol. in-8°. Thèse de Doctorat en médecine.

ques, furent déterminés par les toxines du pâté de faisan ? La Mettrie n'avait encore que quarante-deux ans, ce n'est pas l'âge des néphrites ; ensuite, très bon auto-observateur, il se fut étendu sur les signes gênants de cette affection qui ne passe jamais inaperçue ; enfin, son état eût été amélioré par les nombreuses saignées qu'il s'administra. Peut-on penser à du botulisme, si commun en Allemagne ? Non plus, car cette intoxication tue beaucoup plus vite. A notre humble avis on devrait penser à une entéropathie, appendicite, péritonite, volvulus ou obstruction, ainsi s'expliqueraient les symptômes constatés, dans l'ensemble, ainsi que la terminaison par complications septiques.

On nous fera observer avec raison que la maladie qui l'emporta ne présente qu'un intérêt moyen de clinique rétrospective, et ne modifie en rien le caractère de son œuvre, mais ce qui nous semble aujourd'hui évident, n'a pas toujours été admis sans discussion. Les détracteurs de La Mettrie, et Dieu sait s'il en eût !, se sont armés misérablement de ce que cette mort par suite de goinfretrie pouvait présenter de grotesque, pour en accabler la victime. Pour beaucoup cette fin ignominieuse fut un signe de la réprobation divine, la punition d'une vie dissolue, libertine et la réfutation d'une œuvre pleine de mensonge et de danger. De tels procédés de critique ne sont plus employés de nos jours, tout au moins dans les choses des lettres.

Voici l'homme ; au physique, nous le connaissons mal, M. Lemée, le meilleur de ses biographes ne signale que deux portraits de lui : « L'un d'après le tableau commandé par M. de Marshall, conservé au Musée de Potsdam, et gravé d'une façon délicieuse par Schmidt. C'est le plus connu, La Mettrie est coiffé de son fameux bérêt. L'autre que nous avons trouvé à la Nationale (Estampes) le représente en compagnie de cinq autres personnages... Cette fois il est nu-tête et sans perruque. La physionomie doit être exacte, mais le portrait est loin de valoir le précédent. »

Pour notre compte, nous en avons retrouvé deux autres, mais ne paraissant être que des répliques ou des copies des premiers, n'apportant aucun élément iconographique nouveau, cependant la gravure de Fritsch n'est pas sans valeur.

Ajoutons que nous en vîmes un troisième, mais dont nous nous garderons bien d'affirmer l'authenticité, il figure à la première page, d'une mauvaise brochure destinée à répandre dans le public des pillules digestives, sous le titre « Qu'est-ce que l'homme ? », et dont la réponse « — un tube digestif percé aux deux bouts — » est attribué à ce pauvre philosophe du XVII^e siècle (*sic*) (1).

Nous le voyons ici porter perruque, l'habit ouvert, à col haut sur une cravate à jabot, la figure est longue, le nez fort, le front élevé, la bouche bien dessinée, la lèvre supérieure nettement marquée, et le menton volontaire.

Les renseignements que nous avons demandés à l'éditeur de cette

(1) *Qu'est-ce que l'homme ?* 1 brochure in-8°, 32 pages, anonyme, s. l. n. d. (Baisieux, 1927).

brochure ne nous étant jamais parvenus, nous ne pouvons en toute sincérité authentifier, ou déclarer faux ce portrait unique et inconnu.

Malgré que La Mettrie nous informe qu'il fut peint plus de vingt fois, l'image ne l'a guère recherché, et ses traits demeurèrent inconnus de la foule; la caricature, cette fiente de l'art, et l'indice tangible de la popularité l'épargna. Nous savons toutefois qu'il était assez grand et d'embonpoint moyen, son teint florissait, empruntant ses couleurs vermeilles au suc généreux des vins de France, pour lesquels il manifestait une tendresse assidue. Mourir d'une indigestion et arborer la mine blême d'un buveur d'eau, même de La Mettrie, le paradoxe eût surpris! Le double menton accuse le péché de gourmandise, dont il ne se cachait pas, mais les yeux embusqués au fond de profondes orbites dénoncent le penseur et l'observateur.

Cet aspect floride et bon enfant le desservait auprès de ses contemporains qui se refusaient à accorder du talent à un homme aussi bon vivant : aussi se lamente-t-il sur sa rondeur. « Est-ce ma faute à moi, si, naturellement gai, j'ai l'air de bonne humeur ? Si j'ai le malheur d'être médecin sans être grave... » Voilà des plaintes dont il se montre généreux. Chacun ne veut voir en lui que le comique de la farce, et le renvoie aux tabarinades, quelle malechance pour un faiseur de systèmes ! Quand *la barbe fait le médecin*, comme il dit, pourquoi la perruque ne ferait-elle pas le penseur ? La Mettrie hypochondriaque et ascétique — à nous le nez de Cléopâtre ! — et qui sait ? on en eût peut-être fait le premier philosophe du temps !

Moralement un homme aussi divers, aussi mobile, et dont la vie se déroule comme un roman d'aventures, échappe à tout jugement d'ensemble. Il réunit en lui des personnages multiples dont chacun semble vivre pour son propre compte ; ce n'est plus un homme, c'est une foule. Assimiler l'auteur de l'Homme-Machine au traducteur de Boerhaave, comparer le voluptueux libertin de l'Art de jouir à l'honnête praticien malouin du Traitement du Vertige, peser aux mêmes poids le théoricien de l'Ame et le virulent pamphlétaire de *Pénélope*, serait commettre la pire des erreurs et manifester une incompréhension totale.

Est-il bon, est-il méchant ? On ne sait pas. Tous ceux qui l'ont jugé ont truqué les balances ; sectaires, ils ont jugé en sectaires. Selon leur opinion philosophique ou religieuse, selon la part de responsabilité qu'ils lui reconnaissaient dans la propagation des idées matérialistes, à la mesure en un mot des nécessités de leur prosélytisme, ils en ont fait un cynique grossier, pervers, abominable, ou à l'opposé, un savant des plus complets, auquel on ne saurait plus reprocher qu'une certaine négligence d'allure.

Peut-être pourrait-on lui demander son avis ? « J'ai entrepris de me peindre dans mes écrits, comme Montaigne dans ses *Essais*. » Puisons donc à cette source, ne se connaît-il pas mieux que quiconque ? Nous connaissons du moins ainsi ses qualités, car pour les défauts, ses ennemis se chargeront tout seuls de nous les étaler.

« On croit que mon maître est méchant, dit-il par la bouche de son valet Crispin, on le fait plus noir qu'un ramoneur de cheminée, on le croit

chien enragé. C'est un bon diable que j'aime parce qu'il a le meilleur cœur du monde. » Et ce bon diable serait modeste, qualité exceptionnelle chez les gens de lettres, introuvable chez les médecins. En effet, il se brocarde avec esprit : « de quel droit un homme aussi médiocre (que lui) vient-il s'ériger en juge, et en juge aussi souverain de l'esprit, du savoir et des talents ? En a-t-il lui-même, et où en a-t-il montré, si ce n'est à manger deux fois les deux mille écus que son père lui avait envoyés pour se faire agréger à la Faculté de Paris ? Prodigue et dissipateur dans la théorie comme dans la pratique, ne s'écrie-t-il pas encore avec l'amant de l'aurore : « *Rendez-les moi, Grands Dieux, pour les manger encore !* » Si vous permettez que je passe tous ses ouvrages en revue, tous nos savants vous diront que son *Ecole de la Volupté* n'est qu'une rapsodie de sentiments puisés dans la nature, avec quelque délicatesse, mais sans raisonnements logiques et conséquents. Enfin cet ouvrage, autre Essai dont l'esprit même devait être l'objet, a-t-il tenu tout ce qu'il avait promis ? Quel honneur peut faire un pareil ouvrage, je ne dis pas vis-à-vis le discernement, mais vis-à-vis la crème d'esprit la plus fouettée ? » (*La Faculté Vengée.*)

Quand il s'adresse à son esprit, il lui lâche tout de go ses quatre vérités, et ne lui mâche pas les mots ? « Riche en imagination, on en convient, mais pauvre en jugement, vous êtes trop vif, mon ami, vous pensez comme vous écrivez, trop vite... Vous tranchez cependant du philosophe, petit philosophe en tout cas. Vous vous mirez en vos ouvrages comme un père tendre dans un enfant bien tourné. Vous n'êtes qu'un cerveau brûlé, où tout se calcine, rien ne mûrit ; nulles idées suivies, point de vues profondes. On peut encore vous comparer à une terre qui produit des fruits précoces, mais crus, nouveaux, mais pernicioeux... Fou, mais gai, qui sans cesser de l'être, s'est fait une armée d'ennemis, composée, comme dans une assemblée d'états, noblesse, tiers et clergé ! » (*Epître à mon Esprit.*)

Peut-on se moquer de soi-même avec plus d'enjouement ?

Que lui reproche-t-on enfin ? Le système de morale qu'il bâtit sur la base solide du sensualisme ? Evidemment. Son athéisme librement étalé ? Nous y reviendrons. Mais ce que l'armée d'ennemis réprouve et affecte de repousser du pied dans la fange, ce sont ses mœurs.

Ses mœurs ! Qu'avaient-elles donc de si répugnant ?

Certes le *Grand Maître dans l'art des voluptés*, comme il s'intitule sans modestie, ne cherche pas une auréole de sainteté, il érige en règle de morale une licence assez loin poussée, mais d'usage courant à l'époque, seulement on la pratique avec plus de discrétion pour ne pas dire d'hypocrisie.

Ses ennemis ne se gênaient pas pour lui emprunter des citations hardies, dont les honnêtes gens s'indignaient à grand fracas : « Faut-il donc que l'homme soit entre quatre murailles pour être libre ? Oui, c'est là que s'en donnant à cœur joie, un verre d'une main et le téton de sa Phyllis dans l'autre, dans cette double et douce ivresse, où l'homme est assez heureux pour s'oublier lui-même, c'est là qu'à table, avec ses amis et chacun sa chacune, on doit se foutre des préjugés du sot univers ? »

« Je ne voudrais revivre que comme j'ai vécu, dans la bonne chère,

dans la bonne compagnie, la joie, le cabinet, la galanterie, toujours partageant mon temps entre les femmes, cette charmante école des grâces, Hippocrate et les Muses, toujours aussi ennemi de la débauche, qu'ami de la volupté, enfin tout entier à ce charmant mélange de sagesse et de folie qui s'aiguissant l'une par l'autre, rendent la vie plus agréable et en quelque sorte plus piquante. » (*Système d'Epicure.*)

Ses détracteurs montraient le docte auteur du *Traité de l'Ame*, dans la chaleur de la composition, le verre en main et le téton de Phyllis dans l'autre, et constituant son système du bonheur sensuel d'après des expériences à faire rougir un Suisse. Et si encore il ne s'abandonnait qu'à des plaisirs avouables ! Mais l'impudent ne va-t-il pas jusqu'à trouver des excuses aux égarements de Sapho ? Ne se permet-il pas de prendre la défense « des mystères secrets dont le nom seul offense Vénus, et fait prendre les armes à tout Cythère ? » « L'empire de l'amour ne reconnaît d'autres bornes que celles du plaisir. » Ne donne-t-il pas barre sur lui, quand il écrit paisiblement : « Combien, excités par une simple curiosité philosophique, rentrant ensuite dans leur devoir ont si bien servi le véritable amour que ce Dieu des cœurs en bon casuiste n'a pu se dispenser de leur accorder conditionnellement une indulgence dont il profitait. » (*L'art de Jouir.*)

Malgré ces précisions, et en dépit de cette excuse... philosophique on peut affirmer qu'il se vante et que le vice dont il se fait l'apologiste d'occasion, et qu'il étale avec complaisance, il n'en fut point un adepte régulier, personne ne lui en fit l'injure, et nous devons penser qu'ici comme ailleurs, il se donne pour plus cynique qu'il n'était.

Ses ennemis, si prompts à le déchirer, et avouons qu'il leur facilitait la tâche, n'auraient pas manqué de lui imputer son infamie, en un temps où des scandales du même genre défrayaient la chronique parisienne et peuplaient d'hôtes inhabituels la Bastille. Contre lui, que n'ont-ils pas dit, que n'ont-ils pas écrit ! « Quels cris n'ont pas poussé les dévots, les médecins et les malades mêmes, dont chacun a épousé la querelle de son charlatan ? Quelles plaintes amères de toutes parts ? Quel journaliste a refusé un glorieux asile à mes calomniateurs, ou plutôt ne l'a pas été lui-même ? Quel vil gazetier de Gottingen ou de Berlin ne m'a pas déchiré à belles dents ? Dans quelles maisons dévotes ai-je été épargné, ou plutôt n'ai-je pas été traité comme un Cartouche ? Par Qui ? Par des gens qui ne m'ont jamais vu, par des gens irrités de me voir penser autrement qu'eux, surtout désespérés de ma seconde fortune, par des gens enfin qui ont cru mon cœur coupable des démanagements de mon esprit... Osons-le dire, je ne ressemble en rien à tous ces portraits qui courent de moi par le monde, je n'ai ni mauvais cœur, ni mauvaise intention à me reprocher, et si mon esprit s'est égaré, mon cœur plus heureux ne s'est pas égaré avec lui... Pour avoir dit librement ce que je pense, il ne faut donc pas croire que je suis ennemi des bonnes mœurs, ni que j'en aie de mauvaises. *Si impura est pagina mihi, vita proba.* Je ne suis pas plus spinosiste pour avoir fait l'Homme-Machine que méchant pour avoir fait une satire contre les plus charlatans de mes confrères, que vain pour avoir critiqué nos beaux esprits,

que débauché, pour avoir osé manier le délicat pinceau de la volupté. Enfin quoique j'ai fait main basse sur les remords comme philosophe, si ma doctrine était dangereuse, j'en aurais moi-même comme citoyen... » (*Discours sur le Bonheur.*)

Comme on le voit par cette citation, le lecteur du Roi de Prusse a renoncé sur le tard à Satan à ses pompes et à ses œuvres ! Le diable s'est fait ermite ! Plus de taverne, où l'on hume le pot entre gais compagnons, les tétons de Phyllis sont désormais flétris, et les soupers de Vénus se réduisent à de maigres en-cas ! Comme on vieillit ! Pauvre La Mettrie, le climat de la Sprée tarit des ardeurs dont jadis il se montrait prodigue et fier. En 1750 — à quarante ans — il commence à renier ses folies de jeunesse, le ton de ses épîtres, de grossier devient tendre, il commence à brûler les idoles adorées autrefois. « Disparaissez, courtisanes impudiques ! Il sortit moins de maux de la boîte à Pandore que du sein de vos plaisirs. Et que dis-je, des plaisirs ? Plus vous prodiguez vos faveurs, plus vous offensez l'amour qui les désavoue. Livrez vos corps aux satyres, ceux qui s'en contentent en sont dignes, ce n'est pas la jouissance du corps, c'est celle de l'âme qu'il me faut. » (*La Volupté.*)

Pour un voluptueux, ce petit couplet désabusé annonce le chant du cygne. Et le moyen de chanter encore l'amour quand on n'a plus de voix ? « D'honnêtes gens, économes forcés d'une faible santé, ruinés par l'étude et le plaisir, privés de leurs premiers ressorts, sont réduits à suppléer à tout par l'art et le génie. Que ne voudrais-je point imaginer, belle Céphise, pour vous dédommager de mon peu de vigueur ? Il est à mon avis des plaisirs de l'âme fort au-dessus des plaisirs du corps, je parle de ces tendresses infiniment pures, de ces exquis sensations d'amour, de ces goûts si vifs et si intimes... » (*La Volupté.*)

La conversion de La Mettrie ne doit donc rien à la sagesse divine, suivant les principes qu'il défendit toujours, elle ne lui vient que de ses sens, ruinés par l'étude et le plaisir ; comme il le dit sans rire, s'il s'est *dégagé des pièges de la sirène*, ne nous hâtons pas trop d'exalter son mérite ou sa vertu : on peut maudire l'amour quand on n'est plus capable d'y satisfaire !

Est-il bon, est-il méchant ? Probablement ni l'un ni l'autre, un peu les deux. S'il attaque, c'est autant par jeu, pour le plaisir de s'ébrouer que pour fustiger ses victimes, il griffe, mais il entame à peine la peau et n'arrache jamais le morceau, s'il écrit, c'est moins en doctrinaire, que par *vain fanatisme d'auteur qui ne lui rapportera cependant qu'un peu de fumée* : » un moraliste, ce bon gros réjou ? Allons donc ! Pas le moindre filet de fiel dans son encre philosophique. Sa rancune fond comme neige au soleil, dès que ses incartades lui assurent contre tout espoir une position enviable. Aucune pensée de réformer la société, aucune haine particulière, aucune animosité contre quiconque, mais un irrésistible besoin de gambader, et de rire aux dépens du voisin. La Mettrie restera toute sa vie l'étudiant débraillé de ses débuts à Paris, il aura beau s'affubler en lecteur du Roi, il ne pourra jamais dépouiller le bouffon.

Car ce qui lui manquera le plus, c'est le sens de la mesure, le respect de soi-même, l'observation des convenances, la pratique de la politesse, en un mot l'éducation.

Et malgré tout, au demeurant, le meilleur fils du monde, à l'image d'un autre original rabelaisien. Des défauts, peu de vices, entêté, mais serviable, dédaigneux des richesses et des honneurs, franc jusqu'à l'imprudence, tenace dans ses amitiés, cynique dans ses ouvrages, mais sans une mauvaise action dans sa vie, est-il bon, est-il méchant ?

CHAPITRE II

LA FORMATION MÉDICALE.

Si nous devons aujourd'hui juger le Docteur La Mettrie à la même mesure que nos contemporains, et sans nous reporter à deux cents ans en arrière, nous commettrions la pire des iniquités, parce qu'irréparable et dûe à l'incompréhension. — Un oiseau comprend-il un poisson ?

Il nous faut donc mettre en marche arrière la machine à explorer le temps et tenter de broser une rapide esquisse des doctrinaires qui s'efforçaient de pénétrer les épaisses ténèbres des mystères d'Isis.

Car au XVIII^e siècle surtout, où l'on n'avait pas la dérivation de l'expérience, la principale recherche des chefs d'école ne pouvait être que la construction de théories : les unes portant sur la vie, les autres découlant des premières sur la maladie.

Qu'est-ce que ce phénomène primaire, la vie ? Quelle est son origine, quelle est sa fin, quels moyens emploie-t-il ? L'être vivant doit-il être considéré comme un ensemble de systèmes mécaniques relevant uniquement des sciences matérielles et précises, comme la physique, la chimie, la mathématique... ou bien possède-t-il en lui un élément essentiel, échappant au contrôle des sens, par conséquent à la mesure, principe surajouté, force inconnue, obéissant à des lois mystérieuses, atôme de divinité enclose en chaque parcelle du corps vivant, ou siégeant en un lieu défini ?

Ces deux conceptions, à toutes les époques de l'Histoire de la Médecine, se pourchassent avec plus ou moins de succès : se modifiant incessamment, en même temps que les autres sciences progressent, utilisant les nouveaux matériaux que découvre l'esprit ingénieux des humains, changeant de nom, mais non d'essence, elles sont parvenues sans trop souffrir des outrages du temps au seuil de notre siècle.

Nous allons voir comment, à l'époque où La Mettrie abordait les études médicales, les différents systèmes se sont disputé la faveur du public. Pendant cinquante ans, le mécanisme, l'animisme et le vitalisme

trouvent des maîtres éminents pour exposer leurs doctrines ennemies, des élèves illustres pour les défendre (souvent en les adaptant à leur génie personnel), des profanes pour s'y intéresser, et aussi la tourbe obscure et innombrable de ceux qui n'y comprennent rien pour les discuter et les soutenir.

Car ce XVIII^e siècle, si fécond en recherches scientifiques et dont les découvertes annoncent déjà le merveilleux essor des sciences de la nature, au siècle suivant, n'a pas été pour la médecine une période de concentration pour ne pas dire de croupissement comme certains se complaisent à l'écrire.

Certes, la Faculté somnole, les maîtres parisiens ou montpelliérains vivent grassement de leurs malades tondus ras : peu de recherches, peu d'efforts, pas d'aspirations vers une doctrine nouvelle. Rien, que des préoccupations matérielles, mesquines et routinières.

Ce n'est pas à Reims, *a fortiori*, que La Mettrie trouvera à satisfaire sa curiosité philosophique ! Le pauvre Monsieur Josnet avait assez à faire à distribuer des bonnets noirs ! Et cependant il partage, sans l'avouer, l'inquiétude commune : on sent en lui le malaise indéfini des époques de transition, malaise fait de doute, de scepticisme, et d'irrespect envers les dogmes, les écoles et les hommes.

C'est pour s'évader de cette incertitude qu'il se résout à partir pour Leyde, d'où s'irradie la parole magistrale de Boerhaave. Combien ici l'atmosphère diffère-t-elle de celle de Reims, la besogneuse ! Ce qui domine dans la capitale batave de la Science, c'est la disparition de la foi dans les anciens : on les lit encore, on ne les médite plus. Leur conception du monde organisé en vue de l'homme par une puissance suprême, leur plan de genèse anthropomorphique, leur explication facile de tout phénomène par le *Deus* vraiment *ex machina*, ces vieux systèmes ont fait leur temps : la médecine antique s'écroule, et déjà les penseurs fouillent les ruines pour sauver du désastre les matériaux utilisables. Mais il n'y a pas que Boerhaave, pour travailler à ce grand'œuvre : deux autres médecins philosophes lui font à Halle, une concurrence acharnée et lui enlèvent de nombreux assistants.

Essayons d'exposer, avec simplicité, l'essentiel des doctrines médicales qui sollicitaient alors les étudiants.

Vers 1735, trois doctrines dominaient la médecine, et les praticiens de l'Univers, suivant leurs penchants, leur religion, ou leurs maîtres devaient opter pour l'une d'entre elles : ils devenaient iâtro-mécaniciens, animistes ou vitalistes.

La Mettrie avait, comme les autres, à choisir : pourquoi se déclara-t-il pour l'Ecole de Leyde plutôt que pour celle de Halle ? On ne sait, mais on peut toutefois observer qu'en 1733, Hoffman a presque déserté sa chaire pour la Cour de Berlin, tandis que Boerhaave dans toute sa force, en pleine gloire, attire aux Pays-Bas les savants et les étudiants de l'Univers entier : de plus Hunauld avait été son élève.

La Mettrie se décida donc, en choisissant Leyde, pour l'iâtro-mécanisme.

Le véritable fondateur de ce système, continuant directement les

théories de Borelli (1608-1679), Bellini (1643-1704) et Baglivi (1668-1706) fut Boerhaave.

Né le 13 décembre 1668 à Woorhout, près de Leyde, Hermann Boerhaave fut destiné par son père à la carrière ecclésiastique ; il commence ses études en apprenant le grec, le latin, l'hébreu, le chaldéen, l'histoire, la philosophie et les mathématiques. Il débute comme philosophe en réfutant les systèmes d'Hobbes et de Spinoza, après avoir battu en brèche la philosophie d'Epicure, ce qui ne laisse guère prévoir la place qu'il prendra dans la formation de La Mettrie ! Rien encore n'annonçait, chez ce jeune Pic de la Mirandole, le génie médical qu'il allait devenir. Reçu docteur en philosophie, tout en continuant sa théologie, pour compléter ses connaissances encyclopédiques, il entreprend à 22 ans l'étude de la médecine.

Elève de Nuck, de Ruysch, et surtout du Français Drelincourt, il se fait recevoir docteur en 1693 à Hardewyck, s'occupe un peu de clientèle, mais surtout, se consacre à l'étude des fastes de la médecine, en lisant tous les écrits s'y rapportant, depuis les temps les plus reculés jusqu'à ses jours. Il acquiert ainsi une somme de connaissance fabuleuse. En 1701, il trouve enfin sa véritable voie : l'enseignement. Dès lors, il multiplie ses cours publics ou privés ; en 1709, il prend possession des chaires de médecine et de botanique : 9 ans plus tard, il y adjoint celle de chimie : entre temps il fonde une clinique.

Il lui était impossible de suffire aux élèves et aux malades : célèbre dans le monde entier, on le consultait des quatre coins de l'univers ; de santé délicate, chacune de ses indispositions était considérée comme une catastrophe publique. Fatigué, surmené, l'état de son cœur s'aggravant, il est obligé de renoncer successivement à toutes ses occupations et meurt le 23 septembre 1738.

La base de la conception de Boerhaave est simple à résumer en n'en considérant que les grandes lignes.

a) Les solides du corps humain constituent ou des vaisseaux renfermant des humeurs ou des appareils assimilés aux appareils mécaniques et subissant les mêmes lois que ces derniers : (leviers, cordes, coins, pressoirs, poulies, soufflets, cribles, auges, réservoirs, etc...) Quant aux fluides, sang, lymphe, urine, ils obéissent aux règles formelles de l'hydraulique.

b) Le système nerveux exerce son action sur l'organisme par l'intermédiaire des esprits : ceux-ci, filtrant incessamment à travers la substance corticale des centres céphalo rachidiens sont poussés dans les nerfs : ayant accompli leur fonction, ils pénètrent dans les radicules nerveuses, puis dans celles des lymphatiques, gagnent de proche en proche le cœur qui les lance dans les vaisseaux... ainsi s'accomplit la circulation nerveuse.

c) Les maladies proviennent des altérations des solides et des humeurs : les premiers peuvent être lésés par excès de tension ou de relâchement : les secondes peuvent être modifiées chimiquement (alcalinité, acidité, croupissement) ou physiquement (pléthore, obstruction, stase).

Donc, Boerhaave, qui pourtant était un prince des cliniciens, fait de nombreuses infidélités à la clinique. Se laissant séduire par la mécanique et la chimie, délaissant l'observation et l'expérience, il échafaude

des hypothèses bizarres, des explications erronées. Au lieu de demander aux sciences exactes — si la Chimie au XVIII^e peut se ranger parmi ces dernières — un secours, une aide, un appui, Boerhaave en fait un piédestal à sa doctrine médicale. Faisant prématurément des applications cliniques d'un art encore dans l'enfance, il faillit, sous le couvert de sa gloire, détourner la médecine de sa voie séculaire. Heureusement, il ne mit jamais d'accord sa pratique avec sa théorie au chevet du malade, il redevenait toujours l'observateur fidèle et disciple respectueux des méthodes hippocratiques éternellement jeunes.

En somme, le recul du temps ne fut pas favorable à la gloire de Boerhaave : son génie s'évanouit, à mesure qu'on le recherche, fantôme insaisissable. L'échafaudage de ses théories, construites sur les sables mouvants de l'hypothèse, s'est disjoint rapidement : du prestige qui s'attachait au nom de Boerhaave, rien ne demeure que notre étonnement.

Dans sa doctrine, rien de nouveau, rien dépassant le niveau ordinaire de l'esprit humain.

Le meilleur jugement serait celui de son élève et fidèle traducteur : « Il n'a rien découvert, ni en chimie, ni en anatomie ; il a fait plus : il a su circonscrire les vérités trouvées par d'autres. Je lui dois le peu que je vaux. » (*L'Antimachiavélisme*). C'est à la fois beaucoup et fort peu...

La Mettrie ne passa qu'un an auprès du Maître, mais il conserva de ses leçons une empreinte profonde : tant que dans le domaine de la médecine pure, il ne put qu'à grand'peine recouvrer quelque originalité.

Dans la vie de Boerhaave qu'il adjoignit à sa traduction des *Institutions de Médecine*, il le dépeint comme un incomparable enseigneur, comme un génie universel ; il nous le montre, à l'inverse des anatomistes, esclaves de la forme morte, biologiste impénitent pour qui la fonction prédomine ; s'élevant contre les philosophes qui prennent leurs idées en eux-mêmes, défenseur de l'expérience, et proclamant que la nature ne peut se connaître que par la nature. Mais il oublie, — est-ce bien un oubli ? — de nous montrer l'iâtro-mécanicien plaçant au-dessus de sa mécanique l'âme consciente, faite à l'image de Dieu. Et c'est ce qui nous choque aujourd'hui : le vieux maître hollandais n'a pu se dégager entièrement de la théologie : l'être vivant, une fois doué de la vie, fonctionne à la façon d'un automate, mais à l'origine de son animation préside quand même une volonté divine.

La révision des valeurs que la postérité se charge d'effectuer périodiquement a remis les choses en place.

* * *

Ce fut Halle qui eût l'honneur de donner le jour à Frédéric Hoffmann, le 19 février 1660.

Issu d'une vieille famille médicale, il s'engagea résolument sur les traces de ses aînés : élève de Wedel à Iéna, en médecine, et de Cramer à Erfurth, en chimie, il s'adonna de bonne heure aux sciences exactes, dont l'étude à son avis était aussi nécessaire que l'anatomie ou la pathologie. Docteur en 1682, il affirme immédiatement ses préférences en

publiant un important traité sur l'antimoine. Il professa un an la chimie à Iéna, puis suivant l'usage voyagea en Allemagne, en Hollande, en Angleterre.

De retour à Minden en 1685, il alla s'établir à Halberstadt en 1688. En 1693, il devenait premier professeur à la nouvelle université de Halle où il resta jusqu'en 1708, époque où Frédéric l'appela à Berlin comme premier médecin. Libéré en 1712, il revint à Halle, où il se partagea entre ses travaux, ses élèves et ses malades; obligé de retourner soigner le roi de Prusse en 1734, il n'y resta qu'un an. En 1735 il s'éteignit doucement comblé d'honneurs et de respect, laissant une réputation fortement établie par un enseignement semi-séculaire et des ouvrages remarquablement sagaces et variés.

« Je donne pour base à mes raisonnements, sur toute la théorie et la » pratique de la médecine, la définition de la vie. Celle-ci consiste dans » un mouvement de circulation du sang et des autres humeurs; produit par » la systole et la diastole du cœur ou des artères ou plutôt de tous les » vaisseaux, de toutes les fibres : entretenu par l'apport du sang et des » esprits, et qui au moyen des secrétions et des excréctions, préserve le sang » de toute corruption, entretient les fonctions de toutes les parties. La » circulation est un mouvement vital qui préserve le sang de la putréfaction » à laquelle il est particulièrement sujet. C'est d'elle que dépendent la » chaleur, les forces, l'agilité, la fermeté, le tonus des fibres, les inclina- » tions, les mœurs, les qualités de l'esprit et même la sagesse et la folie.»

Et d'où vient cette circulation, constituant la vie ?

« Les causes de cette circulation sont la contraction et la dilatation » des solides, qui tient elle-même au sang composé de parties solides et » humides d'une matière sulfureuse susceptible d'un mouvement très vif, » d'air et de matière éthérée secrétée dans le cerveau. »

Enfin, pour terminer la triade, voici qu'un facteur psychologique intervient, au-dessus des contractions du cœur, il y a l'émission du fluide nerveux par le système céphalorachidien, et ce fluide, c'est l'âme matérielle, c'est l'éther répandu chez tous les êtres, animaux et végétaux... mais chaque atôme de cet éther est conscient vaguement; il dispose dans le fœtus l'ordre des mouvements, des instincts et des passions.

Nous sommes bien loin maintenant de l'école de Boerhaave, Hoffmann s'y rattache par sa physiologie qui est entièrement mécanique de plus, lui aussi admet comme pathogénie certaines lésions dans les mouvements des solides : ils peuvent être trop forts, et occasionnent des spasmes, ou trop faibles et causent des atonies — et dans le premier groupe, il fait entrer les maladies les plus hétéroclites : (fièvres, phlogose, diarrhées, hémorragies, catarrhes, douleurs, jaunisse, mélancolie, épilepsie, asthme). Mais les humeurs à leur tour peuvent être altérées et réagir sur les solides.

En somme, nous voyons que si Hoffmann se rapproche en plus d'un point de Boerhaave, il en est profondément éloigné, lorsqu'il admet l'existence d'une âme sensitive, empruntée à Leibnitz comme un élément de choix présidant aux fonctions vitales. Au-dessus du chimisme et du méca-

nisme, il se rend compte qu'il existe un élément inconnu, dont les lois, qui doivent être immuables, comme toute loi, sont encore à découvrir.

Loin d'être un doctrinaire fidèle à des principes nettement déterminés, il s'attache à tendre vers l'éclectisme, et certains passages de ses écrits sont presque un acte de foi, en l'animisme que nous allons analyser maintenant.

Les doctrines d'Hoffmann et de Boerhaave conquièrent d'abord la Hollande et l'Allemagne, puis gagnèrent comme une tache d'huile les royaumes voisins. Adoptées presque universellement, avec ou sans modifications, prônées outre mesure, elles suscitèrent une réaction ce fut l'animisme, découvert par Stahl.

* * *

Né en 1660, le 21 octobre, à Anspach, en Franconie, Georges-Ernest Stahl étudia la médecine à Iéna, où il travailla sous les ordres de Wedel. En 1684, il fut reçu docteur, et se fit rapidement connaître comme privat-docent et comme praticien. En 1697, le duc de Saxe Weimar l'appelle auprès de lui comme premier médecin. Déjà, il avait jeté les bases de sa doctrine l'animisme, déjà il était célèbre, lorsque Hoffmann, son rival, avec un désintéressement digne des plus grands éloges, lui fit accepter une chaire, à ses côtés, dans cette Faculté de Halle, dont il avait rédigé les statuts.

Pendant quarante ans, on put voir lutter ces deux géants, champions inconciliables de doctrines opposées : Hoffmann doux, timide, bienveillant, modeste, confiant et heureux ; Stahl concentré, mélancolique, quinteux, grognon, austère, tranchant, insociable, mais doué d'un esprit profond et dominateur ; le premier savait charmer, mais l'autre s'imposer.

En 1717, il fut convoqué pour la première fois à la Cour de Prusse, auprès de Frédéric-Guillaume, mais depuis ses voyages se renouvelèrent souvent, et c'est à Berlin qu'il mourut, le 14 mai 1734.

Son système tient en entier dans la lourde et indigeste *Vraie Théorie Médicale* qui parut en 1708.

Les actes vitaux dépendent donc pour une part de la texture même des organes et des actes physico-chimiques qui entrent en jeu ; mais le véritable régulateur harmonique, qui coordonne, qui modère ou qui active, c'est un principe immatériel, c'est l'âme ; elle possède en elle une force également immatérielle, intangible et impalpable, la tonicité.

D'ailleurs, Stahl distingue deux âmes : l'une à l'usage des animaux et de la vie végétative en général (une âme présidant à la physiologie), et une âme supérieure, consciente et raisonnant, celle-ci réservée exclusivement à l'homme. La « tonicité » dirigée par l'âme, règle les mouvements des solides et des liquides, qui deviennent des esclaves passifs.

« En résumé, l'homme est un organisme : matière, il se conforme aux » lois de la matière organique, il a une destination qui est de vivre, une » intelligence ou une âme qui veille à ce qu'il ne s'écarte pas de son but. » (Lasègue.)

Mais l'âme directrice reste attachée à la substance corporelle par un lien indissoluble et elle lui emprunte davantage qu'elle ne lui donne.

La théorie de Stahl, émise dans une langue difficile, inquiète, est extrêmement délicate à dégager de son enseignement, il part de ce principe que, dans la nature, on rencontre des corps bruts, soumis au hasard, au fatum, et des corps organisés en vue d'une fonction par une puissance supérieure.

Un être organisé est une machine construite de telle sorte que, d'une part, elle n'a pas d'autres forces que celles inhérentes à la matière, que ses éléments ne sont pas soustraits aux lois imprescriptibles de la physique et de la chimie ; mais, à priori, il doit se servir conformément à leur destination, des instruments et des organes dont il est doté.

Parmi les êtres organisés, l'homme tient le premier rang : mais il n'est organisé que parce qu'il a une destination, hors de là, il n'est que matière. Un jour viendra où il y retournera : seule la vie a retardé ce moment. Sa destinée est donc de vivre.

Qu'est-ce donc que la vie ? La machine est prête, les organes constitués, que va-t-il se produire de plus ? Le mouvement.

La pathologie stahlienne est naturellement à la remorque de sa physiologie ; elle contient un élément nouveau : la notion de lutte entre l'élément morbifique et l'âme qui s'efforce d'en triompher. Secondairement, mais secondairement seulement, on peut constater des altérations humorales ou solides.

La thérapeutique est dès lors facile à comprendre : il faut attendre, non pas attendre impassible et désarmé, mais en suivant de près la marche de la réaction de la nature pour l'aider au besoin ou la redresser lorsqu'elle vacille. On peut résumer sa méthode de guérir en quelques mots : « Observer et agir à temps ».



Dans toute école, dans toute secte, dès que le cercle des disciples ou des adeptes s'élargit, inévitablement doit se produire un schisme.

L'école de Boerhaave ne put échapper à cette loi commune : en effet, en elle se développa la doctrine de l'irritabilité, défendue par Haller.

Cette propriété n'a pas, à vrai dire, été découverte par lui ; indiquée au milieu du XVII^e siècle par Glisson, puis oubliée, décrite de nouveau par Jean de Gorter, ce fut Haller qui l'individualisa nettement dans ses lois propres, et dans ses rapports avec les autres forces de l'organisme vivant.

Albert de Haller naquit à Berne, le 16 octobre 1708. Dès 1723, nous le voyons étudier à Tubingen, puis deux ans plus tard à Leyde où il reçoit les leçons de Boerhaave, de Ruysch et d'Albinus. Docteur à 18 ans il passe en Angleterre où Cheselden et Douglas le guident utilement, fait un crochet en France où il fréquente Winslow, et par Bâle, où il travaille les mathématiques avec Bernouilli, il finit par regagner Berne où il s'établit, menant de front l'anatomie, la clientèle et la bibliographie.

En 1736, il se rend à Göttingue, où il se charge des chaires d'ana-

tomie, de chirurgie et de botanique, et pendant quinze années consécutives, il prend pour texte de son enseignement les Instituts de Médecine de Boerhaave. Après avoir fondé ou organisé avec méthode les établissements de sciences de la régence de Hanovre, après y avoir professé pendant 17 ans, il obtient de rentrer à Berne. C'est là qu'il publia son ouvrage magistral, sa *Physiologie*, en huit gros in-quarto, de 1757 à 1766, compilation formidable de tout ce qui avait été écrit antérieurement sur cette science ; mais on n'y trouve que des faits, précis, complets, innombrables, sans que Haller ait su les relier par des lois ou des déductions logiques qui sont l'apanage du génie scientifique.

C'est dans sa *Physiologie* qu'il décrit l'irritabilité comme moteur d'une nouvelle espèce : il y revient spécialement dans un Mémoire paru à Lausanne en 1766 : c'est une propriété de la fibre lui appartenant en propre, semblant être réservée exclusivement aux éléments musculaires et distincts de l'élasticité, simple propriété physique. Puis, il reconnaît aux tissus vivants, une seconde propriété, semblant rattachée au système nerveux : la sensibilité ; la vie peut se réduire à ces deux éléments.

Ainsi, la doctrine de Haller est exactement celle de son maître Boerhaave, modifiée par ces deux facteurs nouveaux : irritabilité musculaire, sensibilité nerveuse.

Poète, botaniste, médecin, économiste, numismate, bibliographe, polémiste, le fondateur de l'irritabilité mourut épuisé par tant de travaux si divers, le 12 décembre 1777.

Sur cette irritabilité hallérienne, il ne serait pas mauvais qu'on revint. Il est parfaitement convenu que c'est en 1752 que le Physiologiste rendait sa découverte publique.

Mais, dès 1748, soit 4 ans auparavant, est-ce que La Mettrie ne disait pas textuellement dans *l'Homme-Machine* : « Les muscles séparés » du corps se retirent lorsqu'on les pique. Une simple injection d'eau » chaude ranime le cœur et les muscles, d'après Cooper : le mouvement » semble-t-il perdu sans ressource, il n'y a qu'à piquer le cœur, et ce » muscle creux bat encore... » ?

Qu'est-ce donc que cette propriété du muscle, si ce n'est l'irritabilité ? Alors, le vénérable D^r Haller n'aurait-il pas *emprunté* les éléments de sa découverte à son obscur confrère ? Lui qui lisait tout, et dont l'érudition s'étendait sur tous les domaines de l'art de guérir, aurait-il ignoré cet *Homme-Machine*, qui lui avait été dédié !

Ne serait-ce pas là, enfin, une des raisons qui poussèrent Haller à prendre au tragique une plaisanterie de La Mettrie, et à transformer un incident en affaire de lèse-vénération ? Cette *rencontre* dans l'invention expliquerait bien des points obscurs de cette querelle qui amusa de longs mois le petit cercle des savants...

Voici donc les principales doctrines que l'on enseignait dans la première moitié du XVIII^e siècle. Avouons qu'elles sont d'une égale obscurité ; mais que vaudront les nôtres dans deux cents ans !

CHAPITRE III

LE MÉDECIN.

La formation médicale iâtro-mécanicienne s'alliant à la culture rémoise, qu'allait-il sortir de cet accouplement monstrueux ? Les avis sont très partagés sur la valeur professionnelle de La Mettrie ; mais, quelle que soit leur tendance, ils s'appuient sur des arguments bien fragiles, comme l'opinion — si versatile — de Voltaire, sur les bavardages, le plus souvent sans valeur, des contemporains : le mieux nous a semblé de reprendre son œuvre médical tout entier, et, à la faveur de ce témoignage irrécusable — tout au moins dans ses grandes lignes — de dégager de cette poussière vétuste et peu souvent remuée la somme de ses connaissances.

Nous avons donc fouillé, au prix d'un lourd ennui, les Bibliothèques pour en exhumer les vestiges d'une fécondité redoutable.

Toute une partie considérable des œuvres de La Mettrie est représentée par des traductions de Boerhaave : non point l'édition des leçons recueillies à Leyde de première main, mais de véritables traductions faites sur les ouvrages du maître publiés en latin.

De ces traductions il faut faire deux parts, de valeur dissemblable : d'un côté les traductions pures, sans notes ni commentaires, et ce sont le *Traité de la matière médicale* pour servir à la composition des *Remèdes* (Paris, Huart et Briasson, 1739, in-12, 560 pages), les *Aphorismes* sur la connaissance et la cure des maladies (Paris, Huart et Briasson, 1739, in-12, 552 pages), les *Institutions de Médecine* (Paris, Huart et Briasson, 1^{er} volume 1739, in-12 de 480 pages, et 2^e volume 1740 de 238 pages, 58 pages de table et 114 pages pour la *Vie de Boerhaave*), enfin l'*abrégé de la théorie chimique de la terre*. (Paris, Huart, 1741, in-8° 159 pages).

Dans ces quatre livres, aucune idée personnelle, aucun choix, besogne servile sans intelligence, œuvre machinale qui ne trouve d'excuse que dans le désœuvrement de la vie de province, et ne présente aucun intérêt pour la science. Et cependant ce travail ingrat ne fut pas perdu, car il contribua

fortement à la préparation des théories matérialistes que La Mettrie développera plus tard. C'est là, dans les aphorismes du médecin batave qu'il a, consciemment ou non, puisé les premiers principes de sa psychologie, ainsi que nous l'établirons plus tard.

La seconde part, beaucoup plus importante, comprend les traductions où le traducteur a mis du sien : et nous y trouvons le *Système* de M. Hermann Boerhaave sur les maladies vénériennes (Paris, sans nom d'éditeur). 1735, in-12, 213 pages), dont nous parlerons plus tard, au moment d'étudier le pamphlétaire, car nous estimons que ce modeste traité, par les critiques qu'il souleva chez Astruc, a déterminé la carrière satyrique de La Mettrie. Nous y rencontrons ensuite le *Traité de la Petite Vérole* (Paris, Huart et Briasson, 1740, in-12, XXIV et 190 pages) sans grande originalité, mais surtout la seconde édition des *Institutions de Médecine*, chez Huart Briasson et Durand en 8 volumes cette fois. Le texte, dont la concision et la sécheresse rendait parfois difficile l'interprétation est ici noyé dans un commentaire trois fois plus dense que lui : ceci prouve avec quelle minutie La Mettrie amassa ses matériaux pour bâtir son système philosophique, avec quelle prévoyance il prépara les fondations de son puissant édifice.

La Mettrie ne s'est borné au rôle effacé de copiste ou de traducteur : nous allons examiner maintenant ce que nous pourrions appeler la partie véritablement originale de ses écrits : elle comporte trois traités ou mémoires sur des points spéciaux de la pathologie ; sur le vertige, sur la dysenterie, et sur l'asthme ; et des *Observations de Médecine pratique*, recueillies par le praticien dans sa clientèle malouine.

Le *Traité du Vertige* parut chez Pault fils, à Paris en 1737. Une fois n'est pas coutume, ce modeste mémoire se présente sous l'égide de ce vénérable M. Andry, qui n'est pas encore l'indigne Verminosus, et qui, en tant que censeur, lui donna le visa : un privilège du Roi interdit les contrefaçons, si tant est que jamais quelque fol eût l'idée saugrenue d'imprimer ou de vendre cet ouvrage sans la permission expresse de l'auteur ; il lui en eût coûté la bagatelle de quinze cents livres : mais personne ne s'y risqua.

On trouve de tout dans ce traité : d'abord une lettre de dédicace à Boerhaave, qui ne nous apprend rien de neuf, puis un avertissement, déclarant que cette œuvre s'adresse aux étudiants ainsi qu'aux gens du monde ayant quelque teinture de physique (les malheureux !) et qu'il n'a rien de commun avec la dissertation latine en forme de lettre parue l'année précédente sur le même sujet : le *Traité* lui-même, comportant 110 pages, enfin une observation de catalepsie hystérique et pour finir dignement une épître à cet excellent M. Astruc.

L'exemplaire que nous possédons provient de la bibliothèque d'un libraire de Caen, qui l'avait acquis d'un vieux médecin normand ; broché, en papier à rames, il échappa au feu si l'on en croit une profonde brûlure qui atteint le bas des vingt derniers feuillets, sans altérer par bonheur le texte. Par ailleurs en parfait état.

On ne saurait soutenir à moins de paradoxe que la lecture en soit parti-

culièrement attrayante : tant s'en faut ! L'étude de ce galimatias constitue un pénible exercice et l'on a beau jeu de maudire La Mettrie, et « l'heureux » loisir dont un jeune médecin jouit longtemps avant que la pratique le » détourne tout à fait de l'étude de sa profession. » Ce qui nous informe que les malades malouins mettaient peu d'empressement à se précipiter chez le nouveau docteur. Nul n'est prophète en son pays...

Nous passerons sur la description des symptômes ; dont les moindres défauts sont le manque d'ordre, de clarté, de simplicité et, en bref, qui n'ont rien de clinique. Tout d'ailleurs dans cet ouvrage indigeste sent la compilation, le livre ; rien n'évoque le malade, la vie. A la mode du temps, le froid raisonnement, l'explication des signes, par une pathologie incompréhensible aujourd'hui, remplacent l'observation. L'auteur croit avoir tout dit quand il a fourni une référence et cité ses sources : pas de critique, du moment qu'un classique peut être mis en avant. Arétée de Cappadoce et Galien, belles autorités vraiment en 1737 ! Alors qu'importe une description exacte, l'isolement des signes pathognomoniques, la différenciation d'avec les affections voisines, puisque tout se réduit à la construction d'une pathogénie uniquement basée sur des hypothèses non expérimentales et sur des vues de l'esprit ?

Pour La Mettrie, l'explication du Vertige, qu'il semble confondre avec beaucoup d'autres choses, tient tout entière dans les lois de l'optique : l'image d'un corps se forme sur la rétine et persiste tant que la membrane rétinienne n'a pas repris sa position de repos. Autrement dit, quand la rétine bouge, sous des influences diverses, tant intrinsèques qu'extrinsèques, l'objet semble bouger. Toutes les fois que la rétine est dérangée, toutes les fois donc qu'il y a dérangement du nerf optique dont elle n'est que l'épanouissement, il y a vertige.

Si dans le vertige les corps immobiles paraissent se mouvoir en rond, c'est que la rétine se meut circulairement. Si l'on voit double, c'est que l'axe de la vision se tournant vers deux points différents le même objet se peint sur la rétine en deux points différents, ce qui arrive toutes les fois qu'un seul œil est comprimé intérieurement.

Il se peut que les contemporains et même les gens du monde physiiciens aient parfaitement suivi la démonstration : nous ne possédons pas leurs lumières et ne chercherons pas à comprendre « pourquoi cette fille était muette » !

Revenons à la clinique ; on distingue deux sortes de vertiges : le vertige sympathique, provenant du dérangement des viscères, et le vertige provenant de la pléthore ou de la faiblesse des esprits.

Le vertige sympathique, le plus rare, le moins important, se rencontre surtout dans les cas où l'estomac se vide ; alors des drames se produisent ; tantôt ce sont des vers qui se précipitent de l'intestin, où ils s'ennuyaient probablement ; tantôt c'est la bile qui remonte par le pylore atone, stagne, s'échauffe, se brûle et se putréfie ; ici, c'est la colère qui fait monter la bile dans le ventricule (Oh ! oh ! Par quelles voies ?). Là c'est la *crapule* et la *gourmandise* qui obstruent le pylore, accablent les principaux vaisseaux

de l'estomac par le poids des aliments, si bien qu'il monte d'autant plus de sang à la tête qu'il en descend moins aux membres !

Quant au vertige humoral il est dû à des causes aussi variées qu'inattendues. A côté de la crainte ou de la circumgiration, nous trouvons la commotion cérébrale, car le crâne étant exactement rempli s'assimile à un solide et subit les lois de transmission des chocs ; et des expériences prouvent l'exactitude de cette théorie, car on a pu déterminer des vertiges sur un chien après trépanation (la vivisection n'a pas attendu Cl. Bernard) sur un vérolé et « sur un pauvre qui demandait l'aumône dans une portion de son crâne. » La Mettrie se montre physiologiste, mais il se hâte de revenir aux choses sérieuses ; voici les vertiges crapulaires, dus à la raréfaction des liqueurs (celles de l'organisme, pas les autres). L'alcool s'élève à la tête par sa volabilité, d'où il raréfie le sang et dilate les vaisseaux (?) ; d'où vertige, et comme l'alcool ne monte pas dans chaque œil exactement à mesure qu'on boit, on voit double ! Cette explication nous a particulièrement ravi. Mais peu convaincu .

L'Étiologie des vertiges ne se borne pas à ces causes déjà nombreuses ; en voici d'autres : la trop grande application au jeu et à l'étude, un amour violent à *condition qu'il soit malheureux*, du tabac prisé ou fumé, la colère, un coup de soleil, la petite vérole, et aussi la grande, le scorbut, la ciguë, les venins... Et encore ? Mais la suppression des évacuations ordinaires ou périodiques, la continence, l'aménorrhée, des epistaxis qui se tarissent, des fistules qui s'assèchent, des ulcères qui se ferment, la gale ou la teigne qui guérissent ! Les flux trop abondants sont également à redouter et, dans ces cas, les causes contraires produisent les mêmes effets ; l'excès de coït, les vomissements, les hémorroïdes, les règles trop copieuses, autant de raisons de déclencher de ces excellents vertiges dûs à la danse des artères cérébrales et au trémoussement de la rétine.

Un tel désordre dans la classification des causes déterminantes laisse à prévoir une thérapeutique invraisemblable. Et cependant La Mettrie, possesseur d'un robuste bon sens, ne se laisse pas entraîner par les étrangetés et les ressources de l'officine. Evidemment on reste un peu rêveur devant cette prescription : « Téter une nourrice ou boire du lait de femme au sortir des mammelles et prendre de la limaille d'acier dans du vin d'Espagne. » Mais son traitement des vertiges pléthoriques se défend assez bien. Des conseils d'hygiène, d'abord : boire de l'eau, se baigner, prendre une nourriture légère, éviter la lumière et le bruit, chasser les passions et les idées amoureuses ; puis des saignées, enfin des médicaments anodins, du tartre, de l'eau de cerises, de groseilles ou de sureau. On pourrait presque formuler cela sans trop de ridicule de nos jours.

J'ai fort regretté — un peu tard, hélas ! — d'avoir ouvert le magnifique in-quarto, relié superbement en plein veau beige, qui contient la première partie, la seule parue, des Œuvres de Médecine ; La Mettrie, mort, ne gênait plus personne, et son souvenir vivait, au moins en Prusse. C'est donc à Berlin, chez Fromery et fils, en 1755, que fut mis au jour ce régal de bibliophile. L'intérieur correspond mal au luxe du décor.

Les Mémoires sur la Dyssenterie avaient déjà parcouru une longue

carrière. Edités déjà en 1738 à Paris, puis en 1750 à Paris et à Leyde, ils occupent 74 pages de la dernière édition. On se contenterait de moins. Ils ont été écrits pour satisfaire une légitime curiosité, et pour combler les lacunes d'une science incertaine. « J'ai fait de nouvelles expériences et » des nouvelles réflexions que je vais communiquer ». Que ne les a-t-il gardées ? On ne lui pardonne qu'en considération de ses années d'ennui à Saint-Malo : les distractions y étaient si rares !

Les médecins d'autrefois n'arrivaient pas à s'évader des lacs du pathos et du jargon ; aussi apprendrons-nous, sans sourciller, que lorsque la bile est échauffée, elle s'épaissit, reflue dans le sang, circule avec lui, s'y subtilise, et transpire : tant que les pores cutanés demeurent ouverts, cela ne se traduit que par des démangeaisons : mais, que l'air se rafraîchisse, les pores se ferment, la bile se jette dans les veines (de désespoir, sans doute !) et enfin dans les intestins : d'où la dysenterie.

Mais affecte-t-elle tous les intestins ? Certes oui, pour Sydenham. Mais Sydenham n'ouvrait pas de cadavres. La Mettrie, comprenant la nécessité de ce que nous appelons aujourd'hui l'anatomie pathologique, faisait, sans trembler, autant d'autopsies qu'il pouvait. Il nous décrit longuement les schirres, suppurations, gangrènes, sphacèles et autres appétissantes ulcérations intestinales, sans nous faire grâce d'un détail.

Au milieu de ce marécage, parfois un trait d'observation. « La dysenterie respecte l'officier et maltraite le soldat ; la brusque disparition de la douleur annonce la gangrène et la mort ; la maladie se transmet par contagion ; les épidémies durent de septembre à janvier. » Celà, c'était de la clinique, et de la bonne. Mais pour une lueur, que d'ombres et de ténèbres !

Le traitement ne vaut guère mieux que le reste, le médecin doit se conformer aux indications de la nature, et tout mettre en œuvre pour l'évacuation : d'où l'émétique, à toutes les sauces, accompagnée de beurre d'antimoine, et fort heureusement de règles d'hygiène : diète, bains tièdes et saignées de précaution. C'est donc la condamnation de la thérapeutique en usage, et basée sur l'ipéca, la simarouba, la rhubarbe et l'opium.

Quel jugement porter sur une telle pauvreté ? Comme toujours, nous manquons des éléments d'appréciation : l'abîme creusé par deux siècles de médecine est véritablement trop large pour qu'on puisse jeter un pont : rien de nos théories — mais que vaudront-elles à l'épreuve du temps ? — ne se rapproche de celles-là ; tout ce que nous pouvons dire, c'est la part relativement minime de l'observation, seule vérité incontestable, par rapport à la pathogénie dont il ne reste rien, que du vent.

Le Traité de l'Asthme, paru à Berlin en 1750, nous n'avons pu le retrouver, ni à la Nationale, ni à la Faculté de Médecine. Oserons-nous avouer que nos regrets de cette disparition furent légers ? Etant donné le peu d'intérêt que nous avons trouvé à nos précédentes lectures, nous avons pris philosophiquement notre parti.

Reste à étudier le clinicien. La Mettrie, un peu partout se raconte, et jamais naturellement il ne s'attribue le rôle qu'il concède volontiers à ses confrères : seulement, par expérience, il faut se méfier des *histoires*

médicales, plus déformées encore que les *histoires de chasse*, et ce n'est pas peu dire ! Ce n'est donc pas dans les anecdotes, éparses en ses divers pamphlets, où La Mettrie se montre en génie bienfaisant, redresseur de diagnostics erronés, et correcteur d'ordonnances mortelles que nous chercherons à jauger sa compétence clinique : nous irons quérir nos arguments dans un petit livre bien oublié, les *Observations de Médecine pratique*, publié en 1743, à Paris, chez Huart, Briasson et Durand.

C'est un recueil de 33 observations, de valeur extrêmement inégale : l'auteur y consigne, avec les noms (ce qui indique le peu d'importance alors du dogme du secret médical), les principaux cas qu'il observa en 1741-42, à Saint-Malo et Saint-Servan, et sa sollicitude s'étend à toutes les branches de la pathologie interne : on y rencontre la relation de deux cas d'hydropisie, dont l'un ressemble comme un frère à la péritonite, et dont l'autre sent le cancer du péritoine d'une lieue. On frémit à l'histoire de cette pauvre Madame Hébert, qui faillit crever pour avoir bu deux poisons, heureusement contraires, on compâtit à l'infortune de ce galant homme, qui, pour l'avoir trop été, pissait à travers ses fesses ! Les pyraxies épidémiques tiennent une large place à ce catalogue de nos maux, depuis la pourpre (qui s'éteignit au siècle dernier) jusqu'à cette énigmatique *Picotte* ou *picrolle*, que nous n'avons pu identifier, en passant par la coqueluche et bien entendu la variole. A ce sujet, la thérapeutique de La Mettrie, assez audacieuse, comporte les purgatifs, les bains, la saignée et l'incision des pustules : il n'est nulle part question d'inoculation.

Le gros morceau est réservé à une épidémie cholérique qui ravagea la basse Bretagne en 1741, mais dont la mortalité fut assez faible à Saint-Malo ; par une délicate attention de la Providence, La Mettrie n'y échappa pas, et nous devons à cette circonstance un modèle d'auto-observation : la chronologie de l'affection, son étiologie, son évolution, son période d'état, ses complications greffant leurs symptômes particuliers sur les symptômes généraux, l'action des divers médicaments ordonnés, et, enfin, l'heureuse terminaison nous sont présentés en bon ordre, et marqués au coin de la méthode rigoureuse. Sans doute, il exagère et dramatise, quand il se dépeint vomissant tripes et boyaux, écartelé d'épreintes, et vidant, si j'ose dire, son intestin à jet continu : il s'attendrit sur lui-même, exsangue, décharné, presque sans connaissance, au seuil du royaume de la mort, et nous amène, de complication en complication, à commencer pour lui les prières des agonisants... et puis tout s'apaise, tout s'arrange : il se drogue, il se guérit : comme il dit : « les urines reparurent, un heureux vent trouve le moyen d'enfiler l'anūs » et par cette voie éolienne, le joyeux La Mettrie faisait la nique à Caron.

Cette observation — non de choléra, mais d'empoisonnement par les huîtres, car il était destiné à périr par la gueule ! — aussi badine qu'elle soit, nous réconcilie avec le médecin : nous donnerions volontiers pour elle tous les traités du vertige, de la dysenterie et autres sornettes : ici — hélas c'est une exception — nous nous trouvons en face d'un observateur, avisé, sagace et expérimenté. Il ne s'agit plus de dissenter sur les vagabondages de la bile ou les fantaisies des humeurs ; il s'agit d'exposer des faits, des

choses vues et ressenties. Qu'il soit donc beaucoup pardonné au fastidieux auteur en faveur de ces observations, et surtout de celle-ci. Il savait tout de même quelque chose ; le malheur voulut que ce brouillon ne prit jamais le temps d'examiner ses malades : il possédait, à n'en pas douter, le coup d'œil du praticien, la sûreté du diagnostic, la science si fallacieuse du pronostic, et sa thérapeutique, pour l'époque, se défendait. Il eut dû, comme tant d'autres, doués de ces qualités, réussir : mais il n'eut pas fallu que, derrière le médecin, le pamphlétaire menât si grand tapage !

Deux qualités rares pour son temps, il les possède à un haut degré, l'amour de l'expérience, qualité de biologiste, l'habitude de l'autopsie, qualité du clinicien. Bien avant les maîtres de l'anatomie pathologique, il a compris la nécessité absolue de rechercher, dans les organes du mort, les lésions correspondant aux symptômes observés sur le vivant ; qu'il n'ait pas toujours su interpréter ce qu'il avait vu, ni même voir ce qu'il fallait, c'est certain ; mais l'idée, féconde entre toutes puisqu'elle fut à la base même des progrès de la médecine au siècle dernier, l'idée d'ouvrir les cadavres le hantait : à chaque page il revient sur cette nécessité, il insiste sur les lumières qu'elle nous apportera, il engage ses confrères à la mettre en pratique en vain, ils restent sourds, préférant les stériles disputes de l'école aux besognes malpropres de l'amphithéâtre.

De même, il n'hésite pas, chaque fois que l'occasion s'en présente, à vérifier sur les animaux les phénomènes décrits par les physiciens, et la liste de ses expériences de laboratoire serait assez longue à établir : ses connaissances, acquises après sa sortie de l'école, semblent dépasser largement une bonne moyenne. Alors, bon clinicien, précurseur des anatomo-pathologistes, et physiologiste avide d'asservir les lois au contrôle des faits, le bilan n'est pas si mauvais qu'on l'aurait craint à la lecture de mauvais mémoires qu'il vaut mieux ne pas arracher à l'oubli indulgent.

CHAPITRE IV

LE BIOLOGISTE

La partie la plus injustement ignorée de l'œuvre de La Mettrie, celle sur quoi ses commentateurs ont le plus rapidement passé, c'est sans contredit sa Biologie. Il eut été paradoxal que cet esprit curieux et révolutionnaire, ce novateur hardi ne se fut pas passionné pour le problème de la vie, et qu'il ne fut pas à son tour parti à la recherche vaine des originaires, *où suis-je, étais-je avant que de n'être point, serai-je, lorsque je ne serai ?* Les éternelles questions se posent angoissantes à son esprit et sans ignorer l'incertitude finale de la pauvre science humaine, il s'efforce d'y répondre. Comme Soury l'écrit magistralement, « les éternelles questions d'origine dominent tous les domaines de la connaissance : elles s'imposent aux méditations de l'homme de science, elles feront à jamais le tourment des penseurs ». Hélas ! Près de deux siècles se sont écoulés depuis les premiers ouvrages de La Mettrie, et rien n'est résolu. Rien ne pouvait l'être, et il est bien désespérant de penser que rien ne le sera jamais.

Sur certains points particuliers de ce que nous appelons aujourd'hui la Biologie, c'est-à-dire cette science admirable qui englobe tous les phénomènes vitaux dans leur complexité, et les étudie sans toujours prétendre les expliquer, on rencontre éparpillés dans ses multiples opuscules des traits on ne peut plus inattendus si l'on considère le moment où ils furent écrits. Il faut se rappeler que la tradition biblique fournit sans réplique possible la raison de ce qui fut et doit être. L'unité absolue des espèces et en particulier de l'espèce humaine, son règne souverain sur les créatures de Dieu, sa dispersion, la déchéance de quelques races, la prééminence de plusieurs autres, tout se rencontre définitivement fixé dans une forme rigide par les textes sacrés, tout commentaire est sévèrement interdit, car nul ne doit réfuter la cosmogonie mosaïque, écrite sous le souffle divin. La Bible, acceptée indistinctement par juifs, catholiques, ou protestants autrement dit par tous, forme un écran entre les faits et leur interprétation. Une restriction

de cet ordre suffit à stériliser les tentatives des chercheurs, aussi dans la première moitié du XVIII^e siècle, la philosophie biologique ne connaît que de timides essais. Il fallait l'impudence et le goût du scandale et du risque d'un cerveau brûlé pour oser écrire des propositions en opposition avec le Genèse, source infaillible de toute sagesse.

Nous ne chicanerons pas le médecin sur ce que nous pourrions appeler l'invention de la stérilisation, et cependant ! D'une part en effet, ne décrit-il pas textuellement la contagion aérienne dans les maladies épidémiques ? *Toutes les semences viennent de l'air*. D'autre part ne recommande-t-il pas dans les Commentaires des Institutions de Boerhaave, la stérilisation de l'eau par ébullition ? « L'eau de pluie reçue dans un vase est toute remplie d'œufs, d'insectes et de graines de plantes que la vue ne peut apercevoir. On peut voir dans une seule goutte d'eau deux ou trois cent mille animalcules, suivant Leuwenhoek. C'est pourquoi, laissée à elle-même dans un vase de verre bien net, elle produit diverses mousses et une infinité de ces petits animaux dont je parle. Mais qu'on la fasse légèrement bouillir, alors s'éteint la vertu pululante des plantes et des animaux. » (1) Il serait cruel de reprocher à ce passage de ne point tenir compte des microbes que les malheureux microscopes de M. Andry ne savaient distinguer, ni d'appliquer avec rigueur une méthode expérimentale dont Réaumur et Spallanzani — avec quelle timidité — allaient poser les premiers principes. Il faudra attendre Pasteur pour imposer l'idée de la destruction des germes par l'ébullition.

Mais si nous pouvons glisser sans insister sur cette découverte que d'autres surent rendre définitive, grâce aux arguments de l'expérience, nous devons restituer à La Mettrie la paternité d'une théorie destinée à transformer plus tard la biologie, et dont les prolongements incalculables se poursuivent de nos jours sans que personne puisse prétendre leur assigner de terme, en effet tout au long, et à de multiples reprises il développe ce que nous appelons aujourd'hui l'évolution ou le transformisme.

Qu'on y songe ! Linné, le bon Suédois auquel La Mettrie ne ménage pas ses railleries, Linné vient de décréter que la Bible nous a révélé l'ordre exact de la création, il existe donc autant d'espèces — et seulement autant — que de formes créées au début par Dieu ; l'espèce, fixe et immuable se trouve délimitée par son origine même. Et le monde savant, qui voit dans cette théorie appuyée sur de nombreux exemples, un moyen commode d'accorder la science et la religion, l'adopte avec enthousiasme, cela correspondait si bien à tout ce qu'on enseignait depuis des siècles ! Les naturalistes enchantés de l'aubaine, se remettent avec un zèle neuf à classer leurs plantes et leurs bêtes suivant le système binaire, en leur fournissant cette fois un état-civil indestructible, à l'abri de toute vicissitude nouvelle, et les rangeant pour l'éternité à la place assignée dès le Chaos par Dieu le Père. Et il faudrait attendre Goethe en 1790, Erasme Darwin, en 1794 ou Lamarck, en 1809 pour que naisse une protestation d'ailleurs vite étouffée sous les rires et les colères d'adversaires incompréhensifs ? Que non pas,

(1) Système d'Epicure.

le transformisme est né plus tôt et ce sera l'impérissable honneur de La Mettrie de l'avoir, je ne dis pas créé, mais pressenti. Il est juste d'ajouter que Linné, vieilli, semblait avoir changé, sa doctrine lui apparaît moins certaine, il a tant comparé d'animaux et de plantes, que des affinités insoupçonnées d'abord se révèlent. Il a des remords; il finit par admettre, sans trop y croire, une souche commune aux espèces, d'un ordre entier. « Je nourris le soupçon que les espèces ne seraient ainsi que l'œuvre du temps. » Rien ne nous autorise à prétendre qu'il eût été sensible aux arguments de celui qui ne manquait jamais l'occasion de le couvrir de ridicule, mais rien non plus ne permet de soutenir que l'*Ouvrage de Pénélope* lui fut demeuré inconnu.

Le premier point de la doctrine biologique de La Mettrie est la parfaite unité de la nature, l'Homme reprend sa place naturelle auprès des autres mammifères, et le règne végétal se confond avec le règne animal. Evidemment le rapprochement de l'homme et des grands singes dans la même classe ne lui appartient pas en propre, et les primates pour se voir admis à leur rang n'avaient pas besoin de son argumentation. Mais nul n'a su mieux que lui, avec une verve convaincante, atténuer les différences quantitatives qui séparent les deux groupes. Nul n'a su mieux démontrer le peu de valeur des critères sur lesquels les partisans de la suprématie humaine s'appuyaient avec complaisance; la station verticale et le langage articulé? La belle affaire! Qui nous assure qu'il se sont toujours tenus ainsi? Qui nous dit qu'ils ont toujours parlé et que les singes ne parleront jamais? L'homme, le roi des animaux, à l'image divine? Un pauvre mammifère parmi tant d'autres et bien désarmé du point de vue physique. Un singe qui a bien tourné, mais tout permet de prévoir qu'un chimpanzé, doué de bonnes dispositions au prix de quelques acquisitions intellectuelles, pourrait s'élever au rang d'un homme vrai. Et ces notions qui soulevaient tant de protestations du côté des théologiens rencontraient un accueil aussi froid chez les naturalistes linnéens.

L'homme ainsi remis à sa place, la logique exigeait que l'on tentât de rapprocher en une harmonieuse unité l'immensité des espèces vivant à la surface du globe. Or jamais La Mettrie ne reculait devant les conséquences de ses premières propositions, cette fois encore il ne se déroba pas. Aujourd'hui si les zoologistes et les botanistes se trouvent d'accord pour revendiquer chacun les êtres supérieurs de la nature et si personne ne s'avise de rechercher les analogies d'un lion et d'un roseau, à part les fabulistes, si en un mot on n'éprouve aucune difficulté pour classer des organismes nettement différenciés parmi les animaux ou les végétaux, il n'en va plus ainsi pour une immensité de protistes à peine sortis de la matière vivante inconnue, monocellulaires si simples et déjà d'une complexité qui défie toute analyse. Bactéries, algues, infusoires, champignons, aucun caractère ne permet de les rattacher à une branche de la nature plutôt qu'à une autre; ces êtres énigmatiques, La Mettrie les connaît: ces corps, qu'il appelle mitoyens ou mixtes, tiennent de la nature végétale, mais participent à la vie animale, il y a donc une échelle au nombre infini de degrés, échelle imperceptiblement graduée, et dont les innombrables

transitions insensibles conduisent de la plante à l'animal, et de l'animal à l'homme.

D'ailleurs la nature n'exerce son activité que dans des voies identiques et, sous de fausses apparences d'organes entièrement différents, elle ne met en jeu qu'un petit nombre de fonctions comparables. On relève donc, sans forcer la vraisemblance de grandes analogies entre l'homme et la plante, les racines jouent le rôle des vaisseaux lactés qui puisent les sucs nutritifs dans l'intestin, ce qui implique déjà l'immobilité de la plante, immobilité répondant à la facilité de trouver sa nourriture, directement apportée par la terre où elle vit. Les feuilles ne sont que des poumons, et c'est le même air que respirent les deux règnes. Dira-t-on que la génération sépare les animaux des végétaux ? Erreur, ils sont de tout point comparables, l'ovaire, c'est le germe non fécondé, l'ensemble des organes génitaux femelles correspond au pistil, comme l'étamine à la verge, et le pollen au sperme, mêmes ovaires, mêmes œufs, même fécondation, le végétal accouche en laissant tomber sa graine mûre, comme un œuf. Même génération sexuée chez certains végétaux et chez les polypes. On dit que la plante n'a ni sentiment, ni instinct, ni âme, qu'en sait-on ? Peut-être y a-t-il des plantes animales, c'est-à-dire qui végètent, se battent comme des polypes, ou accomplissent d'autres fonctions propres aux animaux ? (*L'Homme Plante.*)

En somme même nutrition, même respiration, même génération, du plus humble des végétaux au plus orgueilleux des animaux, rien qui les sépare et qui dresse entre eux une barrière infranchissable. Il n'est pas jusqu'à la mort qui ne les rapproche encore dans un même néant. « Tout se succède, tout disparaît, rien ne périt, mais si l'homme souffre pour mourir, lorsqu'une feuille tombe, quel mal se fait-elle ? La terre la reçoit bénévolement dans son sein et quand la chaleur du soleil en a exalté les principes, ils nagent dans l'air et sont le jouet des vents. Quelle différence entre l'homme et la plante, réduite en poudre ? Les cendres végétales ne ressemblent-elles pas aux animales ? La mort dans la nature des choses n'est pour tous que le zéro dans l'arithmétique, c'est la fin de tout, après elle, il ne reste qu'un néant un abîme éternel, égale pour tous, tout est dit, la farce est jouée ! » (*Système d'Epicure*).

Ces propositions que La Mettrie développe avec son talent de redoutable polémiste en 1748, nous les défendons aujourd'hui avec quelques restrictions d'inégale valeur dues aux acquisitions de la science. Certes, il est classique de donner du végétal à tout ce qui vit dans une enveloppe de cellulose et qui secrète de la chlorophylle. Mais l'animal contient des pigments respiratoires — l'hémoglobine étant le mieux connu mais non le seul — que l'on peut aisément relier à cette chlorophylle. Et nous nous heurtons quand nous descendons aux limbes, quand nous nous penchons sur nos oculaires dont la puissance est désormais bornée par nos yeux si imparfaits, quand nous scrutons le monde grouillant des infiniment petits, à la limite de la visibilité, aux mêmes incertitudes. Nous aussi, nous inclinons à penser que la vie est une, et que seule ses modalités d'expression varient et encore dans d'étroites limites. Son mécanisme n'utilise que peu d'instru-

ments et les processus biologiques, en fin d'analyse, se réduisent à un petit nombre d'actes indispensables.

Cette conclusion à laquelle nous arrivons fièrement appuyés sur une technique bien réglée, sur des expériences rigoureuses, sur un outillage perfectionné, avec toutes les ressources des laboratoires modernes, et des méthodes devenues à la longue familières, n'est-il pas merveilleux de la voir défendue il y a deux cents ans, par un pauvre médecin de Bretagne, instruit à la diable par des maîtres réduits aux méthodes stériles de la scholastique ? Ce que nous décorons avec une certaine pompe du nom d'Anthropologie Biologique, existait donc au XVIII^e et les principes déjà sont posés, en attendant que Broca, l'homme des mesures et des pesées, vienne leur apporter une confirmation irréfutable.

L'unité de la matière vivante ainsi réalisée, il ne restait plus qu'à en expliquer l'origine. La Mettrie ne se paye guère de mots et il a mesuré le vide des formules philosophiques, où l'on masque le néant des idées par un vocabulaire laborieux : « Comme la médecine n'est le plus souvent que la science des remèdes dont les noms sont admirables, la philosophie est la science des belles paroles. C'est un double bonheur quand les uns guérissent, les autres signifient quelque chose. » C'est qu'en effet, les uns comme les autres méprisent l'expérience et ne font état que des théories. « Tous les médecins et les physiciens qui ont écrit sur l'usage des parties des corps animés est sans fondement. Tous leurs raisonnements portant sur des causes finales sont frivoles. » C'est que la finalité, dans toute la philosophie biologique, tient une place prépondérante. Partout, ce ne sont que des harmonies préétablies, destinées à tout rendre meilleur dans le meilleur des mondes. Chaque organe à sa structure particulière, en vue de certaines fonctions à remplir et cette structure lui fut accordée par le créateur qui savait bien ce qu'il faisait. Partout la sollicitude de l'Être Infini s'est manifestée dans les plus minimes détails de l'organisation, il a pensé à donner un long cou à la girafe pour lui permettre spécialement de brouter les feuilles de branches élevées, comme il a offert au fourmilier une langue effilée et gluante. Il n'a pas non plus oublié les oiseaux aquatiques, qu'il a dotés de pieds palmés. Il n'est pas jusqu'au modeste melon qu'il a muni de côtes uniquement à dessein de le faire manger en famille, mais au XVIII^e siècle personne n'avait encore songé à lui reprocher des erreurs grossières échappées cependant à son omniscience ! Cette téléologie qui explique aisément les phénomènes les plus dissemblables par leur fin et qui dispense, sous peine de lèse-divinité, de chercher plus loin ne satisfait pas le difficile critique.

« Si nous écoutons les naturalistes, ils nous diront que les mêmes causes qui, dans les mains des chimistes, et par le hasard des divers mélanges, ont fait le premier miroir, dans celles de la nature ont fait l'eau pure, qui en sert à la simple bergère, que le mouvement qui conserve le monde a pu le créer, que chaque corps a pris la place que la nature lui a assignée, que l'air a dû entourer la terre pour la même raison que le fer et les autres métaux, c'est l'ouvrage de ses entrailles, que le soleil est une production aussi naturelle que l'électricité ; qu'il n'a pas plus été fait

pour réchauffer la terre et ses habitants, que la pluie pour faire pousser les grains, qu'elle gâte souvent, qu'enfin, il se pourrait bien faire que Lucrèce, le médecin Lamy, et tous les épicuriens anciens et modernes eussent raison lorsqu'ils avancent que l'œil ne voit que parce qu'il se trouve organisé et placé comme il est, que posées une fois toutes les règles que suit la nature dans la génération et le mouvement des corps, il n'était pas possible que ce merveilleux organe fut organisé et placé autrement. » N'est-ce pas là une condamnation en règle de la finalité ? (*Système d'Epicure. L'homme Machine.*)

Mais le problème restait entier ; si La Mettrie se refuse à admettre la création imposée par la Genèse, la vie surgissant du chaos d'un seul coup, et le Créateur la répartissant entre un certain nombre d'espèces invariables, quelle idée se fera-t-il des origines ? A vrai dire on le sent embarrassé et il semble qu'il ait varié dans ses hypothèses.

Tantôt il ne fait que reculer la question, imaginant une sorte de pan-spermie, il considère l'air comme le chaos universel de tous les corps ; « on peut dire qu'il n'est presque qu'une eau fine dans laquelle ils nagent tant qu'ils sont plus légers qu'elle, lorsque ce ressort n'a plus la force de porter les graines dispersées dans toute l'atmosphère, elles tombent sur la terre par leur propre poids, ou elles sont jetées ça et là par les vents sur sa surface. De là toutes ces productions végétales qui couvrent souvent les fossés, les murailles, les marais, les eaux croupies, qui étaient, il y a peu de temps, sans herbe et sans verdure. Il y a donc dans l'air des graines et des semences, il y a eu et il y en aura toujours. Chaque individu attire à soi celles de son espèce, ou celles qui lui sont propres, à moins qu'on n'aime mieux que ces semences aillent chercher les corps où elles peuvent mûrir, germer et se développer. Leur première matrice a donc été l'air, dont la chaleur commence à les préparer. Elles se vivifient dans leur seconde matrice, j'entend les vaisseaux spermatiques, les testicules, les vésicules séminales, et cela par les chaleurs, les frottements, la stagnation d'un nombre d'années... Leur troisième et dernière matrice est celle de la femelle où l'œuf fécondé descendu de l'ovaire par les trompes de Fallope est en quelque sorte intérieurement couvé et où il prend facilement racine. Ces semences venues de l'air, passées dans le mâle par les organes de la digestion et de la respiration puis dans la femelle par le vagin, supposent-elles qu'il y eut toujours des hommes et des hommes faits et de l'un et de l'autre sexe ? Si les hommes n'ont pas toujours existé tels que nous les voyons aujourd'hui, il faut que la terre ait servi d'utérus à l'homme, qu'elle ait ouvert son sein aux germes humains déjà préparés pour que ce suprême animal, certaines lois posées, en pût éclore. Mais la terre n'est plus le berceau de l'humanité ! On ne la voit point produire d'hommes ! Ne lui reprochons point sa stérilité actuelle, elle a fait sa portée de ce côté-là. Une vieille poule ne pond plus, une vieille femme ne fait plus d'enfants ! » (*Système d'Epicure.*)

On ne saurait dissimuler ce qu'un tel système présente d'incohérent et d'abracadabrants. Loin de nous la pensée d'en dissimuler la faiblesse qui ne résiste à aucune discussion et nous reporte aux cosmogonies de la fable, à

quelques dizaines de siècles en arrière. Ne soyons pas plus difficile que La Mettrie qui déclarait : « Je sens tout l'embarras que produit une pareille origine et combien il est difficile de l'éluder. » Les seules idées à peu près nettes qui tranchent sur la confusion de ses conceptions sont l'existence des germes de tout être vivant dans ce que nous appelons l'éther, se rapprochant ainsi des cosmozoaires et de la différenciation secondaire de l'espèce humaine. Mais pour les isoler ainsi de leur contexte, il faut y mettre un peu trop de bonne volonté. Bien autrement intéressante est la théorie de la formation de groupes d'êtres à partir du limon originel et petit à petit, au prix de quels sacrifices et de quelles expériences, s'évadant de ce plasma élémentaire jusqu'à former des êtres de plus en plus compliqués.

« La mer couvrant peut-être originairement toute la surface de notre globe aurait été le berceau flottant de tous les êtres éternellement enfermés dans son sein ? La mer, consumée peu à peu par la chaleur du soleil et durant un laps de temps infini aurait forcé en se retirant de laisser à sec l'œuf humain sur le rivage. Moyennant quoi, sans autre incubation que celle du soleil, l'homme et tout autre animal sont sortis de leur coque. » Et plus loin : « Il est probable que les animaux en tant que moins parfaits que l'homme auront pu être formés les premiers. Imitateurs les uns des autres, l'homme l'aura été d'eux. » (1) Qu'on n'aille pas croire surtout que La Mettrie admette la naissance de l'homme tel que nous le connaissons ni même des animaux parfaits, identiques à ceux que nous voyons aujourd'hui ; le monde primitif tel qu'il le décrit rassemble une étrange collection de monstres, aux formes invraisemblables, véritables caricatures de pauvres bêtes qui s'efforcent vers la perfection, et s'épuisent en tentatives dont beaucoup ne les conduisent qu'à l'extinction de l'espèce. Or la paléontologie nous livre chaque année de nouveaux échantillons de ces essais, il semble que La Mettrie, par une sorte de divination dont il est coutumier, ait pressenti ces fabuleux sauriens qui régnaient sur le secondaire, ou ces mammifères primitifs dont seulement ont persisté de rares et obscurs descendants, qui traversèrent des milliers de siècles, retirés du monde, dans des grottes souterraines ou dans des points déserts du globe, à l'abri de toute concurrence vitale.

« Les premières générations ont dû être fort imparfaites. Ici l'œsophage aura manqué, là l'estomac, la vulve, les intestins, etc... Il est évident que les seuls animaux qui auront pu vivre, se conserver et perpétuer leur espèce auront été ceux qui se seront trouvés munis de toutes les pièces nécessaires à la génération et auxquels en un mot aucune partie essentielle n'aura manqué. Réciproquement, ceux qui auront été privés de quelque partie essentielle, d'une nécessité absolue seront morts ou peu de temps après leur naissance, ou sans se reproduire. La perfection n'a pas plus été l'ouvrage d'un jour pour la nature que pour l'art... Par quelle infinité de combinaisons il a fallu que la matière ait passé avant que d'arriver à celle-là seule de laquelle pouvait résulter un animal parfait. Par combien d'autres avant que

(1) Système d'Epicure.

les générations soient parvenues au point de perfection qu'elles ont aujourd'hui ! » (Système d'Epicure.)

Malgré l'obscurité des termes, malgré l'imprécision de la pensée, il serait souverainement injuste de ne pas reconnaître ici l'embryon de ces théories qui connaîtront au siècle suivant un succès durable, l'évolutionnisme ou le transformisme. En face de Linné, figé dans sa conception orthodoxe et stérile de la fixité des espèces on voit se dresser La Mettrie, qui défend — avec de bien faibles arguments, j'en conviens — leur variation et leur transformation les unes dans les autres. Et non seulement il conçoit l'existence d'une sorte de matière vivante primordiale, dépourvue de toute organisation, sorte de syncytium aux limites imprécises, mais encore il entrevoit la nécessité d'une orthogénèse qui pousse l'animal vers une morphologie compatible avec la vie, une concurrence vitale qui élimine les inaptes pour ne conserver que les mieux armés : il pressent la grande loi de la lutte à mort entre les espèces ou les individus, il pose en quelques mots le problème irrésolu de la transmission héréditaire des caractères acquis.

Mais ce sont là les principales acquisitions de la Biologie contemporaine ! Je sais bien qu'en scrutant à la loupe un auteur aussi prolix que le nôtre, en taillant des lambeaux de phrases pour les recoudre en un ordre factice, on lui ferait écrire bien des choses auxquelles il n'a jamais songé : ce n'est pas le cas ici, et nous sommes obligés honnêtement de le considérer comme l'ancêtre lointain, comme le précurseur de la sélection naturelle et des influences de milieu. Il ne saurait être question de dépouiller Lamarck et Darwin de leur gloire mais ce n'est pas la diminuer que de montrer comment les conclusions auxquelles les amenèrent des années d'expériences, et d'immenses connaissances dans les sciences naturelles, concordent avec de simples intuitions d'un biologiste d'occasion !

Précurseur, on pourrait discuter à perte de souffle sur ce mot. Car des idées à peu près semblables traînaient depuis longtemps, éparses, dans les œuvres de quelques penseurs originaux. Déjà les cosmogonies chaldéennes, vieilles de cinq mille ans, admettent l'éternité d'une matière primordiale incréée, d'où sortit le cosmos et aussi la génération spontanée, dans la boue féconde du chaos, des premiers êtres vivants, monstrueux, dont beaucoup, incapables de s'adapter aux conditions de l'évolution du monde, disparurent. Certes elles émettaient d'autres assertions curieuses, telles que la naissance simultanée des hommes et des dieux, l'hermaphrodisme des premiers êtres chez qui les sexes se trouvèrent plus tard séparés, mais le fond de la pensée reste le même (1).

La sagesse antique de la Mésopotamie ayant passé au monde hellénique, après la ruine de la civilisation chaldéenne, il ne faut pas s'étonner de retrouver chez les philosophes grecs des systèmes du monde analogues à ceux inventés à Babylone ou Ninive. C'est ainsi qu'Anaximandre soutient que les anciennes formes vivantes du globe furent produites au sein des eaux par l'action du soleil : d'elles dérivent les animaux et les plantes terrestres adaptées à de nouvelles conditions de vie. Plus tard Héraclite

(1) Elles étaient inconnues au milieu du xvm^e siècle.

d'Ephèse montre que dans la suite des temps, se produisit un immense processus évolutif, lent et continu, qui amena la substitution de formes vivantes mieux adaptées aux formes moins bien constituées. Avec Thalès, avec Diogène d'Apollonie la même doctrine se transmet : avec Xénophane, elle se complète : pour la première fois il présente des arguments scientifiques, et il démontre que rien ne sépare l'homme des animaux : il observe les fossiles marins dans les carrières de Syracuse, et au lieu de les considérer comme des jeux de la nature ou comme des trouvailles de hasard, il ose soutenir que la mer jadis s'étendait là, sur le sommet de ces montagnes.

Ces fossiles seraient donc le témoin de faunes disparues différentes des nôtres. Il avait entrevu la paléontologie ! Un peu plus et il admettait le principe des révolutions du globe cher à Cuvier, les catastrophes successives détruisant l'univers, et la reconstruction d'espèces entièrement nouvelles.

Avec Empédocle d'Agrigente, nous arrivons tout près de La Mettrie^e : ce qui se dégage de l'ensemble de la doctrine, c'est la perpétuelle mobilité de la nature et le rôle du hasard dans la formation des formes organiques.

Tout est né de la terre, d'abord les végétaux, ensuite les animaux, qui présentent entre eux de profondes affinités naturelles et notamment possèdent tous une âme. Mais les organismes actuels ne se sont pas formés d'un seul coup : les diverses parties qui composent les plantes et les animaux se sont organisées séparément chacune pour son propre compte : ce n'est que plus tard qu'elles se sont rencontrées et associées, sous l'influence de principes attracteurs : alors prirent naissance des « associations » plus ou moins monstrueuses, des séries inviables d'essais et de tâtonnements jusqu'à ce que la nature ait rencontré la combinaison favorable.

C'est cette doctrine que reprit plus tard Lucrèce, dans son poème *De la Nature des choses*, soit à la source directe, soit en utilisant la leçon donnée par Epicure. Toutes ces œuvres antiques représentent les premiers essais de l'esprit humain pour expliquer la genèse de la nature en dehors des légendes religieuses ; on conçoit combien l'avènement du christianisme en Occident leur fut funeste. Durant une longue période, le tableau de la création demeura purement hébraïque et nul esprit même audacieux ne se permit d'en mettre en doute les affirmations. Le risque à courir dépassait les bonnes volontés. Même Bacon, qui admet cependant comme un principe prouvé par l'expérience et l'observation commune que les plantes dégénèrent quelquefois jusqu'à se convertir en plantes d'une toute autre espèce, se garde bien de se poser d'indiscrètes questions sur leur origine. Même Gassendi, l'auteur d'une *Vie d'Epicure*, et qui se proclamait son disciple, celui qu'on surnomma le plus lettré des philosophes et le plus philosophe des littérateurs ce qui après tout n'est peut-être pas un compliment — même Gassendi, dans la licence de ce qu'il appelait en se vantant quelque peu *ses débauches de Gentilly*, restait fort en arrière de son modèle.

Il fallut donc arriver jusqu'à La Mettrie pour voir renouer la tradition antique. Nous avons suffisamment exposé les principaux points de sa doctrine pour qu'on ne l'accuse pas d'un vulgaire plagiat ou même d'un démarquage prémédité. Les connaissait-il seulement ces sages de la Grèce, Empédocle et Diogène, Anaximandre et Xénophane ? Qu'il ait lu et

Lucrèce et Epicure, aucun doute : il le dit et nous devons le croire, car on ne l'accusa jamais — même ses ennemis les plus acharnés — de vantardise ou de mensonge. Mais rien ne nous autorise à supposer que les œuvres des premiers lui aient été connues ! Et par ailleurs on doit observer que les idées rencontrées çà et là et chez La Mettrie et chez les anciens appartiennent évidemment à un fonds commun, mais qu'elles diffèrent par suffisamment de détails pour qu'on puisse leur accorder le mérite de l'originalité.

Elles appartiennent à cet ensemble de généralités où l'on est bien forcé de puiser pour expliquer un phénomène aussi important que l'origine des formes vivantes et qui, dans le fonds, ne comporte guère que deux solutions. Même aujourd'hui nous hésitons entre elles seules : le créationnisme qui explique tout en n'expliquant rien, et la génération spontanée, qui conduit directement aux théories de l'évolution. La Mettrie s'est rangé, à une époque où il y avait un certain risque à adopter cette attitude, dans le clan des seconds : il s'y trouvait alors tout seul.

Ce n'est pas là un mince mérite ! Nous y insisterons tout à l'heure.

Cependant pour être absolument complet on pourrait placer à côté de lui une sorte de visionnaire, de Maillet (1659-1738) dont le *Traité de la Diminution de la Mer*, publié sous le pseudonyme transparent de Telliamed parut en 1746. Sans insister sur ce qui reste de son œuvre, car il créa la Paléontologie, nous ne nous attacherons qu'à sa théorie des origines, rendue célèbre par les quolibets de Voltaire ; ici aussi la terre était primitivement recouverte par les eaux, mais à mesure que les surfaces terrestres se découvraient par suite de l'évaporation, tous les types de plantes et d'animaux terrestres dérivèrent par mutations brusques de leurs prototypes marins. « Les poissons volants, entraînés par l'ardeur de la chasse ou de la fuite, emportés par le vent ont pu tomber à quelque distance du rivage dans les roseaux, dans des herbages qui leur fournirent quelques aliments tout en les empêchant de retourner vers la mer. Alors sous l'influence de l'air, les nageoires se fendirent, les rayons qui les soutiennent se transformèrent en plumes dont les membranes desséchées formèrent les barbules. La peau se couvrit de duvet, les nageoires centrales devinrent des pieds et par une série d'autres petits changements (*sic*) (1), le bec et le col s'allongèrent. Cependant la conformité de la première figure subsiste dans le total, et elle sera toujours aisée à reconnaître ». Et ailleurs : « Que cent mille aient péri sans avoir pu contracter l'habitude de vivre dans leur nouveau milieu, il suffit que deux y soient parvenus pour avoir donné lieu à l'espèce. »

L'accueil que pouvait réserver le public lettré et persiffler du siècle à de pareilles songeries, aggravées encore du fait qu'il tenta de les appliquer à l'homme, on le devine sans peine : ce fut une risée générale, et Voltaire triompha sans danger d'un aussi piètre adversaire. De Maillet reste ainsi bien loin de La Mettrie dans le domaine de la biologie. C'est donc ce

(1) C'est nous qui soulignons.

dernier seul que nous considérons comme le champion des idées qui devaient faire fortune cent ans plus tard.

Mais de là à tenir l'auteur du Système d'Epicure pour le véritable inventeur du Transformisme, il existe un abîme que nous ne tenterons pas de combler. Nous sommes terriblement armés pour le combattre et grâce aux progrès incalculables effectués par la science expérimentale, rien ne serait plus aisé que de démontrer la fausseté et la fantaisie de certaines de ses thèses favorites. On lui reprochera de n'avoir tenu aucun compte des arguments morphologiques et de l'anatomie comparée, mais comment faire puisque l'étude des formes était à peine amorcée tandis que l'anatomie comparée attendait encore Buffon ? Les espèces disparues, dont il aurait pu se servir pour démontrer les variations lentes au cours des âges, personne ne les a décrites ; si certains fossiles ont été aperçus, nul n'en a compris l'importance ni même la signification. La géologie, demeurée à peu près au point où l'avait abandonnée Palissy, ne sera arrachée à la méthode purement descriptive qu'après les efforts de Lehmann (1756) qui fonde la stratigraphie. L'embryologie malgré les progrès du microscope n'existe pas : en somme on ne voit pas très bien sur quoi La Mettrie eut pu s'appuyer pour établir scientifiquement ses théories. Il ne manque pas de connaissances générales, ce sont les connaissances générales qui lui manquent : il y a une nuance. Tout ce qu'il avance, il l'avance sans preuve, se basant sur des exemples contestables et des analogies sans valeur. Il n'est qu'un philosophe, parce qu'il ne saurait être un biologiste ; il naquit cent ans trop tôt ! Il essaie cependant de se livrer à des recherches personnelles — et dans quelles conditions précaires — il combine des expériences de physiologie, il s'intéresse à ce que des naturalistes étrangers publient sur ce sujet ; c'est un curieux, rien ne lui échappe : sans avoir l'immense et indigeste érudition de son ennemi intime Astruc, il rassemble des documents, compare des résultats, analyse des conclusions, et prend son bien où il le trouve, naturellement chez les médecins.

Car là encore, ne trouvons-nous pas la puissante, l'indélébile empreinte de la formation médicale ? C'est toujours parce que lui répugne la docte théorie qu'il cherche, dans les sciences naturelles et dans ce qu'on appelait alors la physique, à tirer ses déductions de l'observation directe ; c'est en faisant table rase des vérités établies et indiscutées, qu'il en vient à soupçonner l'impossibilité de limiter la notion d'espèce ainsi que le rôle des influences du milieu dans une évolution ininterrompue des êtres au cours des siècles ; il n'ose ou ne peut pas aller jusqu'au bout de sa pensée et ce n'est pas lui qui écrira : « *la fonction crée l'organe* » ; il indiquera toutefois que ce sont les besoins qui le modifient : sauf la formule, le principe est trouvé. A l'époque où la chimie se dégagait à peine des brumes de l'alchimie, où les sciences de la nature se cantonnaient aux minuties de la systématique, il ne pouvait aller plus loin.

La tristesse des précurseurs c'est toujours, faute d'instruments de travail suffisamment puissants de ne pouvoir poursuivre leurs découvertes, compléter leur doctrine, mettre au point les applications pratiques ; leur voix tombe dans l'indifférence générale, n'éveille aucun écho, ou s'éteint sous les

huées ; la plupart du temps on les estime indignes de toute réfutation, on les laisse se battre avec leur ombre, et s'épuiser en une vaine dispute où les adversaires se dérobent perpétuellement...

Ce n'est que plus tard, quand le temps de son pas égal a continué sa course que d'autres, en des conditions devenues favorables, partant du même point, suivant la même route, arrivent au même but. Quelques années, quelques siècles ont été perdus dans ce recommencement : poussière vis-à-vis de l'éternité !

La Mettrie n'a pas échappé à son destin : il a tout deviné il n'a rien établi : mais son excuse est d'avoir devancé son époque et aussi d'être mort trop jeune, à quarante-deux ans !

Cependant son œuvre, imparfaite et peu scientifique, ne périt pas tout entière : les idées fécondes ne se perdent jamais ; elles finissent toujours par rencontrer des pères adoptifs, qui leur assurent une heureuse destinée. Le transformisme, malgré les violents coups d'éteignoir des théologiens, s'imposera, mais au prix de quelles luttes misérables !

C'est le grand poète Goethe qui, le premier, recueille l'étincelle géniale : dans son mémoire paru en 1790 sur les métamorphoses des plantes ; il soutient la nécessité pour l'étude des organes des végétaux de les comparer entre eux et non plus de se borner à dresser une sorte de catalogue morphologique, de rechercher leur forme originelle à travers les métamorphoses successives ; on s'aperçoit ainsi que tous les organes ne sont que des feuilles plus ou moins transformées. Que reste-t-il au cours de cette métagénèse de la splendide et stérile fixité linnéenne ?

Et ce qui est vrai pour la plante l'est également pour l'animal. Goethe imagine ainsi la théorie vertébrale du crâne, qui n'est autre chose qu'une continuation de la colonne vertébrale, ayant subi d'importantes modifications sous l'influence du milieu. « Toutes les parties de l'animal se modèlent d'après des lois éternelles, et toute forme, fut-elle extraordinaire recèle en soi le type primitif. La structure de l'animal détermine son genre de vie, et ses habitudes à leur tour réagissent puissamment sur ses formes. Par là, se révèle la régularité du progrès, qui tend au changement sous la pression du milieu extérieur. » (*Goethe: Métamorphose des Plantes. Œuvres d'histoire naturelle. Edition Charles Martins.*)

Presque au même moment deux hommes arrivent aux mêmes conclusions, séparément, sur l'origine et la variabilité des espèces ; mais l'un Geoffroy-Saint-Hilaire, garde pour lui ses idées, et prudemment, ne publie rien ; ce n'est que par son fils, beaucoup plus tard que nous apprenons, que dès 1795, il avait entrevu les déviations du même type dans des directions différentes ; il attendra jusqu'en 1828 pour affirmer sa conviction à un moment où le danger était passé. L'autre, Erasme Darwin, grand-père de l'illustre biologiste anglais, dans sa *Zoonomia*, parue en 1794, prend au contraire nettement position contre la fixité des espèces, et soutient leur parenté malgré des différences apparentes ; le bras de l'homme et l'aile de l'oiseau ne sont que le même membre, mais adapté à des besoins différents.

En Allemagne, Oken reprend une idée chère à La Mettrie ; bien avant la découverte de la cellule, il ose déclarer que tous les êtres vivants

proviennent d'une sorte de substance primitive forme élémentaire de vie ; les animaux les plus simples n'ont pu s'évader de ce stade originel, tandis que tous les autres sont constitués par des agrégats de ces sortes de « vésicules » groupées selon d'innombrables modalités.

Mais il faut le génie de Lamarck pour ordonner ces spéculations, et donner force de conviction à ce qui pour la majorité restait nuages et hypothèses. Il ne s'agit pas ici d'exposer le système lamarckien, ce qui sortirait du cadre que nous nous sommes imposé mais simplement de mettre en valeur les points par lesquels il se rapproche de La Mettrie.

Comme lui, et à l'encontre de Linné, il remarque la vanité des classifications chères aux morphologistes purs. Il est indispensable de répartir les êtres vivants en classes, ordres, ou familles, mais il faut qu'on sache que toutes ces divisions ne correspondent à rien, qu'à de grossières ressemblances, la plupart du temps artificielles ; elles n'existent que dans notre esprit, et la nature n'a créé que des individus.

Comme lui, il n'admet pas la séparation des espèces, ni leur fixité ; on peut toujours trouver aux limites de chaque espèce des individus que l'on rangerait avec autant de raisons dans une espèce voisine. Une espèce change-t-elle de climat, de situation, de manière d'être, ou d'habitudes, elle subit aussitôt des influences qui changent les proportions, les formes, les structures, les facultés des parties...

Comme lui, il déclare que la nature n'a formé, par génération spontanée, que les corps les plus simples : les premières ébauches de l'animal ou du végétal une fois formées dans des lieux et des circonstances convenables, les facultés de la vie organique ont établi les organes, et les influences externes, avec le temps, ont formé tous les corps actuels. « Ainsi furent créés les animaux par la seule voie du besoin, qui établit et dirige les habitudes, source de toutes les actions, de toutes les facultés, depuis les plus simples jusqu'à l'instinct, l'industrie et le raisonnement. »

Comme lui, enfin, il insiste sur les besoins nouveaux déterminés par des changements de vie : d'où habitudes nouvelles, d'où l'emploi de telle partie de préférence à une autre, d'où le développement ou la suppression des organes.

Hélas, comme lui aussi, Lamarck se heurta aux mêmes incompréhensions. Il rencontra — les hommes avaient pourtant changé et le monde était plus vieux — les mêmes obstacles, et se brisa aux mêmes injustices. Il mourut triste, méprisé, méconnu, à quatre-vingt cinq ans, mais lui au moins laissait des disciples préparés à saisir le flambeau.

La suite de l'histoire du transformisme devient un chapitre presque contemporain de l'histoire des sciences naturelles. Mais, si nous avons longuement repris ses origines, c'est qu'il nous fallait mettre au point un certain nombre de détails. Le premier était de restituer à La Mettrie la gloire dont on l'a si longtemps dépouillé : de tout l'exposé de ses doctrines, il résulte à l'évidence, que chronologiquement, il a pressenti — et si nous disons pressenti ce n'est que pour ménager des susceptibilités chatouilleuses — ce que d'autres ont mieux su formuler. Personne jusqu'ici n'a songé à rechercher, dans le fouillis de ses œuvres, les racines profondes de sa

pensée : pas un ne l'a cité : pas un peut-être ne l'avait lu : nous n'accusons personne de plagiat, mais nous avons le droit et le devoir de lui rendre ce qu'on lui avait — même inconsciemment — emprunté.

Mais le devoir ne se restreint pas à rendre à chacun son œuvre ; il faut encore enlever les plumes du paon à ceux qui en furent indûment parés. Sans se reporter aux textes, il est d'usage de reconnaître comme précurseurs de l'évolutionnisme des hommes de valeur inégale, et dont certains brillent d'un éclat magnifique ; c'est devenu un lieu commun d'encenser à ce titre des gens comme Diderot et Buffon parmi les illustres, Bonnet et Robinet parmi les oubliés. Un minimum de recherches permet de remettre les choses au point.

Pour Diderot la chose est délicate. Car, inlassable artisan de plume, il écrit, comme il respire, et son besoin de s'épancher ne connaît pas l'assouvissement. Inégal, instable, obligé d'évacuer sa pensée, il remue sous l'excitation de ses conversations ou de ses lectures une infinité d'idées sur une infinité de sujets : qu'on lui expose un principe, il n'écoute plus, il va, les arguments et les objections se pressant, et se livre tout entier à l'inspiration du moment.

Les choses de la Biologie, comme tant d'autres, ont retenu un court moment son attention. Il a donné sur la brûlante question de la vie, de l'origine des espèces, des pages que reprennent les anthologies des sciences naturelles, et dont le classicisme ne se discute plus. Que ce soit dans sa *Physiologie*, dans son *Interprétation de la Nature*, dans le *Rêve de l'Alembert*, si souvent cité, ou dans son *Entretien avec d'Alembert*, il essaie de résoudre l'énigme, et de donner une explication raisonnable des phénomènes vitaux.

On a voulu faire de lui l'inventeur du système transformiste : soit, nous y souscrivons volontiers : les arguments ne manquent point : citons les principaux. C'est surtout dans l'*Interprétation de la Nature* qu'il nous faut les chercher.

« Il semble que la Nature se soit plu à varier son mécanisme d'une infinité de manières différentes. Elles n'abandonne un genre de productions qu'après avoir multiplié les individus sous toutes les faces possibles. Quand on considère le règne animal et qu'on s'aperçoit que parmi les quadrupèdes, pas un n'ait les parties et les fonctions surtout intérieures, entièrement semblables à celles d'un autre quadrupède, ne croirait-on pas volontiers que jamais il n'y a eu qu'un premier animal, prototype de tous les animaux, dont la nature n'a fait qu'allonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certains organes ? »

Quand on voit les métamorphoses successives de l'enveloppe du prototype, quel qu'il ait été, approcher un règne d'un autre règne, par des degrés insensibles et peupler les confins des deux règnes d'être incertains, ambigus, dépouillés en grande partie des formes, des qualités, des fonctions des autres, qui ne se sentirait porté à croire qu'il n'y ait jamais eu qu'un premier être prototype de tous les autres ? »

« De même que dans les règnes animal et végétal, l'individu commence, pour ainsi dire, s'accroît, dure, dépérit et passe, n'en est-il pas de même

pour les espèces entières ? Si la foi ne nous apprenait que les animaux sont sortis des mains du Créateur tels que nous les voyons ; et s'il était permis la moindre incertitude sur leur commencement et leur fin, le philosophe abandonné à ses conjectures ne pourrait pas soupçonner que l'animalité, de toute éternité, eut ses éléments particuliers épars et confondus dans la masse de la matière : qu'il est arrivé à ces éléments de se réunir parce qu'il était possible que cela se fit : que l'embryon formé de ces éléments est passé par une infinité d'organisations et de développements : qu'il a eu, par succession du mouvement, de la sensation, des idées, de la pensée, de la réflexion, de la conscience, des sentiments, des passions, des signes, des gestes, des sons, des sons articulés, une langue, des lois, des sciences, des arts : qu'il s'est écoulé des millions d'années entre chacun de ces développements... La religion nous épargne bien des écarts et bien des travaux... Ces hypothèses étant toutes également fausses nous auraient paru toutes à peu près également vraisemblables... »

Un autre passage, extrait celui-ci de l'*Entretien*, mérite également de nous retenir : il est célèbre et fut maintefois reproduit : « Si la question de la priorité de l'œuf sur la poule ou de la poule sur l'œuf, vous embarrasse, vous supposez que les animaux furent originairement ce qu'ils sont à présent. Quelle folie ! On ne sait non plus ce qu'ils ont été qu'on ne sait ce qu'ils deviendront. Le vermisseau imperceptible qui s'agite dans la fange s'achemine peut-être vers l'état d'un grand animal, l'animal énorme qui nous épouvante par sa grandeur s'achemine peut-être à l'état de vermisseau : c'est peut-être une production particulière momentanée de cette planète. »

Que Diderot ait pressenti l'importance qu'allaient prendre les sciences de la nature au détriment des mathématiques, c'est indéniable. Nous savons par les notes de physiologie qu'il a laissées qu'il avait acquis dans cet ordre d'études des solides connaissances. Mais aussitôt parlons chiffres.

Les *Pensées* sont de 1754 ; La Mettrie était mort depuis trois ans. Si les mêmes idées se retrouvent chez les deux écrivains, la priorité demeure encore au second. Allons plus loin : l'entretien avec d'Alembert et le *Rêve* de d'Alembert écrits en 1769 restèrent ensevelis dans les papiers de Diderot jusqu'en 1830 ! Celui qui avait réfuté, avec acharnement le livre d'Helvétius, *De l'homme*, en 1758, n'osait plus mettre au jour des pensées qui l'eussent fait poursuivre et susceptibles de gêner l'enfantement douloureux de l'*Encyclopédie*. Bien loin de se vanter de sa théorie, il l'enterre prudemment : ses élucubrations révolutionnaires, il ne les montre, avec parcimonie, qu'à trois ou quatre amis sûrs et discrets. Il a entrevu la vérité nouvelle ? La belle affaire ! Il se hâte de l'enfermer sous le boisseau, et Mademoiselle Volland veille jalousement à ce que nul rayon n'en filtre au dehors : la crainte est le commencement de l'orthodoxie...

Et c'est Diderot que les évolutionnistes veulent hisser sur le pavois ? Ils honorerait celui qui les a reniés, pour assurer sa tranquillité, celui qui n'a pas eu le courage de déclarer sa foi ? Si vraiment il a admis la lente transformation des êtres au cours des siècles, et la variabilité des espèces — et cela est certain — il n'en devient que plus méprisable pour

sa couardise et son hypocrisie. Rayons-le sans plus de procès du nombre des précurseurs.

Reste à examiner avec autant d'attention le *cas Buffon*.

A l'époque héroïque de l'évolutionnisme, les hérauts enthousiastes de la nouvelle foi, à la recherche de titres de noblesse, et férus d'antiquités, n'hésitèrent pas à pousser le Seigneur de Montbard au premier rang de leurs troupes, en le malmenant quelque peu.

Mais quel Buffon ? Car il faut distinguer : Buffon, au cours de sa longue et glorieuse carrière, changea plusieurs fois d'opinion, ce qui permet à chacun des partis de le reconnaître pour son adepte. L'histoire de ses variations fut maintes fois écrite, et nous ne reviendrons pas par le menu sur ce sujet épuisé. Edmond Perrier l'a magistralement exposé dans sa « Philosophie Zoologique avant Darwin. »

Jusqu'en 1755, il semble bien que Buffon reste fidèle partisan de la fixité des espèces, plutôt d'ailleurs pour des raisons morales que pour des raisons scientifiques. « Si l'on admet une fois, dit-il à propos de la parenté possible de l'âne et du cheval, qu'il y ait des familles dans les plantes et dans les animaux, que l'âne soit de la famille du cheval, et n'en diffère que parce qu'il a dégénéré, on pourra dire également que le singe est de la famille de l'homme, qu'il n'est qu'un homme dégénéré, que l'homme et le singe ont une origine commune, comme le cheval et l'âne. » « Et de même on pourrait dire que tous les animaux ne sont venus que d'un seul animal qui, dans la succession des temps, a produit en se perfectionnant et en dégénérant toutes les races d'autres animaux. »

Alors la Genèse ne serait pas l'image de la vérité ? Entre les deux hypothèses, Buffon n'hésite pas : il rejette sans lui faire l'honneur d'une discussion tout ce qui ne rentre pas dans le cadre biblique, pour n'admettre que la création divine, d'un couple primitif de toutes les espèces aujourd'hui existant.

Cependant, au fur et à mesure que les années s'écoulaient, il apprend, il observe, il s'instruit, il amasse des faits et des documents, il réfléchit. Vers 1766, il a beaucoup évolué, et sa certitude perd de sa superbe. Le voici forcé d'admettre la disparition du mammouth : c'est la première fissure dans l'édifice linnéen. Une espèce a disparu : d'autres, moins accessibles à l'observateur, soit par les proportions moindres de leurs formes ou le nombre restreint de leurs représentants, ont disparu sans doute ; si des espèces entières disparaissent, détruites par de plus fortes ou par l'homme, d'autres aussi ont dû apparaître ? Il décrit les animaux du Nouveau Monde, et il les reconnaît pour les proches parents de leurs homologues d'Europe : il s'agit ici d'espèces modifiées, dégénérées, sous l'influence du climat ou des conditions de vie différente. Il va plus loin : il en arrive à admettre une sorte de souche principale commune, d'où sortent les espèces diverses, comme des rameaux d'une souche commune.

Le temps continue sa course, un troisième Buffon se révèle, assagi, respectueux de la tradition sacrée, et répudiant ses erreurs. En 1778 il formule sa pensée définitive, et il essaye de concilier les tendances dont il a subi tour à tour l'influence : les espèces ne varient plus dans leurs

traits essentiels et la Bible a raison, pour les animaux supérieurs, les seuls auxquels il s'intéresse vraiment : mais pour le menu fretin, pour les innombrables bestioles inférieures, il admet la possibilité des influences dégénératives.

De la confrontation de ces passages extraits d'un ensemble de 36 in-quarto, il apparaît évident que si Buffon a soupçonné le transformisme, il fut bien incapable d'en préciser la loi : homme de trop de foi, il n'a pas su se dégager des entraves de la religion, il n'a pas voulu bâtir sur les ruines du christianisme, et pour satisfaire aux obligations de conscience, il a renoncé aux principes que l'observation désintéressée que la nature lui avait fait découvrir. Renégat, il ne mérite pas l'honneur de figurer parmi les précurseurs.

Quant aux élucubrations de Robinet, il est invraisemblable et monstrueux que des savants comme Mathias Duval, Heckel ou Le Dantec y aient attaché de l'importance et s'y soient arrêtés un instant. C'est véritablement vouloir torturer les textes que d'en extraire ainsi une doctrine scientifique ; faire de l'*Essai sur la Nature* autre chose qu'une hallucination confine à la candeur. Nous avons eu la patience de le lire, cet *Essai* et jusqu'au bout, quoique, à vrai dire, le titre seul nous eût découragé : Evidemment, si l'on s'en tient à la lettre même, il n'y a pas de raison de refuser à Robinet des conceptions transformistes. Quand il assure voir dans la nature le passage insensible des reptiles aux poissons et des reptiles aux oiseaux : quand il affirme que la nature est pleine d'analogies entre tous les êtres, malgré les différences qui les affectent et dont nous sommes frappés, on ne peut s'empêcher de donner gain de cause à ceux qui voulaient faire de lui un précurseur, et un précurseur de génie : mais pour conclure ainsi, il ne faut pas pousser plus loin l'analyse. Sinon, on reste effondré devant tant de suffisance, d'invraisemblance et de crédulité ; dénué de tout esprit critique, observateur superficiel, gobant au passage toutes les fables renouvelées de Pline, prenant ses folles suppositions pour des affirmations, acceptant pour preuves des oui-dire et des racontars, bâtissant un système extravagant sur les fumées de son esprit, il est impossible de lui accorder la moindre valeur scientifique.

Qu'il adopte sans sourciller, et sur la foi des navigateurs, et le serpent de mer, et les sirènes, et les singes-poissons et autres bêtes de l'Apocalypse, pour un savant, ceci déjà dépasse les bornes de la crédulité. On en rit, et l'on passe. Qu'il affirme que la nature partant de ce qu'il appelle le prototype, produise d'abord des êtres rudimentaires se nourrissant, se développant et se reproduisant avec des organes rudimentaires ceci pourrait passer pour une conception transformiste, mais, à la condition de ne pas demander des précisions à l'auteur. En poursuivant la lecture, on s'aperçoit, en effet, que dans son esprit cette idée ne répond pas à quelque chose de bien net, mais correspond à des hypothèses de la plus haute fantaisie. La Nature poussée par une sorte de fatalité, travaille dans un but précis : elle cherche à fabriquer l'homme et s'épuise à cette recherche. Elle s'essaie à fabriquer ses organes, les uns après les autres elle le confectionne en quelque sorte, en détail, par pièces, reprenant ses informes

essais jusqu'à la perfection. Nous voici loin d'une évolution physiologique et nous retombons dans les obscurités d'une téléologie outrancière.

De ces tentatives avortées des témoins subsistent, et ce sont les fossiles « La Nature en modelant ces pierres modelait de véritables parties du corps humain : ce ne sont pas des jeux du hasard, mais bien des ébauches, et il est probable qu'elles vivent d'une vie élémentaire... Les fossiles vivent, comme les pierres, avec des organes encore plus rudimentaires, inaccessibles à nos sens ». Robinet, avec un grand luxe de planches démontre ainsi l'apprentissage de la Nature, et ses efforts successifs; le pénis, la vulve, l'oreille, le pied, la mamelle, pétrifiés mais vivants, sous forme de fossiles ou de roches, plus ou moins ressemblants, plus ou moins perfectionnés; représentent les témoins de cette industrie primordiale.

De pareilles assertions ne méritent guère d'être prises au sérieux, et surportent mal une discussion scientifique.

Quand Robinet reprend les termes mêmes de l'Homme-Plante (sans prendre le soin de citer La Mettrie), et s'étend sur les rapports de l'homme et des végétaux, on ne saurait que l'approuver. Mais il ne s'arrête pas en si bon chemin, et lui il n'hésite pas à nous enseigner que les plantes se changent, par une étrange métamorphose, en animaux : c'est ainsi, par exemple que l'holothurie devient une verge, et certains champignons donnent des vulves !

Aussi, malgré le respect que nous professons pour les historiens du transformisme, avons-nous le regret de nous séparer d'eux, et de refuser à Robinet le rôle qu'ils ont voulu lui faire tenir. Entre lui et La Mettrie aucune comparaison possible : celui-ci est un véritable philosophe, capable de construire un système ordonné et logique : l'autre n'est qu'un visionnaire, incapable de critique, et crédule au-delà du permis. Le peu qu'on peut lui emprunter ne provient pas de son cru, et quand il ajoute par hasard du sien, il ne réussit qu'à nous faire mieux saisir son incompréhension totale des grands problèmes qu'il a cru résoudre.

A côté de Robinet, Charles Bonnet, de Genève, fait l'effet d'un savant considérable : ses découvertes en zoologie le mettent au premier rang des observateurs sagaces. Il ne faut pas oublier ses travaux sur la régénération des hydres et des polypes, ni surtout ses admirables travaux sur la parthénogénèse des pucerons. Ceci est de la bonne biologie : malheureusement on ne saurait pousser l'admiration jusqu'à l'aveuglement, et force est de reconnaître que sa philosophie demeure soumise aux règles de la foi, et aux erreurs du préjugé. Son œuvre est particulièrement touffue, mais il faut chercher sa pensée dans les *Contemplations de la Nature*, parues en 1764, et dans la *Palingénésie Philosophique* ou *Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivants*, imprimé chez Rey, à Amsterdam en 1769. Nous noterons en passant que l'exemplaire sur lequel nous avons travaillé n'avait jamais été coupé !

La lecture de Bonnet ne peut passer pour un exercice réjouissant; son style pesant, redondant et majestueux, son abus des grands mots soulignés encore par l'emploi des majuscules et de l'italique, sa manie prétentieuse de se citer à chaque phrase et de renvoyer le lecteur à ses ouvrages précé-

dents qui semblent ainsi renfermer la somme de la sagesse humaine, les parenthèses qu'il ouvre sans nécessité, les digressions qui l'entraînent vers des incidentes inattendues, tout ceci dégage un ennui rapidement insupportable.

A la réflexion, on ne comprend pas sur quoi l'on peut s'appuyer pour phrases prises isolément réussissent à donner le change, mais à ceux seulement que la passion munit d'ocillères. Bonnet remarque que la nature constitue dans sa complexité une véritable chaîne d'êtres aux transitions insensibles : que les classifications ne répondent qu'à des besoins de notre esprit, qu'à des commodités d'exposition et non à des réalités; que la nature en un mot ne fait pas de saut, et que l'on trouve des transitions entre les animaux et les végétaux; que l'on passe des êtres inanimés aux êtres animés par ce qu'il appelle les êtres vitaux, c'est-à-dire, simplement irritables. Mais ceci nous le savons déjà, et rien là ne permet de supposer qu'il a soupçonné le passage d'une espèce en une autre sous des influences diverses. Aucune vue d'ensemble sur la genèse de la matière vivante, aucune hypothèse féconde, aucune théorie audacieuse : il se renferme dans la tradition et la prudence orthodoxes. « Dans l'ordre actuel de nos connaissances physiques, nous ne découvrons aucun moyen raisonnable d'expliquer mécaniquement la formation de l'animal ni même du moindre organe. »

A chaque page il étale avec orgueil un anthropomorphisme ridicule; il écrit non sans frémir d'horreur : « Le singe ose imiter l'homme », comme s'il s'agissait là de quelque sacrilège ! Dans son échelle des êtres, il réserve les plus hauts échelons à ceux des animaux qui se rapprochent le plus du maître de la nature, l'homme, modelé à l'image de Dieu, et doué d'une âme différant entièrement de l'instinct des animaux. Si l'âne est plus élevé que l'araignée, c'est qu'il a des sens plus voisins de ceux de l'homme ! Cet excellent naturaliste n'écrit qu'en théologien. Par tout l'idée de Dieu l'inspire et lui dicte sa pensée : ce n'est pas la nature qu'il contemple, c'est l'œuvre du Tout-Puissant. « J'ai surtout contemplé la Nature dans ses rapports si nombreux, si divers, si variés, aux perfections de son Divin Auteur. Je l'ai Cherché dans ses moindres productions comme dans celles où Il éclate avec le plus de majesté, et partout j'ai entendu cette parole divine : Me Voici ! »

Comment s'étonner alors que Bonnet ne tarisse pas de décrire les effets merveilleux de la prévision du Créateur, ni les splendeurs des harmonies préétablies ! Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, grâce à ce « fonds préordonné d'organisation dont furent dotés les animaux par la Bonté Suprême ».

La Nature entière n'existe que pour attester les fins générales et les fins particulières prévues par Dieu : « c'est sa Sagesse Adorable qui a appelé à l'existence l'universalité des êtres, parce que sa Nature est de faire le plus d'heureux possible : chaque être a donc la perfection qui convenait à sa fin, et dans la hiérarchie universelle il a sa place marquée. » Dieu dès les origines lui a formellement interdit d'en changer; il est fixé pour la durée des temps...

Comment concilier ces théories finalistes, absolues, avec l'idée contraire de la mutualité des espèces sous des facteurs externes ? Comment extraire de cette profession de foi l'idée d'une genèse contraire à la doctrine mosaïque ? Comment rapprocher des premiers transformistes, même peu conscients de leur doctrine comme La Mettrie, cet humble esclave de la cosmogonie chrétienne ? Ainsi que pour Robinet, on se pose la question sans trouver un élément de résolution. Aucun prétexte ne permet de classer Bonnet parmi les premiers artisans de la philosophie biologique nouvelle bien au contraire toute son œuvre le rejette au rang des traditionalistes, dont le champion sera plus tard Cuvier, envers et contre tout. Et c'est pour nous un étonnement sans bornes que de voir cet admirable naturaliste, cet observateur précis et minutieux, ne pas transporter sur le plan philosophique la méthode qu'il appliquait à l'expérience physique. Découvrir la parthénogénèse, et se soumettre aveuglément, sans contrôle ni discussion, aux assertions bibliques, ces deux oppositions nous demeurèrent inexplicables.

Pour nous, la cause est entendue : La Mettrie doit reprendre, en biologie, la place dont on l'a trop longtemps frustré, la place ingrate du pionnier qui ouvre la sape, par où d'autres victorieusement et sans danger, passeront. Il nous faut reconnaître en lui l'obscur prédécesseur de Lamarck, le prophète inspiré qui annonça l'ère nouvelle...

CHAPITRE V

LA QUERELLE DES FRÈRES ENNEMIS.

Le XVIII^e siècle tout entier retentit des échos d'une querelle aux innombrables péripéties, et dont les épisodes divertissants furent suivis par un public attentif à marquer tous les coups.

Les Chirugiens, ces frères inférieurs, que l'on croyait à jamais écrasés par l'édit de 1656, qui les avait honteusement accouplés aux barbiers, consolidé par l'Arrêt du 7 Février 1660, leur interdisant de prendre aucun grade universitaire, en même temps qu'il supprimait leur enseignement, les Chirugiens, ces galeux, ces pelés, osent relever la tête, et, les ingrats, se révolter contre leur mère spirituelle, la Faculté.

Mère ou marâtre ? On sait que les médecins, pour avoir jadis été clercs, et parce que l'Eglise abhorrait le sang, s'étaient interdit la vile pratique manuelle ; ils avaient renoncé à toutes les interventions, laissant la taille, les hernies, les tumeurs, les fractures, et l'arrachage des dents à des ouvriers méprisés, qu'ils soient de simples charlatans, des rebouteux adroits ou de véritables chirurgiens, instruits et fort habiles de leurs mains. Un modeste coup de bistouri, une banale saignée, le malade fut-il en danger de mort, on ne les eut pas arrachés au plus dévoué des médecins, car c'eût été déroger, l'homme de l'art se contentait d'ordonner et parfois, dans les grandes occasions d'assister ; l'intervention appartenait au maître-Chirurgien ou à son apprentif.

Néanmoins la faculté qui n'avait pour ses modestes auxiliaires que des paroles blessantes et des qualificatifs peu aimables, s'arrogeait le droit de les régenter. Elle qui n'avait nulle part appris la chirurgie, et ne l'exerçait pas, se réservait le monopole de son enseignement ; nul ouvrage de chirurgie ne voyait le jour que sur l'autorisation expresse de ses censeurs : chaque année, au lendemain de la Saint-Luc, les gens de Saint-Comé la mort dans l'âme, venaient lui prêter serment et lui verser le tribut rituel des deux louis d'or, symbole amer de leur vassalité. En vain organisent-ils,

à l'intérieur de leur communauté des cours d'anatomie et d'opérations, en vain comptent-ils parmi eux de plus en plus d'hommes compétents et d'opérateurs remarquables, malgré tous leurs efforts, ils ne peuvent briser les entraves des maudits arrêts du siècle dernier.

Evidemment la situation, tendue d'année en année, ne se pouvait dénouer qu'au prix de quelque crise; nul n'aurait prévu qu'elle durerait un siècle. Des hommes, de véritables chefs, vont ouvrir les hostilités, et, soutenus par le Roi et une partie de l'opinion publique, mener leur troupe disciplinée à travers bien des vicissitudes, jusqu'à la victoire définitive, mais La Mettrie ne la verra pas.

Parmi ces hommes de bonne volonté, trois méritent d'être honorés particulièrement : Maréchal, Jean-Louis Petit et la Peyronie.

La déclaration de guerre entre les Frères ennemis remonte à 1712. Au jour fixé pour l'hommage annuel à la Faculté, le Prévot de la Communauté des Chirurgiens néglige de se présenter et ses délégués refusent d'acquitter leur tribut, tout en faisant des réserves sur le principe; la Faculté, sidérée de tant d'audace en oublie de réagir; aussi, Saint-Côme, encouragé dans sa rébellion récidive-t-il à plusieurs reprises dans les années suivantes, mais avec des succès divers, selon le doyen en exercice.

Mais ce ne sont là qu'escarmouches, bientôt la lutte devient plus âpre, et Maréchal enregistre ses premières victoires. Dès septembre 1723, le Roi rétablit les lieutenants des Communautés en leur conférant les droits et offices de chirurgiens jurés royaux : Les lettres patentes de Septembre 1724 établissent cinq places de démonstrateurs à Saint-Côme, pour enseigner la chirurgie, l'anatomie, l'ostéologie, la médecine opératoire et la pratique chirurgicale, et stipulent que les cadavres nécessaires aux leçons seraient fournis par le Châtelet.

Cette fois la Faculté découvrant le danger, s'émute et s'indigne : lui enlever l'octroi des cadavres ! La dépouiller de l'enseignement de la Chirurgie ! N'avait-elle pas ouvert spécialement pour ces enrégés un cours de chirurgie en *langue Française* contrairement à tous usages ? Les sacrifices ne servant de rien, les concessions n'apparaissant que comme autant de capitulations, il était temps de changer de politique.

Aussi, lorsque le 20 Avril 1724, les Chirurgiens invitèrent comme à l'accoutumée le Doyen assister à leurs examens, celui-ci fit répondre qu'il ne se dérangerait que pour les candidats ayant suivi ses cours durant les quatre années réglementaires; étant donnée l'assiduité remarquable des apprentis, cela correspondait à une fin de non recevoir. Là-dessus les Chirurgiens passèrent outre et tinrent leur session sans plus se soucier du Doyen; La Faculté procédurière forcenée saisit le Parlement qui rendit son arrêt le 11 mars 1724, donnant gain de cause à Saint-Côme.

Battue dans ce combat, elle prit brillamment sa revanche dès la fin de cette même année, fertile en incidents; Le chirurgien Collignon devait pour illustrer une leçon de Bertrand, Docteur Régent, pratiquer une démonstration sur le cadavre; le malheureux n'eût-il pas l'imprudence ou l'impudence de se parer sur les affiches annonçant la leçon du titre interdit de professeur ? Le Doyen saisissant l'occasion déchaîne ses foudres, et pro-

nonce l'excommunication majeure contre le Sieur Collignon, qui doit faire finalement amende honorable la veille de Noël, et jurer de ne plus recommencer, La Faculté marquait un point.

Encouragée par ce succès et saisie d'une fièvre héroïque elle résolut alors de brusquer la victoire et d'en finir, par la force. Le 16 janvier 1725, le Doyen Andry, *Verminosus*, accompagné de Col de Villars, Adam, Letellier et Winslow, en robe rouge, bonnet en tête, s'en vont en procession de la rue de la Bûcherie à celle des Cordeliers. Il s'agissait de chasser de sa chaire l'usurpateur Baget, régulièrement nommé suivant les Lettres de 1724, et d'y installer à sa place Col de Villars.

Un tel cortège, dans le Paris du XVIII^e siècle, n'espérait pas passer inaperçu; le peuple des badauds se rassemble et s'attache à ses pas. La rumeur de la foule s'enfle et emplit les ruelles étroites : Saint-Côme, averti par le bruit a le temps de verrouiller sa porte tandis que les étudiants installés aux fenêtres font pleuvoir sur les robes rouges les sarcasmes, les injures, les quolibets, et aussi probablement d'autres projectiles moins innocents; La Faculté n'a qu'une ressource, celle de battre en retraite ! Ce qu'elle fit, gravement, comme il sied à de si dignes personnages.

Nonobstant le burlesque, d'une telle aventure, le Doyen Andry ayant pris goût au combat renouvelle sa tentative le 26 juillet 1725. Winslow, Letellier et Col de Villars, en vétérans aguerris sont encore de l'expédition mais on leur a adjoint, outre un Commissaire au Châtelet, Coutier et surtout Santeul, qui doit jouer le rôle principal; ne s'agit-il pas d'empêcher Andouillé, d'ouvrir son cours d'Ostéologie, et d'introniser Santeul ? Les suppôts de Saint-Côme se méfient-ils ? Tout comme la première fois les régents se cassent le nez sur la porte close, pendant qu'à la plus grande joie du peuple ameuté, un chahut des mieux réussis couvre de son tonnerre le murmure de leurs sommations; Santeul, pas plus que Col de Villars, ne fera de force un cours aux chirurgiens obstinés.

Décidément la manière forte ne rendait pas; on allait essayer maintenant de la ruse. Le mot d'ordre est donné, de mystérieuses influences s'exercent sur le Roi, les ministres, les favoris, les princes, tous ceux ou celles dont on suppose le pouvoir sont entrepris, assiégés, circonvenus; en vain, le Roi, décidément acquis aux chirurgiens, par des lettres patentes de 1726, maintient envers la Faculté le statu quo, et défère à la Cour les plaintes des médecins; le procès véritable fortune pour les Chicaneau, soigneusement entretenu, prolongé, renvoyé, d'appel en appel, et de renvoi en renvoi, parmi des montagnes de paperasses, put se traîner jusqu'en 1749, où fut rendu l'arrêt définitif. Les meilleures plaisanteries ont une fin !

Jusqu'alors la Mettrie ne s'intéressait aux péripéties de la bataille qu'en observateur tout à fait détaché; il pâissait alors au Collège d'Harcourt sur les arguties de la philosophie, mais comme dans ce quartier Latin, citadelle des arts et des sciences, les rapports étaient quotidiens entre étudiants des différentes facultés, il connut certainement les incidents ridicules de ces expéditions chez les infidèles que les *apprentifs* devaient raconter avec force détails des plus savoureux.

Mais plus tard, il entrera dans la lice, à son tour, entraîné par l'exem-

ple de ses maîtres et de ses amis. Le 18 décembre 1731 après une trêve que remplirent les écritures des basochiers, Saint-Côme reprenait l'offensive; ce jour-là mémorable entre tous, le premier chirurgien du Roi, Maréchal, ayant convoqué 70 Maîtres en chirurgie, avec l'approbation de Sa Majesté, à l'avance pressentie, créait au milieu d'un enthousiasme indescriptible une Académie en Chirurgie.

Et ce fut dans le clan ennemi un immense éclat de rire; voyez-vous ces marauds, ces ignares, ne sachant ni grec ni latin singer les honnêtes gens et organiser, comme de vrais savants des réunions scientifiques! Une Académie! On y lirait des mémoires, on y mettrait des sujets au concours et l'on y délivrerait des prix! Et tout cela en marge de la tutelle de la *Très Salubre Faculté*, à laquelle cependant la Chirurgie devait ses progrès et sa perfection! La vanité, l'outrecuidance et l'ignorance crasse recevraient bientôt leur juste châtiment!

Maréchal, imperturbable, laissa déferler les railleries, sans répondre et le 11 juin 1736, dans la grande salle de la rue des Cordeliers, la jeune académie triomphante tenait sa première assemblée, dont le succès épouvanta les Médecins.

Depuis quelque temps déjà, tourmentés du démon des réformes, ils avaient imposé un examen pratique d'anatomie aux futurs licenciés; le 29 septembre 1733, ils les astreignirent à une préparation de deux années de dissection que sanctionnait un examen pratique sur le cadavre durant sept jours. Pour un peu les médecins sauraient plus de chirurgie que les chirurgiens, et pourquoi, Grands Dieux, puisque coiffé le bonnet, ils abandonneraient ces basses besognes à leurs rivaux?

En somme jusqu'à présent Saint-Côme prend l'avantage mais il n'arrive pas à emporter la décision; son Académie, son Collège, des mots : rien ne fait oublier qu'il est toujours accouplé aux barbiers-barbants, et qu'il ne groupe sous sa bannière que la première qualité des merlans! Ses efforts vont désormais porter sur ce point : sortir de cette promiscuité nauséabonde. Une seule voie, mais dangereuse; il faut, malgré les médecins entrer dans le giron de l'Université. En grand mystère la sape est ouverte. la mine préparée et le 23 avril 1743 à la surprise générale, un édit ordonne que nul ne pourra prétendre à la maîtrise en chirurgie sans présenter au préalable la maîtrise ès-arts. Ainsi donc, d'un trait de plume, on rétablissait la situation d'avant le sinistre édit de 1656 : les barbiers-barbants, se voyaient relégués dans leur échoppe, à manier le fer et le rasoir, tandis que leurs confrères malgré eux, les barbiers chirurgiens, émancipés, ralliaient l'Université. De plus ils se présentaient entièrement déliés de toute vassalité vis-à-vis de la Faculté et dépendaient directement du Premier Chirurgien, selon l'ordonnance de 1311.

Les médecins eurent beau s'esclaffer et prendre la nouvelle plaisamment, ils étaient touchés durement; leur mauvaise humeur se manifesta du mieux qu'elle put, exploitant les moindres incidents entre les deux corps, désormais rapprochés. Les conter par le menu deviendrait fastidieux, et ne nous apprendrait rien de plus; la Cour rendait enfin son arrêt dans le procès pendant depuis un quart de siècle : les chirurgiens conservaient leurs

conquêtes, les chaires à Saint-Côme, la maîtrise ès-arts, la nomination par leurs pairs; mais les médecins conservaient une apparente et vaine suzeraineté, notamment le droit d'interroger les candidats à l'épreuve de chirurgie et opérations, mais sans posséder voix délibérative.

A partir de ce moment les deux branches de l'art se trouvent sur un pied d'égalité quoique que les médecins continuassent à se considérer d'une essence supérieure. Et déjà des esprits clairvoyants se demandent s'il ne serait pas bon d'unifier les deux professions. Cette réalisation sera l'œuvre du siècle suivant, mais comme tous les progrès sociaux elle rencontrera sur sa route bien des traverses et des pièges dressés par la malice des hommes...

* * *

Dans cet heureux temps où les disciples d'Hippocrate savaient encore écrire, où l'esprit, cette grâce légère si française, courait les rues, on pense bien que cette longue querelle, cette nouvelle guerre de cent ans ne se déroula pas sans susciter l'éclosion d'une nuée d'auteurs habiles à manier la marotte, le fouet, ou l'encensoir. Heureusement pour les rats de bibliothèque, la plupart de ces élucubrations dont la valeur ne provenait que de leur opportunité, tirées à petit nombre d'exemplaires, se sont par extinction discrètement retirées de la circulation; mais il en reste, et leur lecture, si elle ménage parfois d'agréables moments, dégage trop souvent un ennui pesant. Les cendres froides d'un festin ne sentent jamais bon!

A côté des Mémoires des recteurs, Laval ou Dagoumer, des Réponses, des Discours, des Précis, des Sommaires et des Requêtes, dont on devrait bien faire un solennel auto-da-fé, tant leur poussière est indigeste, on lit encore aujourd'hui avec plaisir les libelles anonymes ou les pamphlets signés, dont certains même sont des chefs-d'œuvre d'humour.

Chacun ayant son mot à dire, ou plutôt une façon différente de le dire, car les arguments se renouvellent avec moins de bonheur que leur assaisonnement, dans ce brillant tournoi successivement font leur entrée tout ce que Saint-Côme et la Faculté comptaient de gens de valeur : Hecquet, Malouet, Santeul, Procope; Andry, Quesnay, Morand, Hunauld, Barbeau du Bourg, Astruc, Combalusier, Louis, Chicoyneau, tous laissent tomber de leur plume un fiel amer. Sous le voile de l'anonymat, ils saisissent leurs adversaires à la gorge et leur administrent une raclée selon toutes les règles de l'art; ridicules physiques, imperfections, défauts, maladresses professionnelles, insuccès, tout leur devient prétexte à raillerie. L'ironie dans ces conditions devient un art sans danger comme sans difficultés. Aussi n'y a-t-il aucune raison de s'étonner de rencontrer La Mettrie, en si bonne compagnie, son maître Hunauld ne lui avait-il pas montré la route? Plusieurs opuscules sont spécialement consacrés par lui à cette cause. Ce ne sont d'ailleurs que des pièces de quelques pages auxquelles leur auteur ne devait attribuer qu'une valeur minime; ne soyons pas plus royalistes que le roi, et gardons-nous de les prendre par trop au sérieux.

Cette querelle des frères ennemis semble avoir été embrouillée à

plaisir par les historiens de la médecine. Ils se perdent dans cette nuée de libelles, pour la plupart anonymes. Rien n'est cependant plus aisé à comprendre : deux clans ; le clan des médecins, c'est-à-dire les sectaires comme Malouet, Santeul ou Astruc, les sournois comme Andry ou les enragés comme Chomel, Daquin de Magny, Combalusier, ou ce lourdaud de Hecquet ; et le clan des chirurgiens parmi lesquels les plus virulents se nommaient Petit, Quesnay, Desroziers, Morand, François ou Louis.

Entre les deux partis des hommes de bonne volonté, tirés à hue et à dia, suspectés par tous, comme Procope, abreuvés d'injures, de calomnies et d'immondes plaisanteries.

Les arguments qu'on se lance à la tête, peuvent se résumer en peu de mots, et, comme des figurants de théâtre ce sont toujours les mêmes plus ou moins camouflés qui défilent.

Les médecins se tiennent prudemment dans le royaume des principes ; Dieu le Père en personne leur a délégué le pouvoir de veiller à la santé des mortels ; ils possèdent donc un droit d'essence divine qui à lui seul leur assure la prééminence : les chirurgiens ne sont que des artisans, des manuels souillés de la boue de l'ignorance, des ouvriers en boutique et portant enseigne, à peine des aides, mais non des égaux et *a fortiori* des maîtres. Pour mettre ces rebelles, ces usurpateurs à la raison il faut que la médecine possède le droit indiscutable de décider les interventions nécessaires et d'y présider.

A cela les chirurgiens, sortis de la promiscuité avec les barbiers, adoptés par l'Université, ayant fondé une Académie prospère répondent : la médecine n'est qu'un art incertain, infidèle et obscur ; les progrès indubitables constatés en ces dernières années, est-ce à ses ridicules systèmes qu'on les doit ? Non, c'est à la pratique du mort et du vif, c'est à la dissection et à l'autopsie, c'est en un mot à la chirurgie.

Les médecins qui ne sont jamais d'accord entre eux, incapables d'observer la nature, se cantonnent dans le jargon et l'argutie ; de beaux discours voilà tout leur savoir. A quel titre s'arrogent-ils le droit d'enseigner ce qu'ils n'ont jamais appris et rougiraient de pratiquer ?

Voici pour les grands principes : mais il ne faudrait pas trop oublier que derrière eux dans une ombre complice, se cachait comme toujours une question de gros sous : à qui reviendrait la cure si fructueuse des maladies vénériennes ? C'est sur ce point que la bataille fut particulièrement chaude : les aigles de l'ennemi sont bonnes à prendre, mais son trésor l'est encore plus !

Hunauld, celui que La Mettrie prend toujours pour son maître, et dont il se réclame inlassablement — mais Hunauld était mort avant les exploits de son prétendu disciple — Hunauld, dans un petit pamphlet (10 pages in-4°), *Le Baillon*, en réponse à la tentative de conciliation de Procope, avait pris violemment position contre les chirurgiens : dans son opuscule, il remit vertement à sa place l'auteur du *Rachitis*, Petit, dont il dénombra les hérésies et les fautes, avec d'ailleurs plus de vivacité que de logique. Or Petit n'était-il pas le plus célèbre parmi les fervents de Saint-Côme, celui dont l'enseignement réputé attirait la foule des apprentis,

et dont la réputation s'élevait au plus haut ? Hunauld renversant cette idole concluait que si le chef valait peu, les troupes ne valaient rien.

La Mettrie allait-il suivre son maître et, à son tour épouser les intérêts et les haines de la *Très Salubre Faculté* ? Verrait-on l'impitoyable adversaire des médecins faire cause commune avec eux, les approuver, les aider de sa plume redoutable, les encourager de son mieux et se ranger sous la bannière d'Astruc et de Nicolas Andry ? Avouons que la farce eût été impayable !

Au fond il en avait peut-être envie : il n'osa pas. Comment ce redoutable querelleur, cet impudent qui n'avait peur ni des gens, ni des mots, cet auteur d'une fécondité inlassable, aurait regardé la mêlée du haut de Sirius, en n'y prenant qu'une part modeste ? Il y a bien là du mystère.

Un premier fait doit tout d'abord être mis en lumière : dans le déluge des opuscules consacrés à la querelle, la part de La Mettrie apparaît infime : un petit ouvrage sans importance deux *Lettres de Monsieur Jovial, médecin de Bourges, à Monsieur Emmanuel König médecin de Bâle* (Paris, in-8°) 24 p.) décocha quelques flèches aux chirurgiens, flèches destinées au Charlatan Taylor, mais atteignant par ricochet la corporation ; le *chirurgien converti*, courte mais amusante Satire de quelques pages (La Haye 1748), montre le pêcheur touché de la grâce aux portes de l'éternité. Et c'est tout.

Ou plutôt c'est tout ce que La Mettrie écrivit spécialement sur cette brûlante question. Cela ne veut dire nullement qu'il ne faille chercher que là l'expression de son opinion. Tout au contraire, c'est au long de son œuvre qu'on la rencontrera ; il ne cesse en chacune de ses Satires, de dire, avec beaucoup de ménagements — qui doivent lui coûter ! — ce qui n'est peut-être pas toute sa pensée. S'il défend toujours La Peyronie et Maréchal, vieilles gloires de Saint-Côme, avec une constance inaccoutumée, il ne prend cependant jamais franchement le parti des chirurgiens. La robe d'Hippocrate est une tunique de Nessus ; il ne pourra jamais la dépouiller. Il sera donc un suppot des médecins ? Que nenni ! Avec le galant bossu Procope, ce joyeux *Bavaroise* qu'il nous écorche vif, il tente l'impossible gageure de rester en terrain neutre, pour ne pas se rapprocher de ses deux bêtes noires, Astruc et Andry. Les médecins ont tort, de vouloir régenter des artisans dans une branche de l'art qu'ils ne pratiquent pas, mais les chirurgiens sont fautifs, lorsque privés des clartés des études liminaires ils veulent s'égalier à leurs maîtres ! « O fils bâtards d'Esculape, misérables enfants d'Apollon, médecins que de terres on vous confie qui seraient en de mauvaises mains si quelquefois il n'y avait des chirurgiens pour les faire valoir et réparer vos désordres ! ». Et plus loin. « Ils veulent enseigner ce qu'ils ignorent, les accouchements aussi bien que la chirurgie : quelle folie ! ».

Dans la *Politique*, l'*Ouvrage de Pénélope*, la *Faculté vengée*, on pourrait relever ainsi beaucoup de traits favorables à Saint-Côme mais jamais La Mettrie ne s'engage à fond : on croirait que ses phrases lui sont dictées davantage par inimitié envers ses confrères que par sympathie pour leurs ennemis.

Aussi sommes-nous à peine étonnés de lui voir tourner casaque dans

son dernier libelle : *Le Chirurgien converti*. Nous voici en 1748, à la Cour de Prusse, loin des dangers, à l'abri du malheur... Les conditions ont changé, les opinions aussi.

Ainsi le pauvre chirurgien, à son lit de douleur, se repent et se confesse. « Je crois en Dieu et à la Saignée ! Je m'accuse de jalousie vis-à-vis des médecins ! Le confesseur l'exhorte à la repentance et à l'humilité.

— Je suis de l'Académie de Saint-Côme ! — se rebiffe-t-il — « Quand vous seriez de l'Académie de Saint-Damien, on pourra toujours vous dire : *Simia semper simia etiam si purpura vestitur !* »

La mort approche, les facultés déclinent : le Chirurgien se résigne à admettre la prééminence de la médecine, il bataille encore, et cherche à sauver quelques épaves.

— « Au moins nous laissera-t-on exercer la médecine interne par charité ?

— « Et depuis quand ce qui est défendu par les lois, serait-il permis par charité ?

— « Enfin, conserverons-nous la cure des maladies vénériennes ?

— « Oui, quand vous serez capables de les traiter. La Peyronie, continue le confesseur particulièrement informé, La Peyronie ce fantôme de gloire, cette vieille lune qui vous a brouillé le cerveau fut un jour demandé par une vestale distinguée par son rang (*Madame de Polignac*) et qui avait fait quelques voyages à Cythère : chemin faisant, elle but de l'eau trouble ; de là, elle éprouva de grands malheurs : Ah ! Puissant Dieu, protège-moi ! C'était Mercure qu'elle appelait à l'aide. Mais ce Dieu ne doit plus entrer chez Vénus qu'introduit par Esculape. On part, on vole : voici la Peyronie. Sa présence calme les alarmes, sa main écarte les maux, sa voix inspire confiance et n'annonce que la guérison : *Tolle*, dit-il, *grabatum tuum et ambula !* Mais la malade pharisienne, demanda un signe et l'obtint et la témérité du guérisseur fut punie à l'instant ; il ne lui resta plus qu'à s'écrier avec David : *Non est sanitas in carne mea !*

A ce récit du confesseur, le moribond eut pu répondre que la chair étant faible, son exemple était mal choisi. Le malheureux manquait d'à-propos : il se sent partir.

— « Qu'on aille chercher un médecin !

— « Premier *meâ culpâ !* psalmodia le capucin.

— « Saint-Luc, Saint-Luc ! Pardonnez-moi !

— « Second *meâ culpâ !*

— « Hélas, mes chers confrères, c'est vous qui me réduisites à ce triste état !

— « Troisième et dernier *meâ culpâ !* »

En effet le pauvre chirurgien achevait à peine son confiteur que le nautonnier des Enfers l'attendait à l'embarcadère.

A notre avis, ce passage est d'une interprétation aisée sous une forme qui évoque immédiatement le style léger du Voltaire des contes, il y a là une véritable rétractation de tout ce qu'avait pu écrire jadis, au courant de la plume La Mettrie médecin — c'est toujours là qu'il faut en revenir

il ne peut se résoudre à diminuer la médecine au profit des chirurgiens : son dernier opuscule, car il ne remettra plus cette question sur le métier nous donne la clef de l'énigme. S'il n'entra pas dans la querelle avec plus de fougue, s'il se tint sur une réserve étonnante pour qui connaît son tempérament combattif, s'il parut étayer dans une mesure petite une partie des revendications de Saint-Côme, mais sans jamais s'engager formellement, c'est bien qu'il restait de cœur et d'esprit avec les médecins. Que ses ennemis intimes Andry et Astruc se soient rangés sous la bannière des barbiers, nous eussions alors assisté au plus brillant des tournois. C'est à la présence de Savantasse et de Verminosus parmi les élus de son cœur que nous devons cette étrange indifférence.

Aussi contrairement à tout ce que nous avions pensé, ce n'est pas dans cette querelle des frères ennemis que nous pourrions analyser les qualités du pamplétaire.

CHAPITRE VI

OU MONSIEUR ASTRUC EUT BIEN TORT DE COMMENCER

« Il faut laisser ce pauvre Astruc en paix : je crois m'être acquitté envers lui, et lui avoir rendu au centuple, en français badin, ce qu'il m'avait prêté en pesant latin. *Haec est prima mali labes et origo*. Oui, le bourreau est la cause de tout le grabuge : c'est à cause de lui que les médecins sont montrés du doigt, avec les pestes de noms dont je les ai gratifiés. Je jure que, sans lui, il n'eût pas plus été question de la femme d'Ulysse que si ce héros n'avait jamais été cocu ! » (*Pénélope, supplément*).

Le fait est que La Mettrie nourrit contre l'illustre vénéréologue une haine tenace, prudente et spirituelle ; il ne manque jamais une occasion de lui décocher une flèche empoisonnée, il salue son nom d'épithètes variées, mais désagréables, il l'enfarine de ridicule, il le bafoue de mille manières, et lui attribue, en d'innombrables anecdotes, quantité de bourdes, méfaits, bévues ou balourdises qui suffiraient à ternir la renommée d'une Compagnie. Dans chacun de ses pamphlets, on pourrait écrire presque à chaque chapitre, on rencontre le nom maudit, *Astruc*, qui revient comme un leit-motive, jusqu'à l'obsession ; et cette répétition, qu'un psychiatre rangerait dans les phobies, finit par acquérir la valeur d'une signature authentique.

Qu'avait donc commis ce malheureux Astruc pour s'attirer un tel ressentiment ? Bien peu de choses en vérité.

L'an de grâce 1735, à peine de retour dans sa ville natale, La Mettrie publiait le *Système de M. Hermann Boerhaave sur les maladies vénériennes*, avec des notes et une dissertation sur l'origine, la nature et la cure de ces maladies : le tout, dans le format in-12, comportait 213 pages.

De cette traduction de l'*Aphrodisiacus*, il n'y aurait rien d'intéressant à dire, si elle n'était la source intarissable de la bile de notre auteur. Elle serait passée, malgré le nom de Boerhaave, complètement inaperçue, et demeurée ignorée sans la conscience et l'immense érudition d'Astruc. Celui-ci en 1736, donnait la première édition du *De Morbis venereis*, que dans les années suivantes, il s'attacherait à considérablement augmenter ; or, la dernière partie de son livre, énorme et admirable travail de critique,

que j'ai lu avec le plus vif plaisir, passe en revue tous les ouvrages parus sur la vérole, depuis sa découverte ; Astruc, servi par une mémoire implacable, ne laissait échapper aucun fait controuvé, aucune citation inexacte, et la référence en marge, il remettait, non sans pédanterie, les choses au point. Boerhaave n'échappe pas à la leçon ; Astruc argumente, et cliniquement ses raisons apparaissent puissamment étayées, une observation du Maître de Leyde, où il reconnaît, au lieu d'un cas de syphilis osseuse, un cas de tuberculose. Mais son principal grief est cette assertion de Boerhaave que le mercure est inefficace quand le virus syphilitique est fixé dans des endroits inaccessibles au sang, moelle osseuse, diploé, vomer, etc.

Tout ceci n'était pas bien méchant : malheureusement, la dernière page du volume, la page 564 est toute entière remplie de l'analyse de la traduction d'Offrai, dit de La Mettrie (*sic*) et, Boerhaave ayant reçu son paquet, Astruc réserve à son interprète sa lourde érudition ; il insiste sur les points de détail ; la vérole a été observée pour la première fois au XIV^e siècle ? Mais non au XV^e siècle. Elle a débuté chez les Espagnols et les Portugais ? C'est faux pour les seconds. Elle a été introduite d'Afrique en Amérique par la déportation de noirs ? Inadmissible ! Et quelques autres balivernes sans importance, il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat !

N'importe qui, fut-il d'une susceptibilité exquise, eût souri de ce maître d'école appliqué à disséquer des puces, comme dirait La Mettrie. Seul ce dernier prit la chose fort à cœur. Dès 1737, il insère, à la suite de son traité *du Vertige*, une *Lettre à M. Astruc*, conçue en termes polis, abondante en compliments, et manifestant un respect onctueux. « J'ai lu votre livre avec beaucoup de plaisir ; c'est l'ouvrage le plus complet que nous ayons dans ce genre ; sans doute, rien n'est plus curieux que l'histoire que vous faites des progrès et de l'origine du mal vénérien... ? Mais... Les *mais* de La Mettrie feraient battre des montagnes... Mais... vous avez mal lu... Mais, vous n'avez rien compris... Mais, vous interprétez de travers...

Aussitôt, notre homme, malgré ses efforts de modération, se laisse emporter par sa verve. Il ne s'agit déjà plus d'une critique de la critique d'Astruc ; ce malheureux n'a-t-il pas eu l'idée — assez saugrenue — de prétendre qu'on peut déterminer la quantité de mercure introduite dans l'organisme, par la voie des frictions, en sachant la superficie de la peau frictionnée, les qualités de finesse, et de propreté de la peau, la proportion de mercure dans l'onguent, et la force et la durée du frottement ! Avouons que La Mettrie pouvait, sur ce sujet, débrider sa fantaisie. Hé bien, contre toute attente, il se modère : Ah ! s'il y pouvait revenir dix ans plus tard ! Et cependant, il n'arrive pas à se museler complètement : Astruc est un homme foncièrement pieux ; aussi La Mettrie prend-il un malin plaisir à lui reprocher d'escamoter les commentaires des théologiens qui s'efforcent de blanchir ce « saint homme de Job » d'une incommodité aussi honteuse ?

Astruc ne manquait ni de sensibilité, ni de finesse : il perçut l'ai-

guillon; aussi lorsqu'en 1740 il donne la seconde édition de son traité, devenu à la fois et classique et célèbre, il ne manqua pas de répondre à la lettre dont il n'avait pas, jusqu'alors accusé réception. A la fin de son Tome II, il noircit 3 pages in-quarto d'aménités à l'usage de son correspondant. Comme il sied entre confrères, il lui administre d'abord bonne mesure de lénitifs : « *Generatim*, écrit-il en une langue dont eût rougi Cicéron, *sunt in illo libro multa egregie et erudite dicta quoe Auctori lauri dari.* » Les rites accomplis, il commence la cueillette des perles : il remarque d'abord avec une perfide bonhomie que l'auteur du Nouveau Traité des Maladies Vénériennes, échappé en 1739 des presses de Huart et Brisson, condamnait d'une plume allègre ce qu'il approuvait dans l'Ancien.

Ensuite, sans insister sur ce point, il relève l'une après l'autre les erreurs de La Mettrie; qu'elles soient historiques (faire soigner Tibère par Galien!) critiques (attribuer à Ulrich de Hutten l'usage de Gaïac, contrairement à ce qu'on peut lire dans Erasme, Melchior, Adam, ou Conrad Gesner) ou littéraires (citer un vers de Juvénal, en le croyant de Pétrone) ce diable d'homme n'en oublie aucune.

Et quand il a fini de rôti à petit feu sa victime, pour lui redonner une apparence de vie, il lui reconnaît benoîtement de l'esprit, du style, et des lettres, mais il termine sa besogne par ces mots : *At vero videtur properavisse de iis scribere, quoe mundum satis medicatus fuerit : quomobrem non mirum si mirus accurati interdum scripserit, non verum, illud verbum est, vulgo quod dici solet : canem festinantem coecos parere catulos.* »

Ces chiens aveugles, La Mettrie ne les digéra jamais! Le trait porta d'autant plus qu'il était exact. De ce jour, entre les deux médecins, les hostilités s'ouvrirent, et la bataille ne se termina que faute de combattants, par la mort de l'un d'eux. Bien des querelles scientifiques éclatèrent pour d'aussi maigres motifs, et les brouilles de savants, pour peu que leur tempérament les y encourage, passent rapidement à la chronicité : de ce période à l'incurabilité, la transition se fait insaisissable...

A Saint-Malo, un jeune médecin désireux de s'attirer quelque clientèle ne pouvait entrer en lutte avec l'un des maîtres les plus achalandés de la Faculté de Paris : c'eût été briser sa carrière; mieux valait temporiser. Astruc allait apprendre à ses dépens que la vengeance est un plat qui se déguste froid.

Sans M. Astruc et sa chicane, La Mettrie se fut-il adonné au pamphlet? *Forse che si, forse che no!* Rien ne nous autorise à conclure en un sens : certes, son tempérament l'y portait, et nous pensons, secrètement, qu'il aurait fait naître quelque occasion de manifester ses talents. Cependant, la vérité nous oblige à restituer à feu Astruc la responsabilité de l'ouverture des hostilités. Sans le *De Morbis Venereis*, rien ne prouve que Pénélope et la Politique du Médecin eussent jamais vu le jour; ce sont encore deux œuvres — et celles-ci combien inattendues — à ajouter au catalogue d'Astruc — mais quoique sa fatuité s'accommode de tous les hommages, peut-être se passerait-elle volontiers de ce dernier.

CHAPITRE VII

LES PREMIERS PAMPHLETS

Pendant qu'il mûrissait ses noirs projets, dans le silence du cabinet, La Mettrie ne s'enlisait pas dans l'inactivité provinciale. Préparant déjà sa *Politique du Médecin*, accumulant les matériaux, il sentait confusément le besoin de tâter le public par un essai de moindre portée, mais conçu selon le même plan et dans le même esprit : il ne s'agissait plus de confrères — oh ils ne perdront rien pour attendre ! — mais d'une sorte de revue des auteurs de l'époque ; les Malouins, gens instruits en général, lisant beaucoup et se tenant au courant des nouvelles, amateurs d'histoire et de lettres ne pourraient s'offusquer que l'un de leurs concitoyens s'octroyât un passe-temps agréable. C'est ainsi que, innocemment en apparence, parut, sans signature naturellement, selon la règle du jeu, l'*Essai sur l'Esprit et les Beaux-Esprits*.

L'*Essai sur l'Esprit* se présente sous le format d'un modeste in-16, généralement relié à la suite de la *Politique du Médecin* (1) ; quoique sortis tous deux des presses des Frères Bernard, à Amsterdam, patrie des libellistes et des diffamateurs craignant le fagot, on ne peut les qualifier de jumeaux. Le premier en effet précéda dans la carrière des lettres son cadet de six ans ; puisqu'on s'accorde à faire remonter sa première édition à 1740.

C'est donc la première œuvre de critique de La Mettrie, et elle demande un examen plus long que son sujet semblerait l'exiger. On y saisit en germe les procédés que l'auteur emploiera ensuite avec beaucoup plus de bonheur et de vigueur ; la méthode sera la même ; le corps de l'ouvrage, le plat de résistance, comprendra une série de portraits en vérité peu flattés, où le trait frappe juste, où le ridicule est saisi sur le vif, où la faiblesse est découverte et flagellée d'un fouet encore malhabile, mais que l'on pressent redoutable ; et puis, pour encadrer cette galerie des

(1) Nous ne connaissons pas d'exemplaire de l'Édition Originale.

Grotesques, des considérations sur des points particuliers de philosophie littéraire, écrites d'une plume alerte en un style modèle de clarté et d'ironie, c'est là tout La Mettrie, et du meilleur; mais c'est aussi du La Mettrie incomplet; on sent qu'il cherche encore sa voie, et qu'il essaie ses forces et son talent dans une voie peu familière. La dent est encore tendre, elle mordille plutôt qu'elle ne mord, mais tout fait prévoir que bien prochainement le jeu tournera au combat.

Il est encore une remarque à faire; sous le voile de l'anonymat, on peut aisément deviner le médecin; dans ce petit tableau des auteurs du temps où la médecine n'a rien à voir, il a trouvé le moyen de lancer quelques coups de griffe à ses ennemis intimes et plus particulièrement Astruc, dont le nom suffirait à faire reconnaître l'auteur si nous gardions quelque doute à cet égard.

Des contemporains que La Mettrie présente au public déformés par sa critique, comparable à ces miroirs courbés qui feraient d'Adonis un Quasimodo, seul Voltaire, trouve grâce à ses yeux. En quelques phrases bien venues, il le classe aux côtés de Corneille et de Racine, Voltaire poète inspiré par le Génie même de la Poésie; Peintre vif et fécond, réglé par le goût et le sentiment, mais tout de même poète des détails, dépourvu d'invention et d'imagination... Il attendrit, il remue, il élève l'âme, il prête à la nature ses plus superbes ornements. Par contre quel mauvais philosophe! Si La Mettrie, aux Champs-Élyséens relit parfois ses œuvres de jeunesse, je suppose qu'il ne se vante pas de celle-ci, ou, comme elle n'est pas signée, qu'il la renie congrument et ne se prive pas de fustiger l'âne bâté responsable de pareils jugements!

Mais pour un bon coup d'encensoir, que de volées de bois vert! Il nous présente M. Labbé, auteur des *Essais de Morale et de Littérature*, qu'on ne vend guère plus que pour la reliure, vil fripier des pensées d'autrui, petit friseur de phrases dérobées, qu'il travaille au petit point! Voici M. Duclos, l'Astruc de la Littérature! C'est tout dire! Quelques saillies à dire vrai, mais un style décousu et sans noblesse; Les femmes? il ne les connaît guère et les pratique moins encore, aussi quelques seigneurs, pour mortifier la vanité de certaines dames lui fournirent-ils les Mémoires de leurs bonnes fortunes, dont il tira les *Confessions*.

Le vénérable M. de Fontenelle n'échappe pas à la faveur de l'âge, à l'insensible railleur; ce vieux Patriarche de la Littérature et du Pinde a beaucoup d'esprit sans génie, beaucoup de savoir sans être savant; c'est en un mot un grand auteur sans rien d'original. Il a le même esprit qu'il avait en sa jeunesse : c'est qu'on ne peut perdre, hélas, ce qu'on n'a jamais eu!

Saluons en passant l'Abbé des Fontaines, parleur lourd, insipide, fatigant, mais plume exacte et régulière, et que je lui abandonne volontiers. La lecture cependant a donné quelque goût à cet homme médiocre, mais la nature lui a refusé la force ou le génie. Ennemi déclaré de tous les talents et ne pouvant rien produire, traducteur, compendiaire, et critique par nécessité, il ne pouvait distiller que du venin, mais l'épine dont il piquait était couverte souvent de feuilles de roses, on la sentait à peine.

A la chaudière, le noble et solennel Rollin, grand compilateur, plagiaire de styles et de choses, type du coucou des érudits, de l'Antiquité ; il n'a prêté qu'une nouvelle forme à ce que d'autres avaient ramassé et n'a rien puisé dans ses propres ressources. Ah ! M. de La Mettrie, vous n'êtes pas raisonnable ! Vous exigez des Historiens autre chose que des redites ! Vous voulez donc supprimer l'Histoire ! Et pendant que nous tenons les sermonneurs, liquidons M. Pluche, bien oublié, le pauvre et qu'un mot cruel suffit à peindre et à caricaturer ; le pédant de Rollin !

Mais nous objectera-t-on, La Mettrie n'a donc choisi que des médiocres, Patience ! Il ne les a pas oubliés, les auteurs à la mode, ni épargnés : ici, c'est La Chaussée, qu'il félicite, avec Destouches, d'avoir remplacé la farce et le gros comique bourgeois de Molière par le théâtre du sentiment bourgeois, ce qu'il appelle, d'un mot qui a changé de sens, le haut comique. Mais il ne manque pas d'ajouter que le succès des comédies dramatiques de ces auteurs n'est dû qu'à leurs acteurs qui firent mieux que défendre leurs pièces, illisibles dans le silence du cabinet.

Et Marivaux, ce maître qui n'a pas encore vieilli ? Il n'est pas sans génie. Il a de l'invention, de la tournure et connaît le cœur humain, mais, esprit singulier, obscur, recherché, énigmatique et minaudier, on lui doit d'avoir chassé du théâtre la nature et le sentiment, pour y introduire l'esprit.

Gresset ? Il a promis beaucoup et tenu fort peu ; esprit né pour exprimer et non pour penser, plein de mollesse et de grâce, épuisé par Vert-Vert et la Chartreuse...

L'Abbé Prévost, ce mauvais prêtre, corrompu par l'avarice, semble dessiner ses romans sur des toiles d'araignées, dont le tissu délicat ne souffre aucune force dans le travail : aucun coup de pinceau d'une certaine hardiesse, mais il possède au moins deux qualités rares, l'inspiration et la grâce de l'expression...

Et pour clore le défilé des horreurs, voilà enfin Crébillon le Fils, empoisonneur des mœurs par le pinceau de la volupté, qui possède au suprême degré l'art de présenter partout le vice le plus raffiné et de farder de couleurs les plus aimables le vice grossier, qui, sans cet adroit déguisement ne séduirait point le public.

Sans nous attarder à relever combien le masque du moraliste va mal à ce garnement de La Mettrie, qui n'édifiait pas ses amis et encore moins ses ennemis par sa tenue ni l'austérité de ses mœurs, il est curieux de constater combien peu ces jugements sans indulgence ont vieilli. Il serait amusant de les reviser en bénéficiant de recul du temps et en se dégageant des influences actuelles. Ce nous serait une occasion d'apprécier la rectitude de la critique et nous offrirait des garanties pour admettre la véracité des portraits médicaux rencontrés dans les autres pamphlets, et dont nous ne pouvons, faute de documents, contrôler la ressemblance avec les originaux.

Mais, dans cet opuscule de début, à côté du tableau des mauvais auteurs de ce temps, on rencontre des pensées charmantes et qui ont gardé toute leur fraîcheur : « Tous les hommes ont une âme, et chaque animal a son instinct, mais si peu d'hommes ont de l'esprit qu'on est presque

tenté de croire qu'il dépend d'un mécanisme ou d'une organisation fort rare. » Et ces deux définitions où la culture médicale vient au secours de la philosophie : « L'esprit est à l'âme ce que les yeux sont au corps ; l'imagination est comme une seconde rétine qui porte à l'âme l'empreinte des objets » ; ces deux définitions-là, cueillies parmi tant d'autres, ne suffiraient-elles pas à sauver d'un juste oubli cet *Essai sur l'Esprit*, à peu près inconnu aujourd'hui ?

Une partie de l'ouvrage que l'on devrait également tirer de la poudre c'est la fin consacrée à l'art d'écrire ; l'auteur y prodigue des conseils, excellents en vérité, et qui nous font parfois regretter, que comme tous les donneurs de conseils, La Mettrie les ait crus bons seulement pour autrui !

Le « Faites ce que je dis » que l'on reproche tant aux médecins, trouverait ici un exemple parfait. Les auteurs devront donc faire une ample provision de connaissances de toute espèce, avant de mettre leur esprit à l'encan des libraires ? Ne pas écrire sans plan conçu, sans ordre, sans méthode, mais le plan arrêté, débrider la folle du logis, suivre le caprice de l'imagination, quitte ensuite à élaguer le superflu. Varier le style selon les matières, car un géomètre ne doit pas écrire comme un naturaliste ni un poète comme un sermonneur. L'auteur avant d'écrire, doit chercher à se connaître, et s'il se trouve peu d'esprit, se cantonner dans les emplois de traducteur ou de journaliste. Si toutefois il ne peut résister au démon de la composition, qu'il s'efforce de ne pas produire jeune ; il faut se méfier des péchés de jeunesse que le public n'oublie pas et ne pardonne jamais. Enfin, dernier conseil, ne jamais écrire, car les Ecrivains se déchirent, « je ne dis pas comme les Médecins et les Chirurgiens (cela a toujours été et sera toujours), mais comme les Médecins même, c'est une guerre continuelle, allumée par la jalousie. »

Ces conseils seraient bons de nos jours tant il est vrai qu'à travers les siècles et les peuples, les règles du beau sont coulées dans un bronze inaltérable ; la langue peut changer, le goût évoluer, des mots naître ou mourir, le style lui-même se transformer, le bon artisan des lettres se retrouvera identique à lui-même, et l'art d'écrire connaît relativement peu les caprices de la mode.

Saint-Malo abandonné, la clientèle des Gardes de Monsieur de Grammont n'ayant pas le choix d'un praticien, La Mettrie ne craignant pas de perdre la pratique, n'oublie pas le bon Monsieur Astruc qui accumulait les chapitres de son histoire de la vérole ; décidément, les chiens aveugles ne veulent pas passer ! Aussi, Doulseker et Pockle, libraires à Strasbourg, en 1744 (1) accueillent une brochure anonyme de 80 pages,

(1) Un vol. in-8°, de 80 pages.

On a voulu attribuer — on ne prête qu'aux riches — à La Mettrie la paternité d'un ouvrage paru à Carthagène (Paris), en 1741, sans nom d'imprimerie, intitulé : « Observations sur quelques endroits du traité de M. Astruc, de *Morbis venereis*. »

Le sujet pouvait lui plaire, en effet. Mais M. Astruc dont l'arrogance ne connaissait de frein, possédait presque autant d'ennemis que de lecteurs. Il avait mal traité, du haut de son érudition, la foule des charlatans et des vendeurs de remèdes secrets, sans ménager toujours ses expressions : procédant par affirmations, il se

Saint-Cosme Vengé qui secoue d'importance le *De Morbis venereis*. C'est un soi-disant chirurgien qui parle — Astruc ne les a-t-il pas méprisés et rabaissés au rang de ceux que nous appellerions des primaires ? Donc excellente occasion de couvrir de ridicule les *filz bâtarde d'Esculape* (lisez les médecins), et d'exalter les efforts des chirurgiens vers le mieux. Mais le but de l'ouvrage est surtout de retourner à Astruc quelques-unes de ses aménités ; son ouvrage ? Il n'y a mis que ses erreurs : « Il fut obligé de s'élever en montant sur les épaules de ceux qui avaient écrit avant lui, et quand il s'est vu perché sur le dernier, il s'est écrié : « Voyez, Messieurs, comme je suis un grand homme ! » Tous les Savants de l'Europe ont perfectionné ce recueil « dont l'auteur n'est que le manœuvre, aussi imparfait qu'inutile, montre la compilation au style grossier et rebutant ».

De plus, Astruc, cette fontaine d'érudition, ne divulgue pas toujours le secret de ses sources ; il n'hésite pas à dérober ses arguments à des prédécesseurs obscurs, par moyen de larcin furtivement fait ; il passe sous silence les écrivains dont la gloire porte ombrage aux gens de la Faculté : Héry et Ambroise Paré parbleu sont de bonne dépouille, mais nulle part on ne rencontre leur nom au bas de leurs travaux : cite-t-on des barbiers dans un ouvrage de docte savoir ? On absorbe, sans piper, les recherches de dom Calmet et avec autant de discrétion, on pille Freind, l'historien anglais de la Médecine... Une théorie chère à l'auteur fût-elle combattue par un des Pères de la Science ? On la passe sous silence, ce qui évite de la réfuter. Celse lui-même n'échappa pas au sort commun et se voit escamoter lestement dans les oubliettes du *De Morbis venereis* : des erreurs manifestes se glissent dans le texte : Saint-Augustin s'enrichit de Sermons qui ne sont pas de lui (Pan ! c'est pour le vers de Juvénal !)

Et que d'hérésies médicales insoutenables, démenties par les faits cliniques et l'expérience quotidienne ! Nier l'ophtalmie syphilitique et

croyait dispensé de motiver ses jugements peu charitables, qu'il rendait plus sévères à chaque nouvelle édition. D'autres que La Mettrie attendaient l'occasion propice de lui régler son compte.

Or, dans ces observations, d'ailleurs fort bien écrites, rien ne rappelle le style chatoyant, mais irrégulier de Saint-Cosme vengé : la critique, assez dure se pare toujours de formes polies, presque aimables : l'auteur, dès les premières pages s'excuse des fautes d'impression qu'il a oubliées à la correction des épreuves et prie le lecteur d'en rectifier deux. Cette préoccupation à laquelle nous ne sommes pas habitués, à elle seule, exclut La Mettrie du cercle des pères putatifs. D'autres raisons militent également en ce sens. Aucun des arguments qu'il ressort à satiété ne figure en ces pages ; sa défense personnelle seule rappelle ce qu'on lira dans Saint-Cosme, ce qui permettrait de supposer que l'auteur lui demanda des armes ou lui lut le paragraphe le concernant. Mais on ne voit guère le goguenard railleur de la Politique du Médecin, prendre ici avec chaleur — et sans attaquer personne ! — la défense de Sigogne, qu'il dépeint ailleurs sous les plus noires couleurs, ou du chirurgien Pointet, dont il n'est pas question dans le reste de son œuvre.

De plus, la partie la plus importante des observations étant consacrée à laver Dibon des assertions calomnieuses d'Astruc, rien ne s'oppose à lui restituer cet ouvrage. Non qu'il écrivit de sa main, le pauvre homme en était incapable, mais l'industrie du nègre existait déjà... quoique nourrissant mal ses ouvriers. Dibon, quand il avait quelque chose à dire et le fait arrivait souvent, s'adressait à quelque médecin besogneux, qui lui rédigeait ses pamphlets..., et attendait ensuite vainement le salaire de ses peines.

chaude pissarde, et sa propagation au cerveau ! Doubter que l'hérédité puisse des années demeurer silencieuse !

Le rédacteur de *Saint-Cosme Vengé* (au fait que diable Saint-Cosme fait-il ici ?) se donne un mal énorme pour amener d'un air innocent le nom de La Mettrie sous sa plume, et vanter *ce jeune auteur, ce brillant émule de Hunauld, ou cet habile médecin malouin* : lui allonge-t-il un coup de patte, pour la frime, il a bien soin de rentrer ses griffes, et de ne l'accuser que pour mieux le défendre. Brave chirurgien ! Parle-t-il d'Astruc ? Le ton change : « C'est un pédant grossier, attrabilaire, et d'autant plus piqué contre certains traits qu'il a plus longtemps retenu sa colère ; c'est un furieux qui ne connaît rien de si doux que la plus cruelle vengeance » ! Et le chapelet des affabilités déroule, au cours de longues pages, les litanies de la rancune.

Astruc, soit par mépris, soit par sagesse ne répondit pas à cette hypocrite déclaration de guerre ; peut-être croyait-il, par sa modération tardive, acheter le silence de son mortel ennemi ? ; peut-être aussi pensait-il qu'il avait d'un coup, épuisé son venin ? Les *chiens aveugles* avaient fait des petits, et, deux ans après, La Mettrie, dans l'une de ses œuvres maîtresses, la Politique du Médecin, revenait à la charge, d'une ardeur nouvelle, et administrait à son adversaire une nouvelle volée dont il restait pantois.

CHAPITRE VIII

LA POLITIQUE DU MÉDECIN DE MACHIAVEL

La logique exigerait que l'on plaçât ici l'analyse du premier pamphlet virulent de La Mettrie : *La Politique du Médecin de Machiavel, ou le Chemin de la Fortune ouvert aux médecins*.

Jusqu'alors ses libelles se tenaient, sinon dans les limites de la courtoisie, du moins dans les bornes de la décence. Désormais, c'en est fait de cette belle réserve, on va faire comme chez Nicolet, de plus en plus fort ; pour retenir les badauds, enchantés de l'aubaine, l'innocente comédie tourne à la plus cinglante satire.

Or, de cette Politique du Médecin, nous avons tiré le sujet de notre thèse complémentaire, et nous en avons donné une édition critique. Y revenir ici ne serait que d'un médiocre intérêt.

Qu'il nous suffise de rappeler en quelques lignes que La Mettrie utilisant en quelque sorte le plan de son Essai sur l'Esprit, mais en le traitant plus largement, rassemble en une fresque caricaturale, les portraits plus où moins grotesquement déformés des principaux Esculapes parisiens.

Dans cette galerie de monstres, on pourrait découper trois lots : le premier grouperait ceux qui sans La Mettrie, nous seraient à peu près ou totalement inconnus, comme Theullier, Boyer, Sidobre ou Dubois ; ceux qui, sans raison apparente, n'ayant rien fait ni de plus ni de moins que les autres seraient retournés à l'oubli, et qu'ainsi le fouet du satirique a sauvés d'un oubli certain : de ces falots personnages, il n'y a rien à dire.

Le second lot, laisserait mijoter et se morfondre dans une sorte de Purgatoire les Helvétius, les Falconnet ou les Procope, qui nous apparaissent comme d'assez braves et médiocres médecins, et jouent assez bien les utilités : ils font le nombre, et bouchent les trous.

Enfin l'Enfer où rôissent de compagnie Bouillac, Astruc, Sylva, Andry, Ferrein, et toute la troupe des grandes vedettes, fustigées de main de maître.

Evidemment, nous pourrions sur-le-champ disséquer les cadavres des victimes de La Mettrie ; reprendre les termes de ses accusations et juger avec la sérénité que donnent deux siècles écoulés, les passions apaisées. Toutefois, nous estimons préférable, pour éviter les longueurs et les redites, épuiser d'abord l'analyse des deux autres grands pamphlets de La Mettrie contre ses confrères, la Faculté vengée, et l'ouvrage de Pénélope. Ce n'est qu'après que nous pourrions nous prononcer sur leur valeur documentaire, leur véracité, et rechercher leurs sources souterraines. Nous renvoyons donc au chapitre XI l'établissement de nos conclusions.

CHAPITRE IX

LA FACULTÉ VENGÉE

Nous avons vu comment la Faculté accueillit la Politique du Médecin, et la riposte ne se fit guère attendre puisque le livre fût brûlé dès le 13 juillet 1746. La Justice si lente d'ordinaire avait pris ses jambes à son cou, la morale publique et l'amour-propre des médecins exigeant cet effort. Force restait à la loi.

La Mettrie aimait trop la bataille pour en rester là, et cuver son affront en silence; de plus, la frontière le séparait et le protégeait de ses ennemis, l'inaction lui pesait, et dès 1747, il faisait imprimer non sans malice, par Quillau, libraire et imprimeur de la Faculté, une nouvelle satire, *La Faculté Vengée*, Comédie en trois actes, et que par amusante perfidie, il signe Mr... *Docteur Régent* de la Faculté de Paris.

L'argument, insaisissable fil d'Ariane, ne sert qu'à présenter naturellement l'élite des bêtes noires de La Mettrie; il s'agit de juger à la Faculté l'auteur de *La Politique*, et naturellement de la faire condamner par Pluton, remonté des Enfers pour juger cette cause. Aussi tout le monde est là, presque tous ceux que le premier libelle a déchirés vifs, et aussi une nouvelle charrette, car l'auteur semble prendre un malin plaisir à n'oublier personne : Pousse, Sidobre, Bourdelin et Dionis accourent à la bastonnade, si bien que la colère des confrères parisiens, loin de trouver des apaisements dans la comédie bouffonne y puisera des éléments nouveaux.

La première fois La Mettrie conservait quelques ménagements, mais on sentait que la contrainte lui pesait ; déjà il laissait prévoir qu'il mettrait les noms sur les masques ; désormais, il n'a plus rien à craindre, aussi à la fin de l'ouvrage, il en donne la clef.

Il a dans sa comédie eu bien soin de conserver le rôle sympathique, car pour les besoins de la cause et grâce à la fiction dramatique, Chat-Huant, assisté de son ami Valère et de son valet Crispin, Chat-Huant, c'est-à-dire La Mettrie, développe devant Pluton un plaidoyer pro domo qui ne manque pas d'habileté, comme il convient.

Ces trois personnages réalisant une nouvelle trinité se complètent harmonieusement et s'arrangent pour décocher quelque compliment à cet excellent homme dont le seul crime est d'avoir bafoué les fourbes, les ignorants et les méchants. Mais sa défense importe peu, c'est le bas morceau de l'ouvrage, ne comportant que des tirades qui sonnent faux et creux, amoncelant les épithètes, entassant les adverbes en *ment* et gonflant avec eux les mots de patrie, de bien public et de liberté.

Ce qui mérite de demeurer, c'est la présentation sous une forme vivante et particulièrement heureuse de ces vénérables pontifes, que nous voyons s'agiter et disputer en cette vieille salle « qui a l'air d'une véritable écurie ». Comme on les sent chez eux ! Le deuxième acte, le meilleur, nous les montre, envieux, jaloux, méchants, raisonneurs, avarés et vaniteux, se déchirant mutuellement, et se couvrant de sarcasmes, en un mot ressemblants. Rien n'est plus amusant que ce dialogue, au vitriol entre ces vieilles barbes — la barbe ne fait-elle pas le médecin comme l'habit le moine (1) ? — et dont chaque trait devait porter ! Deux cents ans ont passé, sans en affaiblir l'intérêt, c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

Le premier acte, où l'on peut cueillir quelques perles, vaut surtout par les renseignements qu'il nous fournit sur l'existence de La Mettrie, ses rapports avec sa famille, et ses efforts pour obtenir sinon l'absolution de ses fautes, du moins une atténuation du châtimement.

Quant au dernier, c'est une longue apologie de l'auteur, de son œuvre et une justification de la satire ; ainsi que pour la Politique, nous avons estimé préférable de donner le texte intégralement, plutôt que d'y pratiquer des coupures. Rien n'est plus malaisé que de découper dans un dialogue des répliques, qui, isolées n'ont plus de sens, ou prennent un sens nouveau. Il fallait tout donner ou rien ; nous nous sommes décidés pour le tout, à l'exception du premier acte, d'un mouvement trop retardé, et sans grand intérêt, et du dernier, qui se traîne lamentablement : nous publions intégralement le second acte.

Nous avons le choix entre deux éditions, celle de 1747, de Quillau, que nous avons fait photographier par les soins de la Bibliothèque Nationale, ou celle de 1762, de Paris et Genève (en réalité de Hollande). Celle-ci fut publiée sous le titre nouveau : *Les Charlatans démasqués*, par

(1) On ne le croirait pas à regarder les portraits de médecins que nous avons tirés du cabinet des Estampes : tous sont rasés !

M. de La Mettrie, Docteur Régent de la Faculté de Paris, (ce qui était manifestement faux), ci-devant Médecin des Gardes Françaises, et depuis attaché à la Cour de Berlin. On y avait joint une explication des sobriquets sur laquelle nous reviendrons en son temps. Mais pour le reste aucun changement ; la pagination est la même et les fautes de la première édition se retrouvent intégralement dans la seconde, comme si le libraire avait utilisé un vieux stock de feuilles d'imprimerie.

C'est donc en résumé, l'édition de Paris que nous avons suivie, et dont nous reproduisons le texte. Nous y avons introduit quelques notes nécessaires à l'éclaircissement de certains passages obscurs, et nous les avons signalées par le signe (B). Mais nous ne nous dissimulons pas que beaucoup d'allusions à des événements contemporains nous ont complètement échappé : malgré les recherches les plus minutieuses dans les mémoires et les écrits de l'époque, bien des traits restent sans explication. Cela n'a qu'une importance relative, car les petits événements auxquels ils se rapportent ont perdu leur actualité.

ACTE II

SCENE I

SOMNAMBULE (1). — Personne n'est encore venu ; asseyons-nous, et dormons en attendant les autres. Je n'en puis plus. Comment, la multitude de malades la plus fatigante ne peut-elle me rassasier ? On ne finit point ; Monsieur le Duc par-ci, Madame la Duchesse par-là ; toujours en l'air. Du repos, ma foi, oui, ni jour, ni nuit. Quel chien de métier que d'être Valet d'Esculape. Mais, si l'argent nous soutient, c'est le baume universel de toutes nos plaies ; il n'y a que celles que ce maudit Chat-Huant nous a faites, qui soient peut-être incurables. C'est cependant ce qu'il faudra voir... (il ronfle).

SCENE II

SAVANTASSE (2). — Ah ! Voilà déjà Somnambule ; il est facile de deviner quand il est arrivé ; on l'entend de loin ; l'heureux mortel. Comme il ronfle. Il dort partout. Ce qu'il y a de singulier c'est que lorsqu'on l'éveillera, il résumera parfaitement, tout ce qui aura été dit. La raison de ce phénomène paraît d'abord surprenante ; mais elle est toute simple. Les Aveugles ont les facultés de l'esprit, plus capables d'attention, que ceux qui ne le font pas ; or, il est évident qu'un homme qui dort, n'y voit goutte. Mais, voici notre Bon-Homme Doyen, avec toute la Séquelle.

(1) Molin.

(2) Astruc.

SCENE V

BOUDINAU, SAVANTASSE, SOMNAMBULE, JAUNISSE, VARDAUX,
GRESILLON, SOT-ENCOUR, LA TULIPE, DON QUICHOTE, BAVAROISE. (1)

BOUDINAU (*à part*) (2). — M. l'Avocat n'est pas encore arrivé, tant pis pour lui; jugeons toujours sa partie. (*A ses confrères.*) Prenez place, messieurs, condamnons le faux-frère à la pluralité des voix. Commencés Savantasse.

SAVANTASSE. — C'est à Somnambule à parler le premier.

BOUDINAU. — Il est vrai, on ne doit jamais confondre les rangs; c'est une des principales attentions d'un bon Facultatiste; il faut l'éveiller. Il serait furieux, qu'on l'eût laissé dormir trop long-tems : mais cela n'est pas facile. Tirés lui l'oreille.

SAVANTASSE (*lui tirant l'oreille*). — Il ne sent rien.

BOUDINAU. — Le bout du nez.

SAVANTASSE. — Il est ossifié.

BOUDINAU. — Frapez fort dans le creux de la main.

SAVANTASSE. — Paf... Pas pour un Diable. Il a tant ramé, que sa main n'est qu'un Calus; mais son aviron étoit d'argent.

BOUDINAU. — Attendez... J'imagine un moïen plus efficace; c'est un Son, qui fut toujours à l'unisson de l'ouïe d'un Praticien; vous allez voir; il va s'éveiller dans l'instant... (*à l'oreille à demi-voix.*) Malade, Malade...

SOMNAMBULE (*s'éveillant*). — Est-il bien malade ?

BOUDINAU. — A l'extrémité.

SOMNAMBULE (*se levant*). — Ma canne, mon chapeau; vite, partons.

BOUDINAU. — Un moment.

SOMNAMBULE. — Ai-je le tems ? Ce Malade est peut-être Homme à décamper sans ma visite, et il faut que tout Paris me paie un tribut. Tous nos petits Théoriciens ont beau dire, que je n'ai qu'une vieille routine (il chante, en s'en allant, ces deux vers de l'Opéra d'Isis.

*Il faut passer tôt ou tard,
Il faut passer dans ma Barque.*

SAVANTASSE. — Votre avis, du moins...

(1) Bourdelin, Astruc, Molin, Marcot, Pousse, Helvétius, Bouillac, Falconnet, Dionis et Procope.

(2) Bourdelin.

La dynastie des Bourdelin comprit 5 membres et s'étendit de 1650 à La Révolution. Ils s'adonnèrent avec ferveur à la chimie et à la pharmacie, et furent d'honnêtes praticiens.

Celui-ci est Louis-Claude, né à Paris en 1695. Docteur en 1718, il obtint la place de professeur au Jardin du Roi pour y enseigner la chimie. L'académie des Sciences l'accueillit en 1727. Poussé par sa famille et ses relations plutôt que par ses mérites propres, il fut élu doyen de la Faculté en Novembre 1736, et réélu en 1737. Il s'éteignit en 1777. Ses œuvres complètes se composent d'un modeste et unique mémoire sur le sel sédatif (1753). (B)

SOMNAMBULE. — A l'ordinaire, comme tout le Monde. Adieu; au revoir.

SAVANTASSE. — Vous croîés lui joïer un tour de Page, et point du tout.

BOUDINAU. — Entrons en matière. A vous M. Jaunisse.

SCENE IV

BOUDINAU, SAVANTASSE, JAUNISSE, VARDAUX, GRESILLON, SOT-ENCOUR, LA TULIPE, BAVAROISE, BISTOURI.

JAUNISSE (*doucement*). — La première fois qu'une Coquette consulte son miroir; après une de ces petites véroles, que nous appellons discrètes ou confluentes.

BAVAROISE. — Le sot Homme avec ses termes de l'Art.

JAUNISSE. — Non, messieurs, je ne crois pas que cette Coquette, soit si dés-agréablement frappée, que je le suis à l'aspect des blessures honteuses, que Chat-Huant m'a faites. Tenés, Messieurs, voïés...

VARDAUX (1). — Voilà un gros écu de six francs, va te faire pancer.

JAUNISSE (*ramassant l'écu*). — Railler, siffler, berner, conspuer un ancien Professeur de la féconde Université de France, contre le droit des Gens, contre les Loix de la Société. Et la République n'y mettroit pas ordre. Faire faire à un Docteur grave, autant de culbutes, qu'à Cormorand. J'en ai tout le poignet meurtri. Je sai la portée de tout. Messieurs, c'est un bon procès criminel, qu'il faut faire à l'insolent. Quel crime en effet plus grand que de manquer ainsi de respect, à d'aussi pitoïables physionomies. J'étois prêt de demander mon congé à la Cour pour la seconde fois; car je regrette mes Pénates, et la pipe paternelle.

VARDAUX. — Que ne vas-tu fumer chez toi; on t'a déjà ouvert les grands chemins.

JAUNISSE. — Je reste, si l'on me rend justice. Soutenés-moi, illustre Grésillon, soutenés-moi de votre puissant crédit; sans vous que serait devenue la plus forte colonne de notre Triumvirat? Ce pauvre Labrusca (2).

GRÉSILLON (*d'un air important*). — Hélas. C'est une pauvre plante qui s'élève, comme vous voïés, sur un tronc bien desséché. Ce sont les bonnes fortunes qui m'ont épuisées; je crois, Dieu me pardonne, qu'entre

(1) La vie de François Pousse demeure pleine d'obscurités; né en 1679 à Mansigné, La Mettrie nous le montre en grenadier de la Faculté ayant effectivement porté les armes. Par contre,, ses biographes nous assurent qu'il se destina à la carrière ecclésiastique. On ne peut trancher ce point d'histoire.

Une seule chose est acquise: il passa son doctorat tardivement, à 42 ans, en 1712.

Possédant une clientèle assez étendue, il mourut le 18 février 1762. Il n'avait écrit qu'un livre sur l'alchimie: Examen des principes des alchimistes sur la pierre philosophale (Paris, 1711, in-12, 256 p.)

Il laissa également un fils. Louis-Marie, docteur de Paris (1732), Censeur royal (1743) et enfin professeur de chirurgie (1746). Ensuite on perd sa trace. (B)

(2) La Vigne.

feu Manége et moi, nous avons eu toutes les Femmes de la Cour; encore faut-il compter la qualité dit notre ami Maître Jean La Fontaine.

BOUDINAU. — Il est bien question de bonnes fortunes; c'est de mauvaises, et de très mauvaises, dont il s'agit.

GRÉSILLON. — Je ne le sai vraiment que trop, quoi que je n'aie pas été si blessé que Jaunisse. Mon portrait m'a fait une si grande révolution, que j'ai eu consécutivement deux maladies terribles, l'Apoplexie et la Paralysie, pour lesquelles j'ai été prendre les Eaux (1).

SOT-ENCOUR. — Quelles eaux?

GRÉSILLON. — Ignorant. Non, Messieurs, je n'ai pas la force de parler, je sens sous moi plier mes deux genoux.

SAVANTASSE. — Ce sont des espèces de vers; mais, comme vous les récités.

GRÉSILLON. — Ma fureur est d'en dire, quoi-que je les récite mal; mais un Médecin n'est pas obligé d'avoir du goût. Il y en a si peu dans nos ordonnances...

BOUDINAU. — Au fait; que décidés vous du Livre de Chat-Huant?

GRÉSILLON. — J'y suis attaqué, c'est assez pour qu'il mérite d'être brûlé en pleines écoles. Rire au nez d'un Homme, tel que moi. Moi, qui ris au nez de Descartes, de Boërhavé. Moi, qui ai éclipsé Sydenham...

LA TULIPE (*d'un air sourd*). — On n'auroit jamais fini d'écouter tous ces importants personnages. C'est à mon tour de parler. Mon avis est, que Chat-Huant soit brûlé lui-même pour avoir calomnié, non seulement moi, mais ma Bibliothèque. Qu'il sache que si je ne suis pas utile à l'Art par moi-même, je le suis du moins par mes Livres. Ne lui en déplaît, j'en ai plus, je dis des Livres de la Profession, que le Roi même, et je les prête plus volontiers aux jeunes Etudiants que son Bibliothécaire.

BOUDINAU. — Je le crois.

LA TULIPE. — D'ailleurs, vous savés, Messieurs, si je vous ai jamais été suspect d'aucune prévention en Médecine. C'est un champ immense, où je vous vois glaner à peine, à la sueur de votre front, et où il n'a tenu qu'à moi de recueillir l'ample moisson de Somnambule, et d'étouffer en quelque sorte Croquignole (2). Pour faire fortune en Médecine, j'étois trop honnête-Homme; il faut tromper ou mourir de faim. Notre ancien confrère Guy-Patin l'a dit; et j'ai toujours pensé avec Michel Montagne que les mauvais moyens qu'on prend pour réussir, prouvent bien que la fin n'en vaut guères. Vous voyés, que m'étant toujours fort peu souciés de la Médecine, que j'étudie cependant, comme toutes les autres Sciences curieuses, suivant le caprice et l'inconstance naturelle de mon esprit; vous voyés, dis-je, que je ne devois pas entrer dans le Plan de Satire et de jalousie de l'Auteur en question. Que Sot-encour et ses Pareils en soient l'objet, à la bonne heure.

SOT-ENCOUR. — Dieu vous le rende.

LA TULIPE. — Si vous aviez eu à faire à Catherine de Médicis,

(1) Exact. Il fut paralysé en 1746. (B)

(2) Vernage.

vous n'auriés pas été seulement assommé par les Poètes, vous auriez été pendu réellement.

SOT-ENCOUR. — On dit, il est vrai, que cette Catherine là étoit une Maîtresse Femme.

DON QUICHOTE *tirant une épée, de dessous sa robe.*

A moi, à moi, tous les Ex-Mousquetaires du Corps, Flamberges au vent; vangeons la Faculté; vangeons les Mânes d'un digne Beau-Père; mon honneur en dépend; tombons sur Chat-Huant à bras raccourcis, comme je tombai hier à coup de canne sur les larges épaules d'un gros Confrère, que par respect je ne veux pas nommer.

BOUDINAU. — Y pensez-vous Don Quichote ? rengainés. Tirer l'épée dans une Assemblée de Médecins. Il faut avoir le sang bien fougueux et les Esprits animaux bien effarouchés. Quelle extravagance. Je ne suis pas surpris que tout le Monde éclate de rire. Il y a de quoi rendre Comiques et ridicules des Gravités bien plus graves que les nôtres.

DON QUICHOTE. — Pardonnés, cher Papa, à la trop juste fureur, qui m'emporte; je sens que j'ai tort à présent que je suis de sang-froid. C'est des plumes, et non des épées, des Ecrivains et non des Bréteurs. Que dis-je, hélas. Des Barbouilleurs nous suffiroient. Ah Cher Bavaroise, Ah Frère, auriez-vous des Malades.

BAVAROISE. — Oüi, à l'Opéra; mais cela se guérit dans les Cou-lisses.

DON QUICHOTE (*déclamant comme petit Jean dans les Plaideurs.*) C'est à vous de nous seconder. Si vous gardés le silence; si on n'entend point un Orateur, tel que vous; Quel Membre de la Faculté ôsera élever sa gémissante voix ? Oüi, Confrère quelque grotesque que vous paroissés, quand je vous vois, je crois voir l'Eloquence en personne; car au défaut de la figure, vous avez toutes celles de la Rhétorique.

(1) Dionis, gendre de Bourdelin.

Tout comme les Bourdelin, les Dionis constituèrent une famille médicale des plus puissantes et des plus unies. L'ancêtre fut le célèbre chirurgien Pierre, mort en 1718, et qu'aucun de ses descendants n'égala. Son cours d'opérations fit autorité jusqu'à la Révolution.

Le Don Quichotte dont il est question ici est Charles Dionis, né au début du XVIII^e siècle et mort en 1776. Il nous est fort peu connu, son œuvre magistrale : *Dissertations sur le Toenia* (Paris, in-12, 1749) n'offre rien de palpitant. Mais ce qui le désigne sans doute à l'attention de La Mettrie fut sa thèse sur le traitement de la vérole, soutenue en 1736. Du passage ci-dessus, il résulterait que Charles Dionis aurait épousé la fille du doyen Bourdelin ; il y a là une énigme insoluble, car nous savons qu'il se maria deux fois. Il épousa d'abord Marie-Françoise Andry, la fille du Verminosus, puis Henriette Besnier « qui appartenait à une famille médicale parisienne », écrit Chéreau. Il nous fut impossible de préciser davantage. Peut-être, cette jeune fille était-elle propre parente de Bourdelin, ce qui expliquerait tout. (B)

SCENE V

BOUDINAU, SAVANTASSE, JAUNISSE, VARDAUX, GRESILLON, SOT-ENCOUR,
LA TULIPE, DON QUICHOTE, BAVAROISE, ST-JEAN.

ST-JEAN. — On demande M. de Sot-Encour, pour un malade, qui est très mal.

SOT-ENCOUR. — Qu'il attende que la Partie soit finie.

BOUDINAU. — Il nous prend pour des joïeurs, ce papier pour des Cartes, et cette table pour un tapis verd. Les joïeurs rêvent jeu, tout éveillés.

SOT-ENCOUR. — Ce n'est rien que cette distraction-là : en voici de plus considérables, qui me sont arrivées dans un Hôpital. Le Garçon qui suit la visite, s'amusoit à causer, quand j'ordonnois : soïés au jeu, lui dis-je. Un autre jour, occupé d'un Quinze, que j'avois perdu en second, comme il avoit été question d'Émélique et que le Garçon me demandoit combien de grains, je lui répondis Quinze. Le Tartre Stibié fit mourir le Malade. Comme notre pauvre esprit est sujet à s'égarer.

SAVANTASSE. — Parlés du vôtre.

SOT-ENCOUR. — Non, la distraction est le vice des plus Grands Hommes. Un jour notre législateur, notre Maître à tous; Hautfourcil ne se mît-il pas à marmoter entre ses dents, au lit d'un malade : Les Actions baissent.

SAVANTASSE. — Si le mal empiroit.

SOT-ENCOUR. — Non, il ne s'agissoit que des Actions de la Compagnie des Indes; Le Médecin étoit sensible à la perte qu'il faisoit, et la Famille qui imaginoit toute autre chose, jettoit des cris épouvantables.

ST-JEAN. — On envoie dire à M. Milon de ne point se donner la peine d'aller voir le Père Principal, attendu qu'il est mort.

SAVANTASSE. — J'en suis fâché, mais il peut se vanter, d'être mort par le plus brillant système.

ST-JEAN. — Voici encore une Lettre pour M. Vardaux.

VARDAUX (*lit*). — Ce Marchand du coin de ma rue est aussi parti ! Bon voïage, je l'avois prédit. La Veuve est défolée; les Enfants sont furieux; qu'y faire ? Nous mourrons bien nous-mêmes, quoique Médecins et Patrocle est bien mort, lui qui n'étoit pas si malade.

BOUDINAU. — Voilà ce qui s'appelle prendre son parti.

VARDAUX. — L'Habitude racornit, et je ne suis pas né tendre; je suis dur, mais vrai; tous les événements me sont égaux, et j'annonce la mort de sang-froid, comme la guérison. Malheureux qui a reçu l'Humanité en partage. On n'est compatissant qu'à ses propres dépens, et l'on court souvent risque de s'intéresser aux Malades, plus que les Parens mêmes. Qu'est-ce qu'un Homme au reste ! La Nature en perd mille pour en faire un.

SAVANTASSE (*gravement*). — C'est ainsi que de deux cens glands de chênes, il n'y en a qu'un ou deux, qui soient utilement semés, tant la Nature est riche, magnifique et prodigue.

ST-JEAN. — Et moi c'est ainsi que je suis votre Serviteur. (*Il s'en va.*)

SCENE VI

BOUDINAU, SAVANTASSE, JAUNISSE, VARDAUX, GRÉSILLON, SOT-ENCOUR,
LA TULIPE, DON QUICHOTE, BAVAROISE.

BOUDINAU. — C'est à M. Bavaroise à reprendre le fil de la Consultation.

BAVAROISE. — Vous tous, Beaux Esprits, mes plus dignes Confrères, qui, comme moi, rafraîchissez quelquefois la Scène, tandis que mon Frère rafraîchit les gosiers, si vous ne pouvez m'échauffer, aïant vous-mêmes l'esprit à la glace; faites du moins passer dans mon cœur cette indignation qui vous rend quelquefois Poètes, au défaut de bonnes raisons vous fait trouver de mauvaises rimes, sous les pas de votre colère. Fracaster (1) fit des vers, pour célébrer la Maladie qui immortalise Savantasse. Et Bavaroise ne deviendrait pas un petit Voltaire, pour soutenir une Faculté chancelante, qui n'a guère que lui pour Harangueur; tandis que tous ses autres Membres mercenaires, dévorés d'une ambition que je n'ai jamais eüe se contentent de haranguer leurs Malades. Ah Brochet, misérable Bochet. Sans le maudit Piment de ton Diurétique, Borgnibus, le grand Borgnibus, verroit encore la lumière du jour; il soutiendrait ma foible voix, en déclamant, ou plutôt en hurlant, comme un Possédé. Mais vous, Célèbre Savantasse, Colosse épais, fardeau terrible, qui n'auriez seulement qu'à vous laisser tomber mollement sur notre maigre Antoniste, pour l'écraser du seul poids de votre énorme corpulence, pour ne rien dire du poids, non moins redoutable de votre massive érudition; vous nouveau Burman de la Médecine, aussi infatigable, que fatigant Ecrivain, souffrirez-vous le Chef-d'œuvre d'un Homme, qui a eu l'audace de ne pas vouloir rester inconnu? Votre plume manqueroit-elle d'encre? Où elle est toujours trempée? Que faites-vous enfin de votre Egide de Littérature? A quoi bon ce plastron renforcé de vérole, si ce n'est pour parer gratis, comme on a bien voulu vous recevoir, toutes les Bottes que l'on porte à la Faculté?

SAVANTASSE. — Je suis las de me battre, ou plutôt de me faire rosser pour des Ingrats, pour des Gens sans odorat, qui ont été quinze ans avant que de sentir mon mérite, et m'ont tant de fois fermé la porte au néz.

BOUDINAU. — Vous avés été fort heureux, Savantasse, de vous être présenté dans un tems aussi critique. Il y a cinquante ans, qu'il nous eut

(1) Pour Fracastor (B).

fallu, et de l'argent et autre chose que de misérables hypotèses semblables à celles qui composent toute votre Théorie.

SAVANTASSE. — Je vous ai fait trop d'honneur. Sans moi la Faculté étoit prise d'assaut ; on eût brûlé jusqu'à vos barbes, et vous eussiez entendu le Chef des Assiégeants dire en triomphant, comme un autre Duc de Bourgogne, Tels fruits porte l'Art de la Guerre. Il vous siéd vraiment bien, subalternes Héros d'Esculape, de ne pas vous glorifier d'avoir mis à votre tête le seul Homme, qui fut digne de vous commander !

BOUDINAU. — Vous n'êtes qu'un Savantasse, qu'un Pédant, qu'un Cheval de charge.

SAVANTASSE. — Vous n'êtes qu'un petit Chimiste, encore par héritage.

BOUDINAU. — Je suis de l'Académie.

SAVANTASSE. — Et moi j'en suis une.

BOUDINAU. — Vous n'avez pas l'esprit juste.

SAVANTASSE. — Vous n'êtes qu'un cerveau brûlé.

BOUDINAU. — La Chimie n'a pas brûlé le vôtre.

SAVANTASSE. — Vous êtes un Insolent et désormais souvenés-vous en, je ne ferai jamais de votre avis, en consultation.

BOUDINAU. — Ni moi du vôtre.

SAVANTASSE. — Je démontrerai votre ignorance dans un in-Folio.

BOUDINAU. — Et moi je laisserai sur votre dos les marques de mon estime.

SAVANTASSE. — Tiens voilà la mienne. *(Il lui donne un soufflet, ils se prennent aux crins et se séparent enfin pour s'aller battre à coups de canne.)*

SCENE VII

JAUNISSE, VARDAUX, GRÉSILLON, SOT-ENCOUR, LA TULIPE,
DON QUICHOTE, BAVAROISE.

GRÉSILLON. — Voilà deux Gens qui vont s'écharper, comme des Porte-Faix, allons les séparer.

DON QUICHOTE. — Brave Grésillon, tous les Médecins n'ont pas été dans leur jeunesse si grands Bréteurs que vous et moi.

BAVAROISE. — Nos Ordonnances suffisent pour qu'il n'y ait pas plus de Monde sur la Terre, que la Terre n'en peut nourrir.

DON QUICHOTTE. — Allons faire briller l'autorité de nos Bréttes ; remettons l'Assemblée après le combat : c'est au mal le plus pressé qu'un Médecin doit obvier d'abord, et *(en montrant son épée)* *in magnis morbis, magna remedia*. Allons donc, mes amis, et de peur que nos lames ne se cassent dans la mêlée, je sais espadonner, n'oubliez pas vos Becs-à-Corbin ; malheur à celui qui sera le plus mutin de Boudinau ou de Savantasse ! *(Ils partent tous, excepté Bavaroise.)*

SCENE VIII

BAVAROISE, *seul*. — Ils partent tous, et moi je reste; je ne me bats que le verre à la main, et quand je suis gris, *ma* Philis reçoit avec plaisir les coups que je lui porte. Mais, faisons briller aux yeux des Spectateurs le superbe Monologue que j'ai préparé. Il n'y a ici ni Confrères, ni Chat-Huant. Que m'importe, les Chirurgiens étoient-ils présens quand je les ai si pacifiquement humiliés l'autre jour? Que me fait à moi la Dispute d'un couple de doctes Grimaux?

L'intérêt général d'un Corps, va devant tous ceux des Particuliers. Essaions donc nos talens, pour les faire imprimer ensuite. Parler, corriger des Epreuves, voilà le double antidote de l'ennui. Commençons : Rien ne peut arrêter le cours de ma difficile volubilité. Qui n'a recours qu'à la force prouve qu'il manque de raison. Barboüillons qui nous barboüille, comme nous nous barboüillons, déchirons à belles dents l'Ennemi, comme nous déchirons nos Confrères; changeons nous en Loups, pour dévorer qui nous dévore; arrachons un flambeau que la Discorde a mis aux mains d'un Forcené. Faisons retentir (Ah! que n'ai-je la voix tonnante de notre Athlète, pour mugir comme un Taureau!) Faisons retentir les Echos de cette Salle par nos gémissemens; mais il ne faut qu'un coup de la foudre de mon éloquence, directement lancé sur la tête du Téméraire, pour le réduire en poudre impalpable; du moins étanchons cette soif de la Guerre, que le démon de l'envie semble avoir soufflé dans le cœur du Perfide; et cela, dans quel tems Grand Dieux! dans quel tems? Au moment même que j'étois uniquement occupé à faire la plus durable et la plus glorieuse Paix. Mais, pour mieux réussir, c'est la Guerre la plus sanglante, qu'il faut lui déclarer. Nous sommes cent contre un : que risquons-nous? Et quelle plus douce consolation que de faire passer à son tour, le censeur par la censure? En effet que dire d'un petit Homme remuant, qui ne peut souffrir que les choses aillent, comme il plaît aparemment à Dieu? Qui a titre d'Inspecteur, vient ici passer tout Paris en revue? Quel est-il? Et quelle est sa mission? De quel droit un seul Homme, et Homme aussi médiocre, vient-il s'ériger en Juge, et en Juge aussi souverain que Bistouri, de l'esprit, du savoir et des talens? En a-t-il lui-même, et où en a-t-il montré, si ce n'est à manger deux fois, nos deux mille écus, que son Père, lui avoit envoyés, pour se faire agréger parmi nous? Prodigue et Dissipateur dans la Théorie, comme dans la Pratique, ne s'écrie-t-il pas encore avec l'Amant de l'Aurore : *Rendez-les moi Grands Dieux pour les manger encore!* Si vous permettés que je passe ses Ouvrages en revue, tous nos Savans vous diront avec Savantasse, grand Connoisseur en Ouvrage de Goût, que son Ecole de la Volupté, n'est qu'une Rapsodie de Sentimens puisés dans la Nature, avec quelque délicatesse, mais sans raisonnemens logiques et conséquens. Enfin cet autre essai dont l'esprit même devoit être l'objet, a-t-il tenu ce qu'il avoit promis? Quel honneur peut faire un pareil Ouvrage, je ne dis pas, vis-à-vis le discernement, mais vis-à-vis la crème d'esprit la plus fouettée? Au moins conviendres-vous,

Messieurs, que le Chat-huantisme, dont nous sommes la proie, est beaucoup mieux écrit. J'y reconnois du moins quelques grains de la fine fleur. Enfin, il n'y eut jamais moins de jugement, à mon avis, que dans tous ceux que notre petit Antagoniste a hasardés. Mais voici tous nos Combattans qui reviennent : Querelles de Coquins ne durent pas.

SCENE IX

BOUDINAU, SAVANTASSE, VARDAUX, BAVAROISE.

BOUDINAU. — Donner un soufflet à son Doyen ! à un Doyen en charge à la tête d'une Faculté qu'il assemble, pour la sauver du Chat-huantisme ! Si l'on ne fut pas venu nous separer, (*en regardant Savantasse avec colère*) *Quos Ego !*

SAVANTASSE. — Faisons la Paix et embrassons nous (*ils s'embrassent.*)

BAVAROISE. — Essaïer ses forces contre soi-même, tandis qu'on en a besoin pour combattre l'Ennemi ? Si Chat-Huant étoit instruit d'une pareille Scène ! Eh, Fi, Des Savans fe battre comme les Crocheteurs ! Et dans quel tems ! Dans le tems qu'on est assemblé pour abattre toutes les têtes de l'Hydre qui nous poursuit. Je n'en ai pas moins fait mon devoir, Messieurs, seul j'ai plaidé, j'ai déclamé avec le feu de trente Avocats.

VARDAUX. — Vous êtes en sueur, comme si vous aviez couru la poste.

BAVAROISE. — On sueroit à moins. J'ai réduit notre Ennemi en poudre et ses Ouvrages à Zéro.

VARDAUX. — C'est-à-dire que vous avés fait une belle Harangue et que nous avons beaucoup perdu.

BAVAROISE. — Vous n'y perdés rien ; elle rouloit sur la Littérature.

VARDAUX. — Il est vrai que je n'y connois rien, mais quand je vous entends juger nos beaux Esprits tout de travers, je dis en moi-même : s'il y a de mauvais Ecrivains, il y a encore de plus mauvais juges.

SAVANTASSE. — Vardaux nous donne là de lui, une réflexion de Chat-Huant. Je sai que l'amour propre des Auteurs maltraités s'accommode fort de ces réflexions là ; mais un Savant, tel que moi, ne se réfute point par un mauvais bon mot, je sai la valeur de tout et quoi que je n'aie jamais vû de cerveau, le mien n'en est pas moins la Balance du mérite ; toutes les monnoies de l'Esprit, et du Savoir me sont également connües, et qui met le prix à tout, peut bien apprécier un petit Homme, tel que Chat-Huant. Ce n'est qu'un Calomniateur, qu'il faut punir, et un faux Bel-Esprit, qu'il faut envoyer présider avec cet Athée rouge et enluminé, chez le Frère de Bavaroise.

VARDAUX. — Vous dites que l'Ouvrage, est un Tissu de Calomnies ; vous voudriés nous le persuader, au moins pour ce qui vous concerne ; mais c'est ce qui n'est pas démontré, et quand même Chat-Huant n'auroit fait qu'un Libelle diffamatoire, le Public n'en croira rien. Je tremble qu'il ne soit moins puni que Nous, par l'Arrêt que Nous allons prononcer, et pour

commencer à ouvrir la Scène, mon avis est de bien païer l'Auteur, pour qu'il nous fasse grâce de la queue du prétendu Roman.

BOUDINAU. — Je veux moi, que son Ouvrage soit brûlé par les mains de Savantassee en pleines Ecoles.

SAVANTASSE. — J'ordonne, moi, que Chat-Huant n'ait ni plume ni encre, lorsque je lui ferai l'honneur de faire la troisième critique de son *Traité. De Morbis Vénéreïs*; car la pudeur ne permet pas à un Médecin, qui a de la Religion, de nommer en François ces honteuses maladies.

BOUDINAU. — Et vous, spirituel Bavaoise, à quoi condamnés vous le Criminel ?

BAVAOISE. — Je ne l'en tiendrai pas quitte à si bon marché, je prétends qu'il lise exactement d'un bout à l'autre tous les Volumes que l'impitoïable Savantassee a faits, et fera.

BOUDINAU. — Miséricorde ! (*Savantassee le regarde avec dédain.*)

SCENE X

BOUDINAU, SAVANTASSE, VARDAUX, BAVAOISE, SOMNAMBULE.

SAVANTASSE. — Ah ! C'est Somnambule, cette affaire-ci lui coutera plus de deux Consultations de 12 francs chaque.

SOMNAMBULE. — Je vous reviens un moment, chemin faisant Eh ! bien ! Où en êtes-vous ? Qu'a-t-on décidé ? Quel sera le sort du Malheureux ?

BOUDINAU. — Chacun a porté son Arrêt, c'est à vous à lancer le vôtre.

SOMNAMBULE. — Je viens d'apprendre, Messieurs, que quoique Chat-Huant ait bien-tôt l'âge, auquel Bistouri s'est mis sur les Bancs, il a formé, l'insolent projet de s'y présenter à son tour, après les portraits odieux, qu'il vient de publier de ceux d'entre nous, qui ont plus de réputation que de Savoir. Savés-vous, quelle seroit ma punition et la plus grande mortification, qu'on lui puisse faire, c'est de le refuser constamment, quand même il païeroit double, et seroit aussi simple, qu'il est madré et caustique. Je n'ai point l'honneur d'être de vos Confrères, mais j'en suis d'autant plus sensible à celui que vous me faites de m'associer à votre importante querelle. Croïés que c'est par reconnaissance que je vous conseille, ou plutôt vous conjure amicalement de ne pas le décorer du vénérable Bonnet, à quelque prix que ce soit, c'est un Argus qui nous démasquerait tous.

BOUDINAU. — S'il païoit double cependant ! Peste ! C'est beaucoup dire, et on voit bien que vous n'êtes pas de la Faculté.

SOMNAMBULE. — Et vous, que vous êtes Doyen et Doyen en Charge. Mais, au fait, quelle est la Conclusion de tout ceci ?

VARDAUX. — Vous ne me paraissez pas, Messieurs, fort en peine de savoir mon avis ; le voici cependant. Vous vous récriez en vain sur de misérables petites Personnalités ; c'est ne critiquer dans un Ouvrage que Tarte à la crème. Il s'agit vraiment bien de faire tant de tapage, pour

un jeu d'imagination, si c'en est un, et il faut filer doux, ou lever les épaules, si la réalité n'y a pas donné lieu. Nous avons, Messieurs. le fond du Sac à chercher, *l'Arbre de Pourchot* à défendre. Pardonnés lui généreusement, Savantasse, de vous avoir appelé Lourdaut, Balourd, Pé-dant, etc. puisqu'enfin vous l'êtes assez passablement, et c'est sur quoi vous pouvés vous flater d'avoir le suffrage non seulement de mon illustre Confrère Boudinau et de toute la Famille des Boudinaux, mais de toute la Faculté; disons mieux, de tous ceux qui ont l'honneur de votre con-noissance. Que Muscadin oublie cette porte de communication, qui ne lui sert plus, enfin au lieu de nous emporter à la vue des Ecartés de notre Adversaire, corrigeons les nôtres sur les siens. Il y a ici véritablement un nœud Gordien que la colère, et la vengeance ne feront que serrer plus fortement, et que la raison seule peut dénouer. On dit que vous êtes des Charlatans; prouvés par des Ouvrages solides, que l'expérience ait cimen-tés, que vous ne l'êtes pas; sinon vous sentés jusqu'où cela peut aller : à faire périr toute la Faculté, et surtout ses *Brochets*, d'un genre de mort, que vous savés que nous reservons pour nos Malades.

BAVAROISE. — La Diète! Quelle affreuse perspective, pour des Gens d'un aussi bon appétit que Nous!

BOUDINAU. — Faire mourir de faim la Faculté! Ah! nous en préserve le Ciel! Mais, qu'est-ce que j'entends? (*Sot-encour entre avec St. Jean.*)

SCENE XI

BOUDINAU, SAVANTASSE, VARDAUX, BAVAROISE, SOT-ENCOUR,
SOMNAMBULE, ST-JEAN.

ST-JEAN. — Monsieur, c'est une Lettre qu'on vient de me remettre sur-le-champ en main propre.

BOUDINAU. — Pour qui?

ST-JEAN. — Pour l'Assemblée.

BOUDINAU. — Pour l'Assemblée!

ST-JEAN. — Ou pour quelqu'un de Vous autres, car ma foi, je n'en sai trop rien.

BOUDINAU. — De quelle part?

ST-JEAN. — De la part du Diable.

BOUDINAU. — Il extravague.

ST-JEAN. — Non, mais je meurs de peur. Le Porteur de la Lettre étoit plus noir que vous tous; ainsi vous voïés bien que ce ne peut être que le Diable, et je me souviendrai longtemps de cette figure là.

SAVANTASSE. — C'est ainsi que *Spinosa* ne perdît jamais l'idée de ces grands Hommes du Brésil.

BOUDINAU. — Donnes écercelé, donnes. (*Il lit.*)

*Au plus grotesque, et au plus
Ignorant de l'Assemblée.*

Cachetée de noir ! Cela est poli ; c'est de quelqu'un qui sait que la Faculté est en deuil. Eh, bien ! Messieurs, pour qui de vous est cette Lettre ?... Personne ne la réclame le silence est parfait.

BAVAROISE. — *Grotesque et Ignorant !* Personne ne s'appelle ainsi.

SOT-ENCOUR. — Ce sont aparemment des noms de Seigneuries !

SAVANTASSE. — La vanité n'ira pas jusqu'à s'en décorer.

BOUDINAU. — C'est-à-dire que cette Lettre n'est pour personne.

BAVAROISE. — Si c'étoit une Lettre de protection de quelque vieux Doyen à un jeune Docteur, je saurois bien à qui la remettre, quand même l'Adresse seroit en *vers blancs*.

SAVANTASSE. — Vers blancs ! Le plaisant Médecin !

SOT-ENCOUR. — Il n'y a qu'un Sorcier...

BAVAROISE. — Non, je donnerois la Lettre au plus Sot de l'Assemblée.

SOT-ENCOUR. — Autre Seigneurie, qu'on avoüeroit encore moins que les autres.

BAVAROISE. — Un Sot, qui ne croit pas l'être, l'est doublement ; et vous qui parlés, Monsr. Sot-Encour, la Lettre seroit pour vous avec toutes les Seigneuries.

BOUDINAU. — Il n'y a pas de doute ; elle est pour lui-même. Tenés, prenés (*il présente la Lettre à Sot-Encour.*)

SOT-ENCOUR. — Je vous suis obligé de la préférence.

BOUDINAU. — Tout ceci commence à m'ennuier. Savés-vous bien que vous faites-là de petites façons qui ne vous vont point du tout.

SOT-ENCOUR. — Elle est en trop bonnes mains.

BOUDINAU. — Vous êtes un Impertinent.

SOT-ENCOUR. — C'est donc pour Bavaroise.

BAVAROISE. — Je ne sais pas si je suis le plus grotesque ; si je vous le dispute par derrière, vous me le rendés bien par devant. Tenés, voies le plaisant Excrément, qu'un Donneur de Clystères fit Médecin, pour faire rire toute la Cour ; il ne lui manque que sa culotte sur la tête, en guise de bonnet de nuit.

SOT-ENCOUR. — C'est mon Spécifique, dans les Catharres.

BAVAROISE. — Mais, ouvrons et lisons toujours (*il décachette, et lit.*) J'aurois dû la passer à Somnambule. Il ne sait pas un mot d'Anatomie, mais il tient le premier rang dans le Monde Médecin, et je le respecte comme un Préjugé.

SOMNAMBULE. — Je sais que le cerveau n'est pas dans le bas-ventre, et Croquignole, qui a ma Survivance, n'en sait pas davantage ; il en sait même moins, car il demandoit l'autre jour, si *Harvée* n'étoit pas celui qui avoit découvert le Réservoir de Péquet.

BAVAROISE, (*lisant*). A Monsieur de Sot-Encour.

LES MÉDECINS (*ensemble*). — Je l'aurois parié.

BAVAROISE (*lisant*). — La Poste des Médecins ne va plus que *Cahin Caha*. Les Couriers sont depuis quelque-tems d'une rareté extraordinaire. Pluton arrive dans l'instant, pour en savoir la raison. Vous serez tous punis, si vous êtes trahis. Sot-encour en particulier et Bavaroise ne seront con-

tinués dans leur emploi, qu'autant qu'ils mettront tout en œuvre pour avoir quelques Malades.

RABELAIS, *Secrétaire de Pluton.*

Messieurs, je vous annonce l'arrivée de Pluton.

BOUDINAU. — Allons tous au-devant d'un Dieu, qui a daigné confondre ses intérêts avec les nôtres.

SAVANTASSE. — J'ai commencé l'Extrait de la Bibliothèque du Roi, et il faut que je finisse aujourd'hui mon aîle gauche

BOUDINAU. — C'est un grand ouvrage que vous entreprenés-là, et il est vraiment digne de vous, qui êtes, de l'aveu des Connoisseurs, aussi laborieux Compilateur, qu'excellent Plagiaire; mais je suis aussi pressé que tout autre, pour le moins; car je préside demain à une Thèse, qui n'est pas encore finie, et dans laquelle je me flatte de démontrer, que la nouvelle Découverte de la Circulation du sang, ne se trouve point dans les Anciens.

SAVANTASSE. — Je le crois bien, cela est évidemment raisonnable, mais votre grand Riolan, que vous faites sonner si haut, étoit bien un autre Chicaneur. Plus de dix ans après cette Découverte connue de toute la Terre, excepté de la Faculté de Paris; il écrivit contre; il ne la voïoit, ni dans les Anciens, ni dans les Modernes.

BOUDINAU. — Viens donc Bavaroise, viens faire rire Pluton, par tes plaisanteries et ta figure. Je suis surpris qu'on n'envoie pas chercher ce Docteur, du moins quand on se porte bien : je le trouve aussi plaisant que Manège et tant d'autres.

BAVAROISE. — Je suis avec un de vos Confrères, tout le contraire de ce que je suis; je fais auprès de lui l'office de Savantasse; je suis son Pédant. Il doit lire aujourd'hui à l'Académie un Mémoire sur la voix; il faut que je lui donne le ton.

BOUDINAU. — De qui voulez-vous parler?

BAVAROISE. — De Bistouri.

BOUDINAU. — Comment! Bistouri ne sait pas lire! Ce Docteur qui a fait tant d'importantes Découvertes à Marseille! Qui se vante de faire chanter les Morts! Et qui a pris à la pipée tout notre savant Tribunal!

BAVAROISE. — Non, il ne sait ni lire, ni écrire, c'est moi qui ai la bonté de mettre sur ses Ouvrages, ce vernis léger de bel Esprit, que vous me connoissez.

SAVANTASSE. — Cela est étonnant! Un Homme qui a appris tant de choses en dormant.

BAVAROISE. — Il les a oubliées aparemment en veillant.

BOUDINAU. — A quoi pensons-nous? Messieurs; Pluton peut arriver, et quels reproches n'aurions-nous pas à nous faire, si nous ne lui avions pas rendu nos hommages? Allons donc, encore une fois : Bavaroise, Sot-Encour, levés-vous donc... Mais voïés s'ils bougent. Plaisans petits Commis, qui ne vont pas au-devant de leur Fermier général!

Voici la *Faculté Vengée*. Certes, ce n'est pas du Molière. Mais le tour est néanmoins fort plaisant. Et je comprends très bien que mon exemplaire personnel ait longtemps figuré en bonne place dans la bibliothèque de feu Labiche, qui se montrait avare de compliments. Il connaissait trop les ficelles du métier pour voir dans la comédie de La Mettrie autre chose qu'une pièce factice, mieux à l'aise dans l'intimité du cabinet que sous les feux crûs de la rampe. Lue, elle prend sa valeur de document unique : oublions son intrigue inconsistante, réléguons au fond du décor Chat-Huant et ses fidèles servants, ne nous laissons pas égarer par la querelle de Machiavel et de la Faculté pour ne plus observer que la grotesque cohue des régents fustigés ; même aujourd'hui, ce deuxième acte, s'il ne nous passionne plus, nous amuse, et c'est beaucoup. Quel succès ne dut-il pas remporter en 1747 ! Les allusions qui nous échappent, les traits qui s'égarent, les saillies qui, émoussées, *tombent*, comme on dit, sur le plateau, les portraits que nous ne reconnaissons plus, les *mots* qui nous surprennent, tout cet anachronisme qui nous déroute et donne un parfum de poussière à ce ragoût de haute épice, il faut, pour essayer de comprendre la virulence de la satire, essayer de s'en débarrasser ! Hélas ! Vains efforts.

Mais supposons qu'un médecin de nos jours, nourri dans le sérail, porte à la scène les plus célèbres des Esculapes contemporains, et nous les écorche vifs, quel triomphe lui réserveraient et le public, enchanté de voir bafouer ceux devant lesquels il a tremblé ou tremblera, et l'armée innombrable des ratés de la profession, trop heureux de se venger de leur bassesse...

Sans aller jusqu'à partager l'allégresse des ennemis d'Astruc ou d'Helvétius, car nous ne connaissons plus leurs raisons de haïr, retenons de cette comédie d'une part l'esprit dont elle est prodigue et d'autre part la vie dont elle anime ses personnages. Ce sont là deux qualités précieuses, que l'on souhaiterait à bien des satiriques...

CHAPITRE X

L'OUVRAGE DE PÉNÉLOPE

L'Ouvrage de Pénélope ou Machiavel en Médecine, par Aletheius, Demetrius, pseudonyme transparent, eût plusieurs éditions : l'édition originale est celle de Berlin (Genève), chez les héritiers de Cramer et Philibert, 1748. La même année, Elie Luzac, de Leyde, en donnait une, citée par M. René Paquet, in-12 de 148 pages, et que nous n'avons pas vue. La dernière est celle de Cramer et Philibert, en 3 volumes cette fois, dont un (1750) de suppléments et de clef.

L'Ouvrage de Pénélope forme un ensemble assez disparate où la pensée de l'auteur, se dissimule constamment, où l'art de la composition est traité avec une désinvolture peut-être pleine d'élégance, mais qui soumet la patience du critique à une rude épreuve. Ce qui frappe, à la première lecture, c'est le décousu de l'inspiration : on voit l'auteur s'installant à sa table, taillant sa plume, et sans brouillon, ni canevas, écrivant sous la dictée de l'imagination. Rien qui témoigne d'un plan arrêté à l'avance : un voyage en zig-zag, par les sentiers et les petits chemins. Le titre des chapitres ne correspond pas toujours à leur sujet ; ou bien des digressions inattendues l'étouffent, et ce n'est qu'à force d'attention, en élaguant les longueurs, en supprimant les répétitions, en négligeant les futilités qui l'alourdissent et la ralentissent que l'on parvient à comprendre exactement le but de l'ouvrage et les moyens, si lourdement, mis en œuvre par l'auteur. Alors seulement on ne regrette plus sa peine.

Jusqu'alors, La Mettrie, dans les pamphlets étudiés précédemment, n'avait pris pour cible que les confrères, personnellement attaqués et désignés à la malignité publique. Ici le ton s'élève, il sera question non plus seulement des médecins mais surtout de la médecine ; évidemment, La Mettrie incapable de réfréner son incontinence de plume ne résistera pas au plaisir — j'allais écrire au besoin — de faire défiler ses fantoches et nous ne seront pas surpris de retrouver (pages 145-238 du tome 1^{er}) sous

le titre : *Tableau de la Médecine*, le Musée des grotesques connu déjà par la *Politique du Médecin de Machiavel*, à laquelle il n'a pas changé une syllabe; il craignait sans doute de manquer de copie, ou bien il s'amusait à jouer un tour au bourreau qui avait solennellement brûlé le premier libelle; nouveau Phœnix, celui-ci renaissait de ses cendres. Avec autant d'à-propos, on rencontre au fil de la lecture une vieille connaissance, *Le Discours* de ce vénérable Fum-Ho-Ham, qui figurait en tête de la *Politique*, et qui, en queue de *Pénélope*, se métamorphose en une *Histoire de cet Ouvrage*, dont nous restâmes éberlué : tout le tome troisième, — et dernier, Dieu merci ! — n'est qu'un habit d'Arlequin, fait de pièces mal assemblées et cousues de gros fil; le recueil rappelle ces œuvres posthumes où des héritiers pieux, mais mal avisés envoient à l'imprimeur les brouillons, les notes, et jusqu'aux fonds de tiroirs ou de corbeilles, ne laissant dans l'oubli ni les lettres intimes, ni les factures impayées.

Il vaut donc mieux, pour la mémoire de l'auteur, ne pas faire usage des balayures; à l'exception de quelques pages vives, que nous avons découpées, tout le reste, nous le passons sous silence. *La thèse du Docteur Jacque*, sur le coït, qui paraissait si drôle à son auteur — mais les parents ne sont-ils pas aveugles ? — n'est qu'une insipide et plate plaisanterie, ne faisant pas sourire, mais baïller. Les suppléments, inutiles redites, nous font amèrement souvenir que l'esprit réchauffé ne vaut rien, et qu'un bon mot devient fade à sa seconde édition. Quand on pense que La Mettrie, conseillait à ses confrères de ne jamais écrire s'ils n'avaient rien à dire ! Que ne s'écoutait-il ?

Et cependant, cet Ouvrage de Pénélope, si inégal, si languissant, si mal bâti, je ne puis me défendre d'un secret penchant pour lui. Comme un père s'attendrit davantage sur un enfant souffreteux et malingre, j'ai pour lui les indulgences particulières; je finis par ne plus voir ses disgrâces, et je lui pardonne ses imperfections pour les qualités qu'il contient. C'est que, nulle part ailleurs, La Mettrie ne nous ouvrit aussi grand son cœur : jamais il ne se découvrit si largement, jamais il ne s'expliqua aussi franchement.

L'œuvre se compose de trois parties principales :

- a) Le Machiavelisme en médecine.
- b) La Politique des médecins.
- c) L'Antimachiavélisme.

Cette dernière, affecte la prétention d'être une réfutation des deux autres, et de manifester les beautés d'un art assassiné par ses fidèles. Nous verrons en l'analysant que le résultat n'a pas tout à fait répondu aux désirs de l'auteur.

Les deux autres sont liées, quoique différant essentiellement dans leur technique; elles concourent au même but, la démonstration de la bassesse et de l'ignominie des médecins, et naturellement non des des moindres, mais des plus huppés. La Mettrie s'adresse à son fils, c'est si commode !, et le genre de conseils qu'il lui donne n'est pas toujours de ceux à suivre pour arriver; le thème général est assez simple, et s'il développe une suite de paradoxes, il procède avec rigueur et méthode: il s'agit de démon-

trer que tout ce que l'on croit devoir être nécessaire à la médecine n'est au contraire que superflu ; la preuve en est donnée, superfétatoire, par tous ceux qui ont réussi sans connaître le premier mot de ces futilités, anatomie, botanique, chimie ou physiologie. Par contre, la littérature, la musique ou l'ichthyologie, voilà des sciences qu'il n'est pas permis d'ignorer, si l'on veut parvenir.

Ainsi dépouillée de ses sucres et réduite à son maigre squelette, cette première partie nous apparaît limpide, lumineuse ; cette critique impitoyable de ce que nous appelons aujourd'hui les sciences accessoires, — tant qu'il s'agit de celle que nous n'enseignons pas personnellement —, ces sciences rébarbatives et maudites qui écrasent les programmes et farcissent la cervelle des étudiants de merveilleuses billevesées, au détriment de la clinique, ce procès de l'invasion de la pathologie par la horde agressive des laboratoires de toute espèce, bien d'autres les ont repris depuis 1746, avec d'autant plus de vigueur, que la menace se faisait plus imminente et plus précise.

Mais nul n'y a déployé tant de malice ni tant d'esprit ; ces cent quarante pages fourmillent de mots, et de justes pensées ; tout le monde médical, comme aux Marionnettes, défile sur la scène, tour à tour : chacun cinglé d'une épithète qui le suivra désormais comme son ombre vient débiter son couplet, recevoir sa nasarde, pour disparaître ensuite dans la boîte aux pantins. Chemin faisant, La Mettrie nous expose en quelque sorte le bilan de la Science à son époque, mais suivant la formule d'un Commissaire aux comptes qui aurait chaussé des bécicles à verre déformant : il grossit le passif et n'aperçoit l'actif que dans un brouillard. Ce sont surtout les naturalistes qu'il vise : Linné, les Jussieu, Tournefort, Le Monnier, Guettard, Geoffroy, Poissonnier ; nous assistons grâce à lui, à la naissance des systèmes et les classifications, qui régissent encore l'histoire naturelle, et nous vivons l'étonnement dans lequel ils plongèrent les arrières fidèles à la nomenclature ancienne. La Mettrie n'a rien compris de cette nosographie biologique qui s'édifiait sur les ruines d'une morphologie microscopique conduisant aux pires hérésies génétiques. Il n'a vu que les bas-côtés de ces théories, forcément imparfaites, et il en a tiré des effets faciles de ridicule, quelle misère ! Il faut toutefois se souvenir de son éducation médicale superficielle, de son absence d'assiduité à des cours sommaires, de son habitat provincial, loin des sources de sagesse, et, en faveur de ses antécédents, lui accorder le bénéfice des circonstances atténuantes.

Faut-il admettre que les idées exposées ou même défendues par La Mettrie dans le Machiavélisme en médecine soient l'exacte expression de sa pensée, et qu'elles n'aient pas été déformées par des facteurs étrangers — l'animosité contre certains représentants d'une science, le goût du paradoxe, ou le désir de se singulariser ? Certes non. On pourrait le prendre en flagrante contradiction, car si la ligne générale de son sujet est tracée avec netteté, les détails sont assez négligés. Il varie sur des points de doctrine, avec une telle candeur que l'on aurait tort d'y attacher plus d'importance que lui-même.

Essayons, en élaguant les inutilités de donner l'essentiel, sinon

l'essence, de sa pensée; nous ne pourrions la suivre dans ses multiples détours, et nous nous bornerons à la dégager suffisamment pour la comprendre, dans son unité et dans sa continuité. Surtout nous éviterons les questions de personnes dont le livre fourmille. C'est en la prenant ligne par ligne qu'on pourrait en extraire la nomenclature la plus complète et la plus exacte des médecins parisiens; ils n'étaient alors qu'un peu plus d'une centaine!

Le Machiavélisme en médecine tend donc à démontrer et parfois par l'absurde — l'inutilité et l'utilité de certaines des branches de l'art : examinons de plus près les arguments de La Mettrie :

INUTILITÉ DE L'ANATOMIE

S'il est une science parfaitement inutile au Médecin, c'est bien l'Anatomie; celui qui veut parvenir doit contracter une sainte horreur du cadavre, dont l'odeur persistante suffit à éloigner les gens les moins dégoûtés. Il vaut mieux se contenter d'admirer les planches de Ruysch et d'Albinus! En quoi Seigneur! la connaissance d'une glande, d'un canal, d'un tuyau invisible de Lieberkuhn apprend-elle à doser les remèdes? Hippocrate, autorité suprême, établit que cette science a moins de rapport avec la médecine qu'avec la peinture et Clifton ajoute qu'aucune de ses découvertes, pas même celle de la circulation, ne fut de quelque secours dans la pratique. Harvée (*sic!*) était considéré par ses contemporains comme un disséqueur de puces!

Il va sans dire que tout anatomiste ne donnera jamais qu'un piètre médicastre : on connaît l'aventure de Duverney, qui, légèrement indisposé, s'alarme, se croit perdu et appelle Molin.

DUVERNEY : « Ce que je sais d'anatomie me fait trembler! »

MOLIN : « Monsieur, vous connaissez votre corps, mais je le guérirai mieux que vous sans le connaître! »

Un autre jour Du Cerf propose au même Duverney de lui acheter sa place de professeur au Collège de France. Duverney, se méfiant de ses connaissances, lui présente un fémur que l'autre ne reconnaît pas.

DUVERNAY : « Eh! Comment diable osez-vous prétendre à la première place d'anatomie du Royaume? »

DU CERF : « Oh, Monsieur, qu'importe! Cela n'empêchera pas que je fasse de beaux discours là-dessus! », et peut-être n'avait-il pas tort à en juger par Winslow, qui enseignait son art à peu près comme un moine de Saint-Denis montre son trésor!

En résumé, se faire anatomiste, c'est prendre un métier dégoûtant qui rapproche de l'Académie, mais qui éloigne du malade; et plus encore, ne fût-ce que par l'odeur, des bonnes fortunes, source profonde des renommées médicales.

INUTILITÉ DE LA BOTANIQUE

La Mettrie ne manque jamais quand l'occasion s'en présente, et au besoin se charge-t-il de la faire naître, de bailler quelques bonnes pichenettes au naturaliste suédois Linné, dont le système de classification des

plantes basé sur les différences sexuelles pouvait évidemment prêter le flanc à de faciles et grossières plaisanteries. Et pourtant, ce premier essai pour sortir de l'impasse morphologique méritait mieux que les sarcasmes d'un homme fort spirituel, mais incapable par manque de culture biologique d'en apprécier la haute valeur.

« Il y a des plantes mâles et femelles — (ce n'est pas Linné qui parle) —, les unes demeurent dans la même maison, et couchent ensemble ou séparément; les autres habitent diverses maisons et y vivent en nombreuses familles où chacune dans leur petit ménage, comme les Hollandais. Telles femmes a plusieurs maris; tel mari a plusieurs femmes, dont il ne se contente pas toujours...

Voilà le système de Linnaeus, qui a si bien su couvrir son ignorance du manteau grec ! *Cryptogamia* ! Quel charabia ! »

En somme la Botanique ne réclame que des yeux, de préférence myopes, de bonnes jambes et point de génie. Et La Mettrie s'y connaît, lui qui n'a jamais daigné connaître plus de plantes que Caron ! (1)

Il n'est certes pas de médecine plus naturelle que celle des plantes, mais que vaut-il mieux ? Etudier sérieusement la botanique, ou connaître les plantes usuelles comme un jardinier, ou les prescrire sans les connaître comme la plupart des confrères ? Ce n'est pas que les adeptes de Flore ne fussent imbus de l'importance de leur science; un jour un Botaniste, admirant l'adresse de Hunauld, dans une dissection de l'oreille, se pencha vers La Mettrie (à propos, celui-ci n'assista-t-il qu'à cette fameuse et unique dissection dont il nous rabat les oreilles ?) et lui glissa : « A quoi cela sert-il en médecine ? » « Vive les plantes ! » répond ce dernier. Et la leçon finie, Hunauld d'interroger : « Que vous disait donc ce *plat jardinier* ? »

En effet, à quoi bon l'apprendre ? La botanique s'oublie si vite; et ce n'est pas en herborisant qu'on voit des malades, de même que ce n'est pas en tâtant le pouls qu'on récolte des plantes.

Connaissez-vous un bon médecin botaniste ? Caron ? Mais il connaît à peine le persil, lui qui pourrait colorer la Seine, par les apozèmes, les jus d'herbes et les distillations qu'il fait avaler à ses malades. De Jussieu ? Chacun sait qu'il a réussi non par son savoir, mais par son ignorance. « Quand je purge un malade, il faut qu'il rende l'âme ou ses humeurs car je dose bien ! » Certes, car il donne les plantes comme l'avoine aux chevaux, par picotin, quarteron ou demi-cent !

La Botanique est donc inutile au médecin pour guérir, mais indispensable pour réussir, C. Q. F. D.

INUTILITÉ DE LA CHIMIE

On parle aujourd'hui du jargon des médecins et les critiques vont leur train, comme si chaque métier ne créait pas pour ses besoins propres un argot inintelligible aux profanes. On oublie trop souvent que la plus élémentaire pitié commande souvent ce langage hermétique, et que si le

(1) Le médecin, bien entendu, et non le nautonnier des Enfers.

médecin s'exprimait comme tout le monde, le malade ne lui saurait aucun gré d'apprendre ainsi le nom d'un mal parfois implacable, mais on pouvait au siècle dernier rester bouche bée devant les hiéroglyphes des chimistes, relevant de la plus échevelée fantaisie. Voici par exemple la teneur d'une ordonnance, sous la forme d'un véritable rébus :

Bi ·×· √. 3 B. ♂ ☉. 3 j. Effervescant per 8 i j. decanta ∞
 ☿ siccum △ amalgama cum ☉+ ♂ ☽ i j Dos. ☽ j ter ♀ ;
 superbibendo ▽ Mentha q. s.

Et maintenant traduisons :

Prendre une demi-once de vinaigre de vin ; des yeux d'écrevisse, un gros (en poudre) ; faire bouillir deux heures ; décanta ; sécher au feu la terre morte ; mélanger à deux scrupules de vitriol de mars ou de fer. La dose est un scrupule trois fois par jour, boire ensuite de l'eau de menthe en quantité suffisante.

A une époque où n'importe qui peut chez n'importe quel pharmacien, acheter n'importe quelle drogue vantée à la dernière page de son journal, on peut regretter le mystère qui rendait les formules secrètes, inviolables et pourtant plus actives. Mais au XVIII^e siècle les esprits clairs comprenaient avec peine pourquoi la thérapeutique s'embarrassait encore des obscurités voulues de l'alchimie : pourquoi écrire l'or ☉, l'argent C, le mercure ♀, le cuivre ♀, l'étain 4, le plomb 3 ?

La nature même de ces métaux est inconnue ; croit-on l'avoir expliquée, quand on a dit que tout métal se décompose en un principe métallique (qui forme le métal) et un principe phlogistique qui lui donne ses propriétés ? Il n'y a pas que l'opium qui fasse dormir en vertu d'une vertu dormitive ! La chimie n'est qu'un art creux et vain, qu'une science trompeuse.

Il serait curieux que La Mettrie revînt aujourd'hui : nous lui demanderions son avis sur les atomes, les électrons, les molécules et autres hypothèses par lesquelles on prétend nous démontrer la nature de la matière !

Et l'analyse donc ? N'est-ce pas une science exacte et infaillible ? Evidemment ; c'est pourquoi l'aloès et l'opium doivent être identiques puisqu'ils ont les mêmes constituants, et rien n'est plus aisé à démontrer que l'aconit n'est qu'un chou !

Cette chimie ne s'enseigne qu'à Paris : c'est seulement ici qu'elle est utile ; ne sert-elle pas surtout aux charlatans qui dupent leurs victimes à l'abri du voile d'Isis ? Lâchons le mot, ce qui se cache derrière les fourneaux et les cornues, ce sont les remèdes secrets fort propres à enrichir leur inventeur. Ses prétentions n'aboutissent en dernier ressort qu'à masquer des buts lucratifs, et permettre une réclame efficace, parce qu'insoupçonnable.

Science fallacieuse, abusive, que l'honnête homme fuira comme la peste.

INUTILITÉ DE LA PHYSIQUE

Distinguons : il n'est pas question ici de la physique médicale, cette science barbare sur laquelle pâlisent actuellement les futurs médecins, et qui a la prétention de réduire la vie en équations. La Mettrie entend par là ce que nous appelons la physiologie.

Les belles découvertes dans cette branche n'ont rencontré d'hostilité, sourde ou déclarée, et d'incompréhension qu'auprès des suppôts de la Faculté. La circulation du sang fut, officiellement combattue et anéantie par Denyau, qui démontra qu'aucun auteur ancien n'en avait fait mention ! Le même Denyau toujours poussé par ses collègues, conclut à l'inaction du quinquina sur les fièvres intermittentes. Rappellera-t-on la guerre de l'Emétique, menée par ce mauvais singe de Guy Patin ? Alors à quoi bon la physiologie et ses fondements expérimentaux ?

INUTILITÉ DE LA CHIRURGIE

Ces diables de médecins sont d'une avidité insatiable ; ils ignorent la chirurgie, mais ils veulent l'enseigner, de même qu'ils n'ont jamais accouché une seule femme, mais qu'ils s'arrogent le droit de former des accoucheurs. Les malheureux ! Donner des lois aux chirurgiens ? En sont-ils dignes ? Ne vit-on pas les meilleurs d'entre les grands facultatistes commettre des erreurs fatales !

C'est Diste qui prend une hernie pour un abcès et le fait inciser ; c'est Astruc sidéré devant un empyème opéré par les chirurgiens, et qu'il croyait une fièvre hectique ; c'est Helvetius qui donne l'ordre d'inciser une rétention d'urine, pensant à un abcès : heureusement le brave chirurgien a l'idée de sonder le patient. C'est encore La Vigne qui avait tant estropié de malades pour les vouloir soigner qu'il ne s'exerçait plus que sur sa femme ! Alors, à quoi sert-il de connaître la chirurgie, puisque — nous reconnaissons le refrain, — tant de gens qui veulent présider aux opérations, sans en avoir jamais appris les règles, ont réussi ?

En résumé, l'anatomie, la botanique, la chimie, la physiologie et la chirurgie que l'on s'accorde à estimer les bases nécessaires de la médecine et les pierres angulaires du temple d'Esculape, ne sont que d'inutiles fadaïses, puisque les maîtres de la Science sont parvenus à la notoriété, ont attiré la multitude, et ont rempli leurs coffres d'espèces sonnantes et trébuchantes, sans en posséder la moindre teinture.

De quoi fut donc fait leur succès ? Quels éléments mirent-ils en œuvre pour assurer leur fortune ? Parbleu, chacun selon son goût parut briller aux yeux des profanes dans un art tout différent de la médecine et La Mettrie va nous énumérer les connaissances nécessaires et suffisantes pour parvenir.

UTILITÉ DE LA LITTÉRATURE

En général, les médecins sont des gens aussi polis que bien élevés ; beaucoup possèdent et de l'esprit et de l'érudition ; personne n'entend

mieux le latin ou plutôt leur latin. Les ressources de leur imagination sont aussi fécondes en bons mots qu'en pharmacie, et leurs hypothèses aussi brillantes qu'inépuisables.

Les uns pourraient vous dire pourquoi l'homme n'entend qu'un son, et ne voit qu'un objet, alors qu'il a deux yeux et deux oreilles; la raison de cette exactitude des périodes des fièvres, à quoi servent la rate, les tétons dans l'homme et le thymus, comme la nature de la petite vérole, du pourpre, de la peste et des fièvres malignes. D'autres connaissent tous les arbres, tous les poissons, tous les oiseaux, toutes les histoires, toutes les langues; celui-ci veut passer pour bel esprit, celui-là le dispute à Bernard et à Ovide.

Il n'y a guère que la médecine qu'ils ignorent, car les médecins, de tout temps ont été plus distingués en tout qu'en leur art propre.

Voyez Astruc, comme il possède la charlatanerie de l'érudition. Dans son livre de la Vérole, il a fourré la critique et la chronologie de tout ce qui a le moindre rapport avec la Vérole, tout jusqu'à ce pauvre et mince évêque de Condom qui s'y trouve calomnié, et cela faute encore d'expérience! Il cite par le menu la généalogie de Louis de Flandres, à propos de frictions mercurielles; mais il oublie par contre de citer le moindre auteur!

Voyez Brayer; celui-ci commence par la scholastique, étudie ensuite, la politique et l'histoire; ce qui l'amène à la médecine. Il n'est demeuré célèbre que par son carrosse; affligé d'une avarice notoire, et résolu à se priver toute sa vie de ce véhicule, il mettait à contribution ses malades qui lui envoyaient le leur; aussi, le matin, on pouvait admirer à sa porte 30 ou 40 carrosses de tous modèles; il grimpait dans le premier et toute la file s'ébranlait et la procession l'accompagnait dans sa tournée de visites!

Molin ne sortait jamais sans traîner dans sa poche quelque auteur grec. Cela malheureusement ne compensait pas l'incertitude de ses connaissances médicales.

UTILITÉ DE LA GÉOMÉTRIE

Voilà enfin une science exacte, et dont le rôle se manifeste primordial. Quand on la possède à fond, que l'esprit a saisi le principe et la rigueur de la méthode mathématique, rien n'est alors plus facile que l'exercice de l'art. Etant donné un malade, trouver le remède, tel est le problème : et voilà!

Et que de joies, la géométrie me réserve-t-elle pas à ses adeptes? Que de passe-temps agréables on peut alors se ménager! Calculer la force de l'anus d'un paon, quand il fait la roue, ou la masse quotidienne de l'urine de l'armée du roi, y compris ses chirurgiens gascons, déterminer à quelle distance un homme normal projette l'urine et surtout construire l'hyperbole ou la parabole de lancement, établir d'après les tables de Newton, l'attraction des corps pour expliquer la génération, voilà-t-il pas de beaux et passionnants sujets de problèmes? C'est à la géométrie que l'on doit d'avoir pu prouver que le serpent d'Eve n'avait eu d'autre endroit

où se cacher que son centre de gravité, et que la vitesse des excréments dans les intestins est en raison inverse du carré des distances !

UTILITÉ DE L'ICTIOLOGIE

Le rôle des poissons est de servir à la fois d'aliments et de médicaments ; il appartient donc aux médecins de les bien connaître. Ce sont des animaux faciles à définir, d'après Artredi ; le poisson pour le naturaliste est un animal sans pieds, mais qui a des nageoires ; on peut ainsi le plus aisément du monde le distinguer d'un lion, d'un canard, d'un chat, d'un hibou, etc...

Quant à la classification interne de cet ordre, sur le mode linnéen, quelle soit bénie éternellement, car on lui doit le plaisir, fort apprécié des gastronomes, de manger un acanthoptérigie, un malacoptérigie, ou un chondroptérigie, alors qu'on croyait n'avoir dans son assiette qu'une vulgaire perche, une raie ou un saumon. Et La Mettrie, dégoûté de ce pédantisme, lève l'étendard de la révolte, pousse son cri de guerre « à bas le grec » et réclame la liberté de baptême pour les poissons !

Mais l'ichthyologie peut être mise à contribution par le médecin soucieux de réussir d'une autre façon : la mode est aux cabinets de curiosité, et la société s'engoue pour les sciences de la nature ; quoi de plus propre à frapper l'imagination des clients qu'un musée ou les squelettes de poissons dressés sur fil de fer, évoquent d'assez loin ces bestioles en liberté ? Ici La Mettrie pense évidemment aux Guettard, aux Petit, et surtout à Poissonnier, au nom prédestiné, qui avait transformé l'ancien hôtel de Trudaine en véritable Galerie : « Sur une table de quarante-cinq pieds de long, les productions des trois règnes de la nature s'étaient en bel ordre ; le pourtour de cette vitrine était garni de papillons et d'insectes rares, et les armoires qui longeaient les murs renfermaient des oiseaux, serpents, quadrupèdes, des momies, des moulages en cire, des appareils de physique, de beaux livres... Et pour allier le pittoresque à la science, il avait disposé sous les yeux fort graves d'Hippocrate et de Galien qui surveillaient le cabinet du haut de leur cadre de bois sculpté et doré, « deux rochers artificiels, l'un de cristaux d'alun, l'autre de vitriol bleu »... Peut-être avait-il acheté le crocodile empaillé d'Harpagon ?

UTILITÉ DE L'AMPHYBIOLOGIE

Les connaissances de La Mettrie en histoire naturelle et qu'il nous étale avec une certaine complaisance, même en égard à l'état de la science à son époque, ne dépassent pas une moyenne, et encore peu honnête. Les amphibiens sont des animaux à corps, nu, ou recouvert d'écailles, sans molaires ni nageoires. Cette définition démontre un certain éclectisme dans le choix des caractères différentiels ; mais il y a mieux, ou pire ; dans l'ordre des amphibiens, quatre genres ont été découpés, tortue, grenouille, lézard et vipère. Contre cela, et le plus sérieusement du monde, La Mettrie proteste et réclame un genre particulier pour le crapaud : « La grenouille et le crapaud présentent entre eux des différences essentielles, l'un rampe

et l'autre saute. » Il est heureux avec de telles dispositions qu'il ne fut pas chargé d'établir une classification selon ses observations; je pense qu'elle n'eût pas été à abri de toute critique !

Certains animaux parmi les amphibiens jouissent auprès de La Mettrie d'une réputation particulière, comme le lézard; ce dernier possède en effet l'immense avantage de pouvoir faire repousser sa queue, lorsqu'un accident vient par hasard à l'en priver. « Hélas voilà qui n'arrivera jamais à l'homme ! » conclut-il assez jalousement.

Le voyage devenant rapidement monotone, nous ne suivrons plus notre guide facétieux dans les arcanes du monde vivant : le thème des ironies faciles se contente de peu de broderies, et la fugue manque à la fois de grâce, de chaleur et de souffle. Sous prétexte de défendre l'utilité de l'ornithologie et la tétrapodologie, nous subissons de nouvelles et virulentes attaques contre les classifications, ou les plaisanteries de mauvais goût sur le rapprochement de l'homme et du singe. Il n'y a rien de bien nouveau là-dedans, et si l'on sourit parfois à quelque trait bien venu, on n'a guère envie de recommencer la lecture !

UTILITÉ DE LA MUSIQUE

Ce chapitre est presque entièrement consacré à ridiculiser les découvertes du *sorcier espagnol*, Solano, grand faiseur de miracles, et qui prédisait par le simple examen du pouls l'évolution des maladies, les crises, les complications, qu'aucun signe prémonitoire ne permettait de prévoir. La musique est indispensable au médecin pour de nombreuses raisons : on n'ignore pas les relations entre les sons et les couleurs du spectre : le père Castel n'avait-il pas voulu faire construire un Clavecin oculaire pour donner des concerts de couleurs ? La Mettrie conçoit encore mieux, un rapport entre les tons de la musique et les bruits du pouls qu'il ne reste plus qu'à noter : Solano isole des pouls dicrote, intermittent, ascendant, etc. . » La Mettrie, lui, les traduit en musique : le dicrote chant ut, ut; l'ascendant ut, ré, mi, fa... Pourquoi ne pas construire alors un clavecin du pouls ?

La voix, changeant avec le caractère, les circonstances, les émotions, les maladies, devient un moyen de diagnostic et La Mettrie, soucieux d'exploiter cette importante découverte conseille le plus gravement du monde au médecin, en arrivant au chevet du patient, de lui faire chanter un air à boire ! Et dire que l'auscultation attendait encore Laennec ! Quels sarcasmes le médecin breton n'eût-il pas entendus !

Et les relations de la musique et de la thérapeutique ne s'arrêtent pas là ! Chacun sait que les malades piqués de la tarentule ne sont calmés que lorsqu'on leur joue un air de danse, et un seul, qui entre tous possède ce curieux pouvoir sédatif; mais on ignore généralement que les violons sont un remède merveilleux. Le malheur est qu'on ne sache jamais quand ce diable de La Mettrie plaisante ou écrit sérieusement !

Si, en matière de conclusion, nous ramassons les conseils que nous donne, par le truchement de La Mettrie, feu Machiavel, pour faire son

chemin en médecine, nous en tirons cette substantifique moëlle qu'il ne sert de rien d'avoir étudié son art : il suffit d'en imposer par des dehors scientifiques, apprendre les fortifications, l'astronomie, la navigation, la sculpture ou la cuisine, à la bonne heure, voilà qui pousse un homme ! Se faire politique, grammarien, alchimiste, ou numismate, c'est assurer le succès de sa carrière, ainsi que nous le prouvent d'innombrables exemples.

« Si vous m'en croyez, mon fils, vous vous contenterez de mesurer la dilatation des corps par le feu, la croissance des tortues, les pieds cubes d'eau tombant sur la terre. Faute d'autres patients, vous vous amusez à étouffer des oiseaux dans le vide de Boyle, à couper les jambes de devant à certains animaux, pour leur apprendre à marcher en hommes ; vous ouvrirez des chiens en vie après les avoir cruellement régalez, pour voir leurs veines lactées ; vous empalerez des insectes à la pointe d'une aiguille, par exemple, des têtes de mouches, pour avoir l'honneur d'observer avec vos microscopes anglais leurs 1.400 yeux. Vous ferez voir aux curieux des Polypes de toutes les espèces, et leur surprenante et unique manière de se reproduire... et vous vous écrierez avec Virgile ! *Felix qui potuit rerum cognoscere causas !* »



La deuxième partie de l'*Ouvrage de Pénélope* nous offre à la manière d'une tapisserie au petit-point, la politique des médecins, entre eux, envers leurs malades et les gens du monde. Et cela pourrait s'intituler : « Plus ça change... », d'un titre de revue. Nous y apprenons, en effet, qu'au XVIII^e siècle, le monde médical est mené par une gérontocratie acariâtre, ignorante, pourrie de préjugés, jalouse de ses prérogations défendant ses places et ses postes avec l'énergie du désespoir ; contre elle, la tourbe des jeunes, vague par vague, sans trêve, ni répit, mène l'assaut, au cri de « Meurent les vieux » ! Car le pire ennemi du médecin, c'est le médecin : *Medici medicus lupus ?*

Il faut donc, pour que le jeune perce, et surgisse de la mêlée qu'il soit un rude joûteur, et qu'il inspire autour de lui une redoutable terreur ; quand on le craindra, il se mettra aisément à la remorque d'un vieux, qui l'introduira d'abord dans le rebut de sa clientèle : un pied dans la place, place prise ; rien ne sera plus aisé que de *luxer*, comme on dit en argot de carabin, son protecteur !

Et le meilleur moyen de se glisser dans la compagnie auguste des pontifes, c'est de les appeler toujours en consultation, car la consultation n'est jamais demandée pour le soulagement du malade, mais au bénéfice du médecin (1). A condition de ne prendre aucune décision, chacun tirera,

(1) Outre ses consultations au chevet du malade, La Mettrie nous apprend l'existence de consultations données par écrit à quelque malade de Province ; dans ce temps-là on ne pouvait songer à déplacer en corps les maîtres les plus achalandés de la Faculté, et encore moins le patient. Dans le premier cas, il eût été réduit à la misère, dans le second au cimetière.

Aussi, le médecin traitant, rédigeait sur place une observation qu'il envoyait à un banquier ou à quelque correspondant de bonne volonté : celui-ci adressait aux

quoiqu'il arrive, son épingle du jeu : s'il meurt, chacun dit : « Est-ce ma faute ? Je ne voulais pas, moi, ce remède qui l'a tué ! ». S'il guérit : « C'est moi qui l'ai sauvé ! »

Avec les vieilles barbes, il faut se faire sectateur des antiques : « A quoi sert, ricanerez-vous, de ratiociner sur le mécanisme de la machine, la chimie des remèdes et des aliments ? Ah ! Il n'y a plus de médecine, depuis que la physique s'en est mêlée ! » Cela n'empêchera nullement le jeune débrouillard d'arriver le premier, pour capter la confiance du patient, ni surtout de partir le dernier pour lui glisser à l'oreille : « Ne craignez rien ; je les ai mis sur la voie ! »

Avec eux, il faut parler leur jargon, et se précautionner pour ne jamais rester coi : Renard, imitant les prédicateurs, a préparé une provision de quarante *improvisations* pour les quarante principales maladies ; quant à Santeuil, il passait les nuits à composer et répéter ses consultations, marchant à grands pas par sa chambre : mauvais voisin, mais bon orateur !

Les pages où La Mettrie étale ces bassesses, hélas de tous les temps, sont des meilleures parmi les meilleures : il y a là une verve intarissable, une richesse de traits, une puissance d'expression, une violence, une truculence inégalables. La force comique de la satire éclate à chaque phrase, jaillie, on le sait, d'un seul jet, et imprimée tout cru, sans retouche ni rature.

Il y a des scènes attendrissantes : ce médecin qui, pour démolir un confrère, fait venir chez son malade l'apothicaire, et compulse ses livres d'ordonnances : « Oh ! oh ! que vois-je, mon ami ? Ici, des éléments contraires ; là, une drogue pour le moins inutile. Hé, là, n'est-ce pas une dose... tournefortienne ? Et ceci, un mariage bizarre des remèdes ? « A quoi, flatté, l'apothicaire répondra : « Un mariage ? mais c'est un véritable adultère ! » Il ne manque ici que le crayon de Daumier.

En conclusion, le médecin, pour se hisser au-dessus de la foule anonyme des ratés, doit savoir utiliser cette arme empoisonnée, la médiansance : sa devise, c'est abattre les puissants, élever les médiocres, mais jouer l'équité... pour les morts.

Avec les malades, la comédie change de genre, mais les procédés ne varient guère : le médecin gardera toujours à l'esprit la nécessité d'un dehors austère : l'accoutrement, l'air et la perruque font plus pour le succès que la science. Au près du malade, n'arrivez qu'à point, sans trop de hâte : courez dès le matin, magnifiquement vêtu — même à crédit — de velours ras, courez surtout si vous n'avez rien à faire. Dinez-vous en ville ? Faites-vous attendre et sortez au dessert. Racontez vos visites à vos laquais, qui

médecins de ses amis, en même temps qu'un demi-louis, la lettre du provincial, et le lendemain, il colligeait les réponses qui partaient par le premier courrier.

Cette pratique amenait parfois d'admirables *qui-pro-quo* ; car on se trompait, le cas n'étant pas rare, de lettre ! La Mettrie cite le cas de cet épileptique auquel la Faculté ordonna, gravement de se mettre plusieurs fois par jour à cheval sur le bras d'un fauteuil. La consultation s'adressait à un autre patient qui souffrait d'une chute du rectum ! Ce qu'il y eût de plus extraordinaire, mais par malheur l'histoire ne le dit pas, c'est que l'épileptique par ce traitement effarant fut peut-être guéri !

en feront part à tout le voisinage. Louez une maison de bonne apparence, mais ne grimpez pas plus haut qu'au premier étage : meublez-vous richement, que vos laquais soient gras, votre équipage superbe...

Arrivez-vous dans une maison nouvelle ? Gagnez les domestiques, car les maîtres commandent aux valets, mais les valets conduisent les maîtres : complimentez les enfants, écoutez les femmes, approuvez toujours leurs traitements, mais ajoutez-y le nécessaire.

Ménagez le chirurgien : dissimulez avec lui, rampez. Ignorez-vous la chirurgie ? Paraissez la savoir avec ceux qui l'ignorent comme vous. La savez-vous ? Feignez quelque ignorance avec les maîtres de l'art, qui véritablement doivent être les vôtres dans une partie aussi bornée. Cultivez les chirurgiens des Grandes Maisons, comme Helvétius ; ils chasseront pour vous les autres médecins ; faites-vous prôner par les apothicaires, et consultez avec les empiriques.

Et les malades ? Amusez-les : sauf quand il s'agit de leurs maux et de leurs remèdes : alors écoutez-les, plein de gravité, paraissez vous intéresser à leurs racontars, tout en pensant à autre chose. Si la guérison est proche, sachez l'art de la reculer : une guérison trop rapide ne vaut rien. « La Peste qui s'y fie ! grondera le maître de céans. Il a sauvé la vie à mon chef d'office, mais j'aimerais mieux mourir que de me confier à un tel médecin ! »

Si ça tourne mal, retranchez-vous, prudemment, à l'avance, derrière la malignité du cas, votre intervention tardive, et surtout les erreurs commises auparavant par vos confrères.

Allez-vous ordonner ? Attention ! — Arrêtez-vous net, au milieu de l'ordonnance, regardez fixement le malade entre les yeux, et murmurez : « La tête et l'estomac seraient bien de la partie ? Je le gagerais. Et les reins ne vous feraient-ils un tantinet souffrir ? » Si le malade, abruti, répond oui, repartez : « Je m'en doutais, ajoutons donc de la poudre céphalique pour la tête, quelques gouttes anodines minérales d'Hoffman, pour les âcreurs du ventricule (je n'en sais pas la composition, mais elles sont divines) puis douze grains de pilules de Starkey pour les reins, six cynoglosses pour consoler le poumon, etc... »

Ne prescrivez jamais de remèdes nouveaux : conformez-vous à la coutume ; souvenez-vous du dicton : « Vérité en deçà, erreur au delà ! » Clystérisez en France, mais, pour l'amour de Dieu, ne donnez jamais de lavement en Hollande ! Soyez partisan résolu de l'attente : aidez la nature, et méfiez-vous de l'abus des médicaments.

Cependant n'oubliez jamais de vous faire payer ! Faites comme Caron, qui sort de la chambre du malade en demandant : « Qui paye ? » Il a raison. *Pete cum dolet, nam sanus solvere nolet !* (A la façon d'Harpagon, j'ai bien envie, ô La Mettrie, de faire graver cela en lettres d'or sur la cheminée de mon cabinet !)

Que la religion n'arrête pas dans son envol le jeune médecin ; on nous accuse d'incrédulité ? N'est-ce pas Winslow, partisan des possessions, qui use encore de l'exorcisme comme remède ? Un jour, un curé de Paris lui disait : « Vous êtes fort mauvais médecin ? » Apparemment, répond

l'autre vexé, parce que je suis anatomiste ? » « Hé non, parce que vous êtes dévot » !

L'irréligion n'a pas empêché Chirac de réussir : « Montrez-nous une rose, puis enlevez-la : nous garderons l'idée d'une rose ; mais enlevez les quatre lettres D.I.E.U. du mot Dieu, et il ne nous restera rien dans l'esprit ». C'est que la religion est une fable, imaginée pour contenir les peuples dans leur devoir et garantir la sûreté du gouvernement. La mépriser, c'est se montrer un perturbateur de la Société, un destructeur des lois, un esprit dangereux : avec une telle renommée, qui confiera sa vie à un jeune médecin ? C'est un grand malheur de ne pas croire, et un plus grand de le dire ! »

Par contre, les prêtres et les dévotes ouvrent toutes les portes qui, sans eux, vous fussent demeuré fermées ; envoyer son carosse à l'église, s'insinuer dans les couvents (mais en ne traitant les nonnes qu'en médecin !) gagner l'amitié de son curé, s'attacher les confesseurs et les prédicateurs, telle est l'impérieuse condition du succès.

Tout ce passage si plein de bonne humeur, à la réflexion devient d'une poignante tristesse : car il fut écrit sur la terre d'exil, dans cette ville de Leyde sectaire, intransigeante, puritaine, par un pauvre homme de philosophe, gueux et chassé de partout, pour avoir eu le « malheur de ne pas croire » et de l'écrire.

Ces beaux conseils, dignes de leur parrain supposé Machiavel, clefs à secret de la chambre aux trésors des fables orientales, que ne les a-t-il suivis ! Ecouter les sots, ne mépriser personne, donner raison à qui a tort, ménager Plutus, rire avec les rieurs, était-ce donc si difficile ? Il faut le croire ; La Mettrie devait souffrir d'une spondylose rhizomélisque congénitale qui lui interdisait de courber l'échine, et nul, parmi ses détracteurs, malgré la fausseté et l'injustice des allégations calomnieuses portées contre lui, n'a jamais eu l'impudence de suspecter, sous ce rapport, sa parfaite probité et son altière indépendance.

La médecine ne serait donc qu'un métier de forbans ? Distinguons : la médecine est le plus noble des arts, mais exercé par les plus vils fripons. Et La Mettrie s'efforcera, désormais, à nous convaincre de cette précellence, écrivant un anti-machiavélisme, à l'instar de Pénélope, « obligé de défaire sa propre toile », nous donnant ainsi l'explication de ce titre hermétique, l'*Ouvrage de Pénélope* qui prend l'habit vétuste de quelque survivant du temps des précieuses.

Malheureusement le panégyriste ne vaut pas le pamphlétaire, son tempérament ne se plie ni à la louange ni à l'admiration, et l'éloge tourne toujours, sans qu'il paraisse le vouloir, à la critique. Qu'il condamne l'abus, le danger des systèmes, auxquels cependant il n'a su échapper autant et même moins qu'un autre, c'est moins pour exalter l'empirisme que pour cribler Chirac et Sylva. Qu'il raille la *scriptomanie*, des confrères, ce n'est qu'un prétexte à assommer Astruc ; s'il dénigre la fausse expérience qui n'est faite que de routine imbécile et d'habitude, c'est pour opposer Quesnay à Rollin...

Il l'aime cependant, son art, « aussi ancien que le monde et sa

misère », dont les détracteurs vont répétant « qu'il est incertain, conjectural, dénué de principes, ne présentant que du douteux et de l'équivoque ». Ces pauvres gens, incapables de juger une science si en dehors du commun des esprits, la jugent, pour comble d'infortune, d'après les ridicules, les défauts et les vices de ceux qui l'exercent.

Mais La Mettrie ne se montre-t-il pas plus exigeant encore qu'eux, lorsqu'il trace le portrait du médecin selon son cœur, paré de tant de qualités, qu'on se demande dans quel séminaire de héros et de demi-dieux il pourrait s'instruire et s'amender ? « Le médecin mérite la confiance des malades si, dès sa plus tendre jeunesse, vers 18 ou 20 ans, après de bonnes humanités et un excellent cours de philosophie expérimentale, il s'est assiduellement appliqué à la médecine ; si, ayant toujours montré un bon esprit capable de réfléchir, l'ayant toujours cultivé, toujours orné par les Belles Lettres, accoutumé à l'évidence par le secours de la géométrie, il a d'abord étudié l'anatomie sous les yeux des plus grands maîtres, non dans les livres dont les descriptions s'impriment mal dans le cerveau, mais dans le cadavre et les animaux vivants, et cela, assiduellement, pendant un temps considérable. Il sera digne de réussir et percera sûrement la foule, si, après s'être meublé la tête de tous les faits et observations éparses dans les riches monuments des anciens, il connaît toutes les expériences que les modernes ont faites en chimie et dans les autres parties de la médecine. On doit l'estimer et l'employer s'il connaît parfaitement les signes distinctifs des maladies et la manière de les guérir. Il faut qu'il ait puisé dans les excellentes sources des philosophes ce préservatif des hypothèses, ce goût sûr, inspiré par la sagesse, qui rend l'esprit avare de conjectures. Il aura besoin aussi de suivre les meilleurs praticiens dans les hôpitaux ou chez les malades ; le mieux serait qu'on lui confiât un hôpital et qu'il y présidât un couple d'années.

On sera encore plus disposé en sa faveur, s'il n'a pas ménagé ses soins, ni ses peines, ni son argent, pour voyager, s'instruire et écouter les plus excellents professeurs, s'il a donné quelques ouvrages dans lesquels il aura réuni les observations des anciens aux découvertes des modernes.

Il ne suffit pas de connaître toutes les drogues de Geoffroy, toutes les plantes des Jussieu, d'être physicien comme Le Monier, chimiste comme Gaubius, anatomiste comme Winslow, mécanicien comme Borelli ; il faut joindre l'expérience à tant de théorie, et avoir acquis au lit du malade l'habitude de l'usage qu'on en fait. C'est ici le point essentiel, la base fondamentale de la médecine et des médecins. »

Si ce bon Monsieur Josnet, dans la fameuse Faculté de Reims avait exigé de vous, ô La Mettrie, pour vous coiffer du bonnet, tant de science et de conditions, je crains fort que vous n'eussiez couru le risque de vous enrhumér ! Trop tôt le tonnerre ! Ce que vous exigez du médecin, au cours de son sacerdoce, cette union de la clinique et des connaissances théoriques, dans ce que nous appelons les sciences accessoires, ce long noviciat dans les hôpitaux, devenu cette institution inégalee de l'internat, ces humanités nécessaires à la base, cette organisation complexe qui fait d'un étudiant, dès la thèse passée, un praticien capable

d'accomplir sa mission de salut, il faudra près d'un siècle pour la sortir du domaine de l'utopie et du royaume des cartons verts.

Vous aviez la conception de votre devoir la plus digne, la plus élevée, l'ambition, des plus honorables, de faire de vos ignares médocastres des moines laïcs parés de toutes les vertus, de trop de vertus. Mais pourquoi faut-il que nous rapprochions de votre modèle certain médecin de nos amis, dans une tenue d'un aimable débraillé, buvant à la santé d'Hippocrate, en caressant le téton de Phyllis ! Nous n'avons pas inventé, nous qui avons découvert tant de merveilles, l'éternel : Faites ce que je dis... De votre temps, déjà, la formule était fort commode, n'est-ce pas ?

CHAPITRE XI

LE MILIEU MÉDICAL PARISIEN VERS 1745.

Les trois principaux pamphlets médicaux de La Mettrie ne doivent pas être étudiés séparément ; ils s'appliquent chacun à un but déterminé, mais ils n'acquièrent leur valeur documentaire que dans leur ensemble. *La Politique du Médecin* n'est qu'une peinture plus ou moins caricaturale des maîtres parisiens : *La Faculté Vengée* n'est qu'une défense de l'auteur et une justification de ses accusations : mais *l'Ouvrage de Pénélope* est un tableau complet des mœurs médicales et une critique presque toujours exacte de la médecine. Ces trois volets du triptyque, nous les devons présenter ouverts, après les avoir examinés dans leur détail.

Car, nonobstant leurs imperfections, leur outrance, leur interprétation souvent tendancieuse des faits ou des anecdotes qui leur servent de base, leurs fautes nombreuses et de composition et de style, ils demeurent notre meilleur guide pour pénétrer ce monde défunt, qui sans ce fil d'Ariane, nous resterait fermé. Et non seulement le meilleur, mais on pourrait dire le seul, car de tous les autres pamphlets qui nous sont parvenus, aucun ne présente un intérêt aussi considérable et ne nous fournit de détails aussi abondants sur un sujet aussi vaste : il n'en est pas d'aussi étendu, et cette trilogie nous permet d'embrasser d'un coup d'œil tout le personnel hippocratique qui s'agitait de 1740 à 1745.

L'indéniable valeur de l'œuvre de La Mettrie s'affirme chaque fois que nous pouvons, grâce aux mémoires du temps, ou aux Commentaires de la Faculté, procéder à des recoupements. Le cas est malheureusement assez rare, mais cependant assez fréquent pour permettre de conclure à sa véracité, et d'ajouter foi à celles de ses allégations dont nous ne trouvons aucune trace par ailleurs : tout au moins dans leur sens général et sous quelques réserves.

Or un premier fait nous étonne ; dans l'ensemble touffu qui couvre un millier de pages in-8° les Provinces n'ont aucune part. L'auteur réserve

tout son fiel aux Parisiens. Il y avait cependant d'autres Facultés aussi puissantes que celle de Paris, notamment sa rivale Montpellier, si férue de son antiquité, et qui ne badinait pas sur le chapitre des préséances : il y en avait des faméliques, comme Douai, Bourges, Cahors ou Pont-à-Mousson, qui délivraient leurs grades par la poste, mais contre remboursement. Et cependant La Mettrie les ménage, ou les dédaigne, comme on voudra, de même qu'il ne décoche aucun trait à ses anciens confrères les médecins Malouins, que nous connaissons par les notices du Docteur Hervot. Peut-être leur perfection échappait-elle à la critique ? Peut-être plus simplement estimait-il que le public parisien ne saisirait pas les allusions aux scandales aléthiens ? C'est possible, quoique l'on puisse toujours intéresser des indifférents à une anecdote bien trousseée. Mais peut-être y aurait-il des raisons plus secrètes à cette sélection ? Quelqu'un n'aurait-il pas guidé la plume du polémiste, quelqu'un poursuivant un but mystérieux et tenant à conserver pour cela le plus strict incognito ? Cette supposition n'a rien, nous le verrons, d'in vraisemblable.

Second point intéressant : si La Mettrie se cantonne dans le domaine parisien, il s'efforce de se montrer complet. Si l'on dressait le catalogue alphabétique des personnages cités par lui, on se rendrait aisément compte qu'il n'oublie personne : les listes de praticiens que nous pouvons nous procurer, soit par les actes de la Faculté, soit par le dépouillement des almanachs ou livres d'adresses, ne sont guère plus fournies que le tableau de la troupe ! Et alors, lancinante, la question se pose : qui a renseigné La Mettrie ?

La *Politique* date de 1746 : *Pénélope* de 1748. Or on peut admettre que l'étudiant débraillé ne hantait pas la « société », et que ce n'est pas à Reims qu'on recueille les échos légers des alcôves parisiennes, moins encore auprès du grave Boerhaave. Dès 1734 ou au plus tard 1735 il vit cloîtré dans Saint-Malo, loin de la Cour et de la Ville : il y languit, charmant les loisirs du métier par ses traductions et adaptations de son maître batave, ou guerroyant contre Astruc, jusqu'aux premiers jours de 1742. Il quitte sa province alors mais il ne fait à Paris que de courts séjours, pris par son service aux Gardes-Françaises : avec eux, il tient la campagne durant les trois années 43, 44 et 45 : ses audaces de plume l'éloignent ensuite de France, le maintiennent en Flandre, pour le faire exiler définitivement en 1746 : alors, adieu Paris ! A quel moment trouva-t-il la possibilité de se documenter aussi amplement et aussi sûrement ? La masse d'anecdotes qu'il rapporte est formidable, le nombre des gens qu'il « commente » imposant : souvent il colporte des racontars sur des personnalités de second plan, ou de menus faits qu'on ne peut croire de notoriété publique. Alors, est-il derrière lui un mystérieux souffleur assez répandu dans le monde pour ramasser ce butin de médisances ?

Puisque La Mettrie, si expansif, si bavard, si facilement riche de détails sur sa vie privée, devient subitement muet sur ses séjours à Paris, sur ses relations, sur ses amitiés, aurait-il quelque raison à les taire, pour mieux cacher son informateur intéressé ? Aurait-il fait, consciemment ou non le jeu de plus malin que lui ? Pourquoi pas ? Mais qui ? L'énigme

serait insoluble, si nous n'appliquions le vieil adage de droit : *Fecit cui prodest*. Nous y reviendrons tout à l'heure.

L'impitoyable satire vise à la fois les mœurs et les gens, et rien, ni personne — ou presque personne — n'y échappe. Tantôt elle s'en prend aux programmes mêmes des études, et en proclame l'insuffisance : dominés par la scholastique, qu'il fallut si souvent tuer, ils ne font place qu'à la théorie : un cas n'a d'intérêt que selon la discussion qu'il soulève : Hippocrate dit non, Galien dit oui, tout est là, et le malade peut mourir, l'honneur sera sauf, s'il est mort dans les règles et conformément au canon des anciens. L'apprenti puise dans les grimoires presque aussi vieux que la souffrance humaine l'essentiel de son art : d'esprit, il est encore d'église, et ne souille pas ses mains à des besognes basses : il ne regarde le malade que de loin et de haut, ne le considérant que comme un sujet d'argumentation, quand il ne voyait pas en lui qu'un moyen de gagner sa vie. Est-ce sa faute ? Les responsables ne sont-elles pas les Facultés, avec leurs méthodes périmées d'enseignement oral, où le commentaire des anciens tient plus de place que l'observation de la nature ? Et La Mettrie nous étale les erreurs lamentables de l'Ecole de Paris, forteresse de la routine, capitale de la chinoiserie, figée dans ses prérogatives, confite dans son infatuation, et centre de la résistance au progrès. Il nous montre ses docteurs, assemblés en grande pompe, décernant ses grades avec une gravité comique, obstinés à défendre leurs droits et contemplant leur nombril avec ravissement. Il raille comme il sied sa mère nourricière, Reims, où l'on vend tout, pour dix louis, et l'austère Monsieur Josnet, qui d'un bêtise fait un redoutable et légitime manieur de drogues : il fustige ces ânes prétentieux qui s'arrogent le droit de tout savoir sans avoir rien appris, et veulent régenter tout l'art de guérir, même dans les parties qu'ils ont de tout temps renoncé à exercer.

Nous apprenons grâce à lui les difficultés que le nouveau promu avait à surmonter, les sacrifices à consentir, les difficultés d'installation que les années n'ont pas réduites : le jeune médecin ne pouvait se loger que dans une maison d'apparence, et pas plus haut qu'au premier étage, Paris ne comptant pas d'ascenseur ! Voulait-il réussir ? c'était pour le moins le carrosse et la livrée, et le bel habit de couleur sombre. Avec lui, nous suivons, en lisant ses portraits, la rapide transformation des usages : les médecins à la mode, fréquentant les salons, les encyclopédistes, abandonnent petit à petit cet aspect rigide, en faveur sous la vieille Maintenon, et se font enjoués au contact des coulisses et dans la joyeuse compagnie des libertins : Molière ne reconnaîtrait plus en Silva ou même en Tronchin les Diafoirus qu'il a bafoués. La mise et le ton ont changé.

Dans cette ville qui pour six cent mille habitants ne comptait qu'une centaine de praticiens, les fortunes médicales étaient rares ; si Tronchin prenait un louis de visite, si des maîtres fort achalandés demandaient comme Bourdelin 6 livres ou comme Bouvart trois livres, la plupart devaient se contenter d'une livre, bien heureux encore lorsque la pratique daignait les honorer sans rechigner. La concurrence était âpre, on s'arrachait les malades, et les vrais docteurs continuellement devaient se coaliser et se défendre contre les illégaux, les empiriques, inventeurs de remèdes souve-

rains contre tous les maux et même les autres, les étrangers et les médecins de province, exerçant leur commerce prospère en marge des lois, grâce à de hautes protections, ou de louches complicités. Ceux-ci se moquaient de la vieille dame, la Faculté ! Les interdictions, les amendes, les plaintes au Châtelet, les procès ne les atteignaient pas, tandis que les docteurs régents tremblaient devant le courroux de la Très Salubre. Elle s'émouvait bien promptement, et ceux qui s'écartaient de son giron se voyaient impitoyablement excommuniés ; et privés de leur gagne-pain jusqu'à ce que, repentants et honteux, ils aient imploré le pardon de leurs fautes et renié leurs erreurs. Les exemples ne se comptent pas de ces exécutions, toujours suivies au bout d'un temps plus ou moins long, de la capitulation du coupable : un seul ne parut pas devant ses pairs, la chandelle au poing, en costume de pénitent, La Mettrie. Il mourut sans donner cette joie à ses victimes.

Les pages où il a consigné cet étrange « moyen de parvenir » sont amères et désolantes : à chaque paragraphe, on rencontre la haine forcenée, la jalousie, l'envie, la mauvaise confraternité. Tout est bon, pour ruiner son rival, le mensonge, la calomnie, l'accusation perfide, le rappel de ce qu'on appelle les crimes de ses confrères ; chaque mort devient un assassinat, chaque survie une erreur heureuse. L'argent domine le monde, et la médecine n'est plus qu'un assez vilain métier.

Mais plus encore que l'argent, ce qu'il faut conquérir à tout prix, ce sont les places officielles, non pas les places cependant enviées de docteur-régent à la Faculté, de démonstrateur au Jardin du Roi, ou au Collège de France, mais les fructueux emplois auprès de la Cour et des grands. Car le plus étrange dans ce milieu médical, c'est le caractère éphémère des renommées, l'instabilité des clientèles, et en un mot le caractère politique de la fortune des praticiens. On ne réussit que par la faveur du Prince ou de ses proches : on ne parvient par la capacité professionnelle qu'à une honnête aisance : pour assurer le succès durable, il faut uniquement spéculer sur la chance du courtisan.

Le siècle est donc rempli des échos de ces combats opiniâtres pour les places tant enviées. Au sommet de la hiérarchie trônait le Premier Médecin du Roi, l'Archiâtre : grand officier de la maison royale, il relevait directement du souverain et prêtait serment entre ses mains. Conseiller ordinaire, il devenait comte, et transmettait sa noblesse à ses descendants : responsable de la santé du Roi, il ne pouvait vendre sa charge, qui lui rapportait officiellement 40.000 livres, sans compter les retours de bâton.

Au-dessous de lui, second personnage de qualité, se trouvait le médecin ordinaire, qui exerçait son art en l'absence du premier médecin et assistait de droit à toutes les consultations, ce qui lui valait encore 15.000 livres.

Tous deux étaient assistés de huit médecins par quartier, qui prenaient service à raison de deux par trimestre : ils ne soignaient pas le Roi, sauf quand on les en conviait, ce qui arrivait rarement, mais ils devaient assurer une consultation gratuite le mardi au Louvre, pour le personnel de la Cour. Leurs honoraires tombaient à 1.500 livres. A côté d'eux, mais

en dehors de la docte Faculté, le Roi entretenait — maigrement — des chirurgiens, un médecin spagirique, des apothicaires, un herboriste, et des opérateurs spécialisés, et notamment un renoueur, un oculiste, et un lithotomiste. Notons que malgré le piteux état des bouches royales, et la notoriété de bon aloi de dentistes habiles comme Fauchard, Bunon ou Jourdain, nous n'avons pas trouvé trace de leur emploi à la Cour. Ce petit monde ne jouait d'ordinaire qu'un rôle bien effacé : il fallait un accident sérieux, comme la fistule de Louis XIV ou la maladie de Louis XV à Metz pour qu'ils gagnassent d'emblée la notoriété, aussitôt monnayée.

Enfin, un peu en dehors du cadre normal, quatre médecins consultants jouissaient du droit appréciable de se voir appelés par le premier médecin pour soigner les membres de la famille souveraine, dès qu'une maladie s'annonçait grave ; leur traitement s'élevait à 9.000 livres.

Mais le Roi n'était pas le seul à posséder une maison médicale ; la Reine, le Dauphin, la Dauphine et les Enfants de France disposaient chacun d'un premier médecin et souvent d'un médecin ordinaire. Quant aux grands seigneurs, ils auraient cru déroger en ne suivant pas l'exemple venu de si haut, et il n'était pas de prince, de maréchal, ou même de riche financier qui ne tînt à ses gages quelque disciple d'Esculape. Une maladie frappait-elle une personnalité connue ? Tous ses amis de lui déléguer son propre docteur, et rien n'était plus risible que le défilé des carrosses volant à l'hôtel du patient, et la défense héroïque qu'il devait soutenir contre la consultation inopinée.

Ces emplois mettaient le praticien dans une situation pleine d'inconvénients, où sa dignité personnelle subissait bien des assauts. Il se donnait un maître ou tout au moins un patron, et se reléguait presque au rang des domestiques : subissant les sautes d'humeur, il lui fallait pour se maintenir une grande souplesse d'échine : toujours prêt à répondre au premier appel, il sacrifiait sa liberté, ses opinions, ses amis. Mais aussi que d'avantages ! D'abord il se voyait exonéré de tout impôt, ainsi que des devoirs qu'exigeait de lui la Faculté : il jouissait de privilèges sérieux, dont le plus prisé était le droit d'exercer à Paris, même s'il appartenait à une Faculté étrangère, ce qui lui évitait les brimades et les sévérités de la Très Salubre. Mais surtout il approchait le Roi ou les princes ! Beaucoup de ces médecins de cour possédaient une influence très réelle, et souvent agissante sur l'esprit de Louis XV, soit directement, soit par l'entremise de sa famille pour laquelle il se sentait de temps à autre, bien disposé. Cette influence, les courtisans s'efforçaient de la mettre à leur profit : aussi la clientèle affluait chez les heureux possesseurs de la faveur royale. La place était d'autant meilleure que la santé des maîtres de la France s'affaiblissait : la maladie de Metz valut à Molin plus de clients empressés que s'il eut découvert une nouvelle Jouvence !

Il nous faudra plus tard rappeler l'importance de ces éternels conflits pour les places, et plus particulièrement pour celle de premier médecin, quand nous essaierons de donner à la Politique du Médecin une raison cachée.

La Mettrie ne se borne pas à censurer les mœurs, loin de là ; il s'en

prend aux personnes, et, sous des pseudonymes qui ne trompent que les gens du commun en dehors du « mouvement », il fait défiler un par un les valets d'Esculape. Tous les exemplaires que nous avons examinés de ses satires portent en marge des notes manuscrites, donnant des clefs indispensables à l'intelligence du texte. On pourrait s'en contenter si l'auteur lui-même n'avait pris la peine de lever les masques et de nous tirer ainsi d'embarras. Voici donc le tableau de concordance des noms et des pseudonymes rencontrés dans les trois pamphlets, avec plus ou moins de fréquence, et suivis, toutes les fois que ce sera possible, de leur origine.

Andry : Verminosus, parce qu'il vendait une eau vermifuge de sa composition, et qu'il passait pour la vermine des Ecoles.

Astruc : Savantasse (infatigable compilateur) ou Argentarius, ou Chrysologue (il laissa en mourant plus d'un million.)

Du Bois : Lignum, ou Pompon (parce qu'en parlant il marmonnait ainsi.)

Bouillac : Bacouill, ou Sot-en-Cour.

Bourdeline : Boudinau (il était petit et gros.)

Boyer : Maqui, le Singe de la Forêt (laid comme un singe).

Chicoyneau : Probus et Lethargus (il était d'esprit lourd.)

Chirac : Archiatre (il était premier médecin du Roi) ou Julien (par allusion à sa situation impériale.)

Dionis : Don Quichotte (il fut des plus enragés dans l'échauffourée de la rue de la Bûcherie.)

Diste ou de Diest : Decem (dix), ou le Gros Cousin, ou la Phiole (vu sa corpulence).

Falconnet : La Tulipe (il portait souvent une fleur à son habit) où la Rose (il aurait commenté le Roman de ce nom.)

Ferrein : Orcotome (non qu'il travaillât cependant pour le Grand Turc) et Rufus.

Hecquet : Hecquetos ou Sangrado (car il tenait pour la saignée).

Helvétius : L'Esprit (après son livre), Racine (car son père en vendait, mais d'ipécacuanah) ou Grésillon.

La Mettrie : Chat-Huant.

La Vigne : La Brusca.

Léauté : Teleau.

Le Hoc : Adverbe.

Marcot : Jaunisse, Jonquille ou Dom Marcos (à cause de son teint.)

Molin : Philanthrope, Caron (il aidait les mortels à sortir de ce pauvre monde) et Somnambule (à la façon de Chicoyneau.)

Poissonnier : Brochet.

Pouce : Vardaux (il aurait été soldat, et gardait le langage rude des camps : Vardaux : Wer da ? : Qui va là ?

Procope : Esope (pour sa bosse) et Bavaroise (son frère en vendait, au chocolat, au célèbre Café Procope.)

Réaumur : Aurémus.

Sidobre : Muscadin ou Douillet.

Thuillier ou Le Theuillier : Baptême (le parrain de son fils ayant assuré sa fortune.)

Vernage : Croquignole et Barnaba (?)

Winslow : Anodin.

Quesnay : Qualisnassus (traduction approchée : Quel nez !)

La Peyronie : Fum-Ho-Ham (grand mandarin en effet.)

Cette clef résulte de témoignages concordants. La Mettrie lui-même a pris le soin de nous la donner, notamment à la suite de *La Faculté Vengée*. Mais nous l'avons retrouvée en collationnant divers exemplaires de ses pamphlets : chaque possesseur, ainsi que nous l'avons fait observer, prenant grand soin d'inscrire en marge le nom vrai du personnage marqué.

Certains de ces portraits sont gravés d'un burin à la Callot : chaque trait marque et donne à la physionomie un caractère frappant de vraisemblance. Voici Ferrein, ce gueux chassé de l'armée, venu de Marseille en sabots pour conquérir Paris : âpre au gain, mauvaise paye, débiteur infidèle et chicanier, mais bourreau de travail, quoique pitoyable anatomiste et déplorable observateur... Voilà Sidobre, charmante figure du raffiné, qui ne voudrait pas se baisser pour ramasser un malade, ni un plaisir : épicurien sans génie, sans esprit, ennemi de tout effort par tempérament, un amateur, mais de qualité, possédant à fond l'art délicat de séduire, et ne soignant que les plus riches traitants ou les plus puissants de la Cour... Regardons vivre Astruc, ce Pic de la Mirandole, qui a tout appris, sauf la Médecine, et pourrait lui aussi disserter *de omni re scibili*, Aristarque acerbe et impitoyable, aussi dur à ses confrères que vaniteux de sa prééminence et de ses capacités... En voici d'autres : Chirac, le misanthrope, l'autoritaire, le rigoriste, homme tranchant, ne souriant jamais, ne souffrant aucune résistance, fidèle à ses erreurs jusqu'à l'entêtement... le bénin Winslow, petite machine dévote, que le français des médecins offusque, tremblant au moindre accroc, hésitant dans sa thérapeutique, et se mettant en prières après la plus anodine des prescriptions... Dubois, poète inoffensif, qui met la chirurgie en musique et Hippocrate en madrigaux... Marcot, le Chevalier de la Triste Figure, amère image du Docteur Tant-Pis, ennuyeux hypochondriaque, mais aussi fausse apparence de modestie, et politique raffiné, rongé d'ambition, habile à semer la discorde et flattant indifféremment les rivaux, pour les mieux exciter...

Nul mieux que La Mettrie n'excelle à saisir le ridicule, et à donner en quatre mots une silhouette caricaturale ; il campe ainsi le pauvre Bouillac, barbouillé de morue, de pituite et de tabac, coiffé en arrière d'une vaste perruque découvrant sa calvitie, et montrant un laid sourire gâté par deux râteliers pourris ; il dessine Helvétius d'un trait : une pomme de reinette dont on a pompé l'air ! Et combien d'autres !

Tous ces gens-là ne savaient rien. Ayant conquis leurs grades on ne sait trop grâce à quoi, ou à qui, ne sachant de leur art que de vagues rudiments, écrivant en pédants ou en balourds, dissertant de la science comme un aveugle des couleurs, accumulant assassinats sur homicides par imprudence, ils ont cependant tous réussi, pourquoi ? A cette indiscrète question La Mettrie répond avec assurance : Bouillac ? C'est le jeu qui

fit sa fortune : à l'époque où le pharaon, ou le lansquenet deviennent une institution quasi nationale, où l'on joue un jeu d'enfer à la Cour comme dans les tripots du Palais-Royal, Bouillac exploite la mode nouvelle ; il joue, et fait de ses partenaires innombrables ses clients. Peut-être perdait-il à la bouillotte ce qu'il leur reprenait en honoraires ? Helvétius, lui, assurait sa réputation sur le faste de ses réceptions : le luxe de sa table, les agréments de son salon, autant d'arguments en sa faveur, et le fils, le financier, saura plus tard s'en souvenir. Boyer s'était fait le gazetier galant, et le colporteur de nouvelles ; il allait, le matin, de ruelle en ruelle, jasait dans les antichambres, paraissait aux petits levers, et rapportait avec esprit les échos de la ville ; bien des dames de qualité, le sachant indiscret et disert, lui confiaient les secrets qu'elles tenaient à répandre. Procope, le joyeux bossu, hantait les coulisses et tenait à la Comédie une place de choix : il traitait du confrère les auteurs à succès, pour avoir fait monter d'assez mauvaises pièces. Quant à Le Theullier, il fit un coup de maître en faisant tenir sur les fonts son héritier par l'Abbesse de Chelles et le Marquis d'Argouges, qui s'intéressèrent par ricochet au père. Il n'est pas jusqu'à cette vilaine figure d'Andry qui n'exploitât un art mineur : il donnait, lui, dans l'herboristerie, et tirait de jolis revenus en inondant Paris de son eau de fougère...

Certains avaient trouvé des voies moins battues pour attirer sur eux l'attention publique : beaucoup s'occupaient de botanique, comme les Jussieu, Tournefort, ou le plat jardinier Caron : d'autres organisaient des cabinets d'histoire naturelle et les clients se rendaient à domicile plus par curiosité que par besoin ; les sciences de la Nature faisaient alors recette.

Nous apprenons aussi que les opinions politiques entraient en ligne, et suffisaient parfois à bien achalander un praticien : Silva réussissait à merveille chez les Israélites, tandis que Marcot se voyait soutenu par les banquiers huguenots, et Winslow, en sa qualité de converti et surtout de catholique fervent retenait la clientèle pieuse. Par contre Chirac passait pour libertin, et son irréligion notoire lui valait la sympathie des athées. Enfin Procope, vénérable d'une loge, soignait un grand nombre de Franks-Maçons, appartenant à la plus haute société.

Naturellement les femmes jouaient un rôle de premier plan, dans cette comédie de mœurs, et nous savons que les médecins à bonnes fortunes ne se gênaient guère pour afficher leurs liaisons, et accepter l'aide même pécuniaire de leurs maîtresses. La Mettrie insinue par exemple que la Princesse de Conti aurait eu de petites faiblesses pour l'aimable Dubois. Sidobre passait ses journées sur le sofa de son amie, une riche Italienne, et comme il était né fatigué, pour s'éviter un chemin inutile, il avait fait percer une porte secrète entre leurs maisons contiguës. Vernage, malgré son énorme clientèle, trouvait encore du temps pour sacrifier à Kypris, et Molin devait ses succès à une indiscretion du Maréchal de Noailles, qui vantait à qui voulait l'entendre, les formes athlétiques de son médecin particulier : bien des femmes que ces détails anatomiques n'étaient point pour rebuter se hâtaient d'appeler en consultation l'heureux possesseur de ces dons.

Ferrein, sans présenter rien d'attrayant, plantait du bois sur le front d'un libraire de la rue Saint-Jacques, ce qui lui permettait ensuite de lui emprunter de l'argent : il l'avait bien gagné ! Même Procope faisait des ravages dans le corps des demoiselles d'Opéra, qui voulaient se rendre compte de plus près de sa gibbosité : sa fortune lui vint de deux dames de condition qu'il avait épousées avant le mariage, et qui ne se montrèrent pas ingrates.

Mais le plus aimé des médecins fut sans contredit le charmant Silva. Il poussait le flirt avec ses jolies clientes aussi loin qu'elles le permettaient, et il savait si bien dresser ses batteries que bien peu lui restèrent cruelles : il aimait reprocher aux femmes froides leur tempérament de *citrouilles fri-cassées dans la neige* ; il leur faisait honte de n'éprouver aucun plaisir à des besognes cependant attrayantes : il ne leur ménageait pas les conseils dans la pratique de l'amour ; tout en parlant, comme par mégarde, il passait insensiblement aux exemples et aux leçons de choses... tant et si bien que les sens engourdis se dégourdisaient progressivement. On laissait faire, car on savait aussi qu'il excellait à réparer les égarements d'un moment, et qu'il n'hésitait pas à tirer d'embarras une jeune fille dont l'honneur devait rester au-dessus du soupçon. Il tenait pour cela boutique de remèdes quelque peu en marge du Codex !



Les contemporains de La Mettrie ne sont plus là pour nous renseigner sur la véracité de tous ces portraits, et nous nous trouvons fort gênés à deux siècles de distance pour y apporter les retouches nécessaires. De la galerie, nous ferons trois parts, inégales : dans un premier lot nous rangerons ceux qui ne survivent que grâce à la satire, comme Thuillier, Vernage, ou Sidobre, pour ne citer que les principaux. D'eux, rien ne nous est parvenu, et les mémorialistes de l'époque n'ont rien laissé sur eux, qui nous permit la mise au point.

Dans le second lot prendront place ceux sur lesquels l'opinion, unanime, ratifie le dur jugement de La Mettrie. Qu'il s'agisse d'un humaniste comme Falconnet, ou d'un chansonnier comme Dubois, voire même du médecin-comédien Procope, ils tiennent petit rôle sur les tréteaux de la Faculté, et l'affaire est de peu d'importance. Mais quand il s'agit des maîtres les plus achalandés, des docteurs les plus haut placés, il n'est pas sans intérêt d'y regarder de plus près. Or les contemporains se trouvent entièrement d'accord sur certains d'entre eux : pour tous éclatent les défauts de Chirac, un orgueil maladif, le dédain de ses pairs, une volonté implacable même dans ses erreurs, et une avarice inconcevable, alliée à un manque total de scrupules et de correction. Ils blâment d'Helvétius l'avidité à rechercher les places au détriment de ses confrères, par tous les moyens, et surtout par l'intrigue : ils tombent avec ensemble sur Astruc, qui les dépassait tous par son savoir, mais aussi par la vigueur de ses haines, et par sa friponnerie. Sa feinte bigoterie, son amour de l'argent, sans compter les sarcasmes et les injures dont il se montrait prodigue, ses colères d'une

violence inouïe lui aliénaient la sympathie de tous, et s'il comptait de nombreux admirateurs qui s'inclinaient devant l'universalité de ses connaissances, bien peu s'honoraient de son amitié. Il en va de même pour celui que par dérision on appelait l'abbé Andry. On lui reprochait d'abord l'hypocrisie et la sournioiserie qu'il apportait à ses fonctions de censeur, et la façon pateline dont il savait casser les reins aux auteurs qui lui déplaisaient : on lui en voulait d'avoir tant malmené Hecquet, le type parfait de l'honnête homme, et Petit d'une probité notoire. On ne lui pardonnait pas enfin de se rabaisser au rang des vendeurs d'orvietan, et de couvrir de son autorité, et même de son nom, des drogues qu'il faisait débiter à son profit. Quant à Bouillac, Barbier, d'Argenson et le duc de Luynes rapportent des anecdotes identiques et lui reprochent en des termes voisins son insouciance, son ignorance et sa saleté. Pour tous ceux-ci La Mettrie a bien dit la vérité.

Le dernier lot comprend tous ceux dont le portrait fut poussé à la charge, et auquel nous devons de larges corrections. Parmi les plus malmenés, on rencontre soit des anatomistes, Winslow et Ferrein, soit des médecins à la mode, susceptibles d'occuper les plus hauts emplois, comme Boyer, Silva, Marcot ou Molin.

Pour les anatomistes, l'injustice de La Mettrie s'explique fort bien par son amitié pour son maître et ami Hunauld, qui les avait précédés, sans grand succès dans leur art. Aussi, nous ne devons accepter son jugement que sous bénéfice d'inventaire : Winslow, aussi bien que Ferrein étaient fort loin d'ignorer leur métier : ils avaient longuement étudié le cadavre et quelques-unes de leurs découvertes n'ont pas été révisées. De plus leur enseignement rencontrait un succès mérité auprès des étudiants : quant au public, il les considérait comme d'honnêtes gens.

Boyer est une des plus belles figures du siècle : homme probe, intègre, courageux, admirable observateur, il fut le défenseur de la santé publique contre toutes les épidémies qui ravageaient le territoire : où qu'elles éclatassent, de quelque nature qu'elles fussent, on trouvait toujours Boyer à la tête des médecins délégués par le Roi pour organiser le barrage : il risqua vingt fois sa vie, et ses relations méritent encore la lecture. N'oublions pas non plus qu'il batailla pour la vaccine, en un temps où c'était encore un grand mérite. Ses malades l'aimaient et l'estimaient et ce fut un véritable deuil quand il mourut. On comprend mal qu'il fut dépeint sous les traits d'un bavard insignifiant, et d'un praticien de pacotille, il y a là une énigme dont nous n'aurons jamais la clef.

Silva n'avait pas sa valeur, mais il jouissait d'une situation considérable, et passait dans le monde pour un gentilhomme accompli : bien avant Tronchin et Lorry, il fut la coqueluche des salons, et l'on colportait ses bons mots et traits d'esprit. Ses aventures galantes ne trouvèrent d'écho que dans l'*Ouvrage de Pénélope*, et la *Politique du Médecin*. On en arrive alors à se demander quel degré de confiance leur accorder ?

De même pour Marcot, s'il est absolument exact qu'il était ladre et l'humeur mélancolique, il faut aussitôt ajouter qu'on lui reconnaissait un sens clinique très développé, de la décision dans la conduite des traite-

ments, et une probité jamais en défaut. Ceci compense cela. Enfin Molin, qu'on nous présente comme un ignare esclave de la routine, nous apparaît comme un homme fort instruit et parfaitement dévoué : ses confrères même lui rendaient justice, et vantaient son caractère comme ses capacités. Ici encore nous ne comprenons plus.

Les raisons de la partialité de La Mettrie envers ses confrères sont à la fois multiples et diverses.

a) D'un côté les anecdotes qu'il rapporte ou les jugements qu'il reflète sont inexacts, sans qu'il puisse en suspecter la source : supposition gratuite : mais plausible.

b) Deuxième raison : il épouse les querelles de son maître et ami Hunauld, et pour honorer sa mémoire, il cherche à ridiculiser ses émules ou successeurs : ainsi pour Winslow et Ferrein. Nous y avons déjà fait allusion.

c) Troisième raison : il profite de la circonstance pour régler un certain nombre de comptes arriérés, et se venger de confrères qui se trouvèrent avec lui en conflit d'opinion ou de doctrine. Il paye ainsi Astruc de ses sarcasmes du *De Morbis Venereis*, ou Procope de quelques épigrammes cuisantes. Andry ne partage pas ses idées sur la précellence des chirurgiens ? A la chaudière ! Silva se permet de différer d'avis sur la petite vérole et de ne pas lui tenir compte de sa dédicace des *Institutions de Médecine* ? A la chaudière ! Ferrein en qualité de censeur refuse son approbation aux *Observations de Médecine Pratique* ? A la chaudière ! Et combien d'autres, dont nous ne pouvons plus démêler les obscurs dissentiments ?

d) Quatrième raison : son tempérament. Nous avons déjà signalé cette propension quasi malade à rechercher, à collectionner les ennemis, se réjouissant d'entendre la meute hurler à ses trousses. Comme l'écrit Fréron, dans ses *Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps* (V, 261) : « Il faisait ses livres sans dessein, sans s'embarrasser de leur sort, et quelquefois sans sçavoir ce qu'ils contenaient. Il en a écrit sur les matières les plus difficiles, sans avoir ni réfléchi, ni raisonné ; il a écrit contre tout le monde et aurait servi ses plus cruels ennemis, excusé les mœurs les plus effrénées, ayant presque toutes les vertus sociales. »

Avec de telles dispositions, il n'est plus étonnant qu'il ait indifféremment cinglé tous ceux dont les noms lui venaient à l'esprit.

e) Cependant quelques-uns lui échappent, quelques-uns auxquels il ne ménage ni l'encens, ni la louange : ils sont peu, mais ils sont cependant assez pour faire rejeter l'influence exclusive du tempérament dans l'œuvre du satirique. Nous sommes ainsi amenés à fouiller plus profondément, et à nous poser avec plus d'insistance la question délicate : dans ceux dont il fit l'éloge, en est-il auxquels les pamphlets qui foudroyaient les Hippocrates parisiens aient été profitables ?

Et d'abord qui sont-ils ?

En premier lieu des morts, comme Harvey ou Hunauld : ceux-ci n'ont plus besoin de rien, et se désintéressent probablement de leurs cadets. Encore serait-il bon d'ajouter que La Mettrie d'habitude si prompt à saisir le microscope pour rechercher les défauts d'autrui se montre singulièrement

débonnaire envers son ami Hunauld, et c'est tout à son honneur. Cet obscur membre de l'Académie des Sciences avait dans sa vie une assez vilaine page : ayant violemment attaqué son collègue J.-L. Petit, dans un opuscule anonyme, mais dont il se vantait entre intimes, et craignant les suites d'une telle incorrection, il proposa à Petit de supprimer le pamphlet à prix d'argent : il en résulta un blâme public, et fortement motivé du Président de l'Académie, et Hunauld se le tint pour dit. De cette aventure nous ne trouvons pas trace dans *La Mettrie* : sa mémoire savait défaillir à point !

Il y avait aussi les étrangers, que les querelles parisiennes laissaient indifférents : Sydenham et Boerhaave, parmi les plus illustres, mais on en pourrait citer de très nombreux exemples. De tous, seul Boerhaave aurait droit à un traitement de faveur : *La Mettrie* ne se réclame-t-il pas de lui, de sa doctrine ? N'a-t-il pas traduit la plupart de ses œuvres, et des plus importantes ? Qu'il lui en marque de la reconnaissance, rien d'étonnant. Ainsi pour Maupertuis, qui l'introduisit à Berlin.

Mais il y a aussi des Parisiens. Ceux-ci, on les compte aisément : ils ne sont en effet que trois ! Quesnay, La Peyronie et Sénac. Ajoutons aussitôt pour liquider la question, que certains médecins de Paris en petit nombre, il est vrai, ne figurent pas dans les trois pamphlets de *La Mettrie*, mais aucun de ces effacés n'a joué de rôle capital dans la comédie mondaine entre 1740 et 1750. Il s'agit d'inconnus dont les noms ne nous sont conservés que par les actes de la Faculté, des productions sans intérêt, ou même des livres d'adresses. Le problème est donc ainsi posé : parmi tous les médecins de Paris, tenant quelque rang, et célèbres soit par la qualité de leur clientèle, soit par leurs talents, soit par leurs écrits, trois seulement trouvent grâce devant la causticité d'un pamphlétaire, tandis que tous les autres, sans exception, sont présentés au public sous des traits déformés, et dans le dessein très net de les rendre à jamais ridicules. Alors, auquel des trois privilégiés profita l'iconoclasie ?

Qualisnasmus — Quesnay — apparaît dès le début de l'enquête, hors de cause : il est trop jeune : il a cinquante ans, certes, mais il est depuis peu à Paris : avant il exerçait la chirurgie, cet art mineur, à l'Hôtel-Dieu de Mantes. S'il est médecin, c'est un peu par l'escalier de service qu'il est entré dans le temple : il a pris ses grades, à Pont-à-Mousson, un jour, en y passant par hasard, durant la campagne de 1744, où il suivait Louis XV. Ce mauvais tour joué à ceux de Paris lui attirait d'emblée les sympathies d'Aletheius Démétrius. Chirurgien ? Autre atout. Enfin, n'avait-il pas réfuté victorieusement le *Traité de Silva* sur la Saignée ? Mais cet homme, intègre, de mœurs sévères et pures, fidèle à ses amitiés, vivait modestement ; fréquentant la Cour, il n'en ressentait nul orgueil. Dépourvu de toute ambition, il acceptait les honneurs sans les solliciter, et conservait son franc parler. Sa seule passion était l'économie politique et il rêvait d'une France rénovée et enrichie par des méthodes nouvelles appliquées à l'agriculture. Ce brave homme aurait poussé *La Mettrie* à monter son jeu de massacre ? Je me refuse à l'admettre.

La Peyronie avait, lui, 66 ans ; après ses études de chirurgie, lui aussi s'était adressé à une famélique Faculté de province, celle de Reims que

nous connaissons bien, pour y acheter ses grades en 1739. Il était à ce moment au faite des honneurs : premier chirurgien du Roi, président de l'Académie de Chirurgie qu'il avait fondée, ayant battu à plate couture les médecins en obtenant du Roi l'édit de 1743, rude joueur, adversaire implacable, il n'était cependant pas dans ses habitudes d'user de ruse, et *a fortiori* de fourberie. Ce que nous savons de son caractère, s'oppose à voir en lui le tireur de ficelles. Il ne pouvait rien espérer de la bagarre, et si quelques-uns semblaient croire qu'il pourrait un jour ajouter à sa charge celle de Premier Médecin, jamais la Peyronie ne laissa échapper un mot qui pût donner à supposer qu'il y eût songé.

Reste Sénac : c'était un habile politique, venu à la médecine après de nombreux crochets. Appartenant à la religion réformée, et se destinant au ministère évangélique, il se convertit au catholicisme, et se fit même Jésuite. Ce n'est que tardivement qu'il se décida à étudier l'anatomie. Chose étrange, on ne retrouve pas trace de la collation de ses grades ; il semble bien qu'il ait été bachelier de Paris, en 1724 : mais les uns soutiennent qu'il fut Docteur de Reims, les autres de Montpellier, sans plus de preuves d'ailleurs. Peut-être fit-il comme tant d'autres, en acquérant son bonnet au plus économique. On n'en sait rien. Prudent, patient, sceptique, il avait conservé de son passage chez les Jésuites l'habitude de l'intrigue et de la cabale. Il s'accroche au Maréchal de Saxe, se fait son intime et son indispensable : il a la chance de le sauver au cours d'une maladie grave : il l'accompagne, malgré sa poltronnerie, pendant la campagne de 1745, au cours de laquelle tout porte à croire qu'il rencontra La Mettrie, médecin des Gardes Françaises. Il dut comprendre le parti à tirer ultérieurement d'un tel tempérament. Il rentre à Versailles, et devient consultant du Roi. D'autres se seraient estimés heureux de cette situation, lui voit plus loin et vise plus haut. Sa clientèle le soutient, ses livres, surtout celui sur la structure du cœur, font autorité... et Chicoyneau se fait bien vieux...

Si nous jetons un regard sur le tableau des médecins en place, en 1745 nous y relevons :

Premier Médecin : Chicoyneau.

Médecin ordinaire : Marcot.

Médecins par quartiers : Molin, La Caze, Herment, Moreau des Ravières, de la Vigne de Frecheville, Chomel, et deux vacances.

Médecins Consultants : Terray, Helvétius, de Lapeyronie, Vallant, Molin, Sidobre, Astruc et Vernage.

Médecin des Enfants de France : Bouillac

Médecin des Suisses : Bouez de Sigogne.

Médecins de la Reine : Helvétius et de la Vigne.

A la mort de Chirac survenue le 11 Mars 1732 les ambitions se déchaînèrent : nous avons insisté sur le rôle et l'influence de l'Archiâtre, et l'on comprend qu'à chaque vacance, ce fût une ruée générale : la Reine Marie Leczinska appuyée par la Faculté de Paris menait campagne ouvertement pour son maître d'hôtel, Helvétius. Les courtisans divisés en deux clans presque égaux défendaient Sidobre et Silva. Le Cardinal Fleury,

dans la coulisse, agissait secrètement, et soutenu par Montpellier, il réussit à faire nommer le gendre de Chirac, Chicoyneau. Le choix s'avérait excellent. Malheureusement, au bout de quelques années, le digne vieillard ne paraissait nullement disposé à mourir, et les impatiences de plus en plus impérieuses, se manifestaient. En 1744 Chicoyneau, malgré ses 72 ans, narguait de sa verueur ses successeurs trop pressés. Des bruits circulaient, des noms étaient prononcés, avec insistance, et toujours les mêmes : Helvétius, Molin, Marcot, Bouillac, Sylva et aussi Sénac...

Or la satire s'acharne sur les cinq premiers, tandis que le dernier, couvert d'éloges, surgit comme la seule figure intègre du siècle : curieux, en vérité... Plus curieux encore si l'on songe qu'à la mort de Chicoyneau, en 1752, c'est comme par hasard Sénac qui décrocha la timbale...

Ces coïncidences sont vraiment troublantes. Les contemporains eux-mêmes s'y arrêtent : Frédéric II dans l'Eloge de son Lecteur, s'en fait l'écho officiel, et tout le monde à Berlin, s'empresse d'en colporter la primeur : Desormes, le comédien qui décrivit sa dernière maladie, ne manque pas de nous en informer : « On lui fournit des armes contre les Médecins », dit-il, dans une lettre du 5 Février 1752, publiée dans les *Lettres sur Quelques Ecrits de ce Temps* (X, pages 110 et suiv.) Or déjà l'opinion publique suspectait La Mettrie d'avoir rédigé pour Sénac les *Lettres de Julien Morison sur le choix des saignées*, un petit volume assez méchant paru à Paris en 1730, et Quérard dans les *Supercheries Dévoilées* nous en fait part. Qu'en 1730 Sénac s'adresse à un étudiant inconnu, de 29 ans, de réputation détestable, peu assidu au travail, pour attaquer son collègue Silva, cela nous paraît invraisemblable, et nous attendrons d'autres preuves qu'une rumeur pour admettre cette collusion. Mais pour la Politique du Médecin, ce que nous connaissons de l'hypocrisie raffinée de Sénac, de l'emballement irréflecti de La Mettrie, l'intérêt du premier à voir ses rivaux couverts de fange, comparé au dilettantisme du second, tout nous porte à supposer que le vrai responsable n'est pas celui qu'on a châtié, impitoyablement. Sénac, prudemment abrité, prêt à tout désavouer, a poussé au combat l'excitable pamphlétaire, dont la verve ne demandait qu'à jaillir. Après il ne pouvait plus reculer : et c'est bien pour son compte qu'il écrit la *Faculté Vengée*, plaider pro domo. S'il leur donna une suite, dans *Pénélope*, c'est qu'il avait des haines personnelles à satisfaire, et plus rien, ni personne, à ménager : il n'en reste pas moins à la base de tout l'édifice le machiavélisme de Sénac, qui devait seul plus tard en recueillir les fruits.

A notre avis, la cause est entendue : nous déchargerons La Mettrie de toute malice, et nous tiendrons l'ancien protestant devenu Jésuite pour l'auteur responsable ou tout au moins le principal complice du crime de lèse-Faculté, dont il porta injustement l'opprobre.

Concluons :

De l'œuvre féroce de La Mettrie, inspirée au début par l'ambition sournoise de Sénac, briguant la place de Chicoyneau, si nous laissons de côté la partie injuste et tendancieuse, ainsi que nous avons essayé de le faire sans nous flatter d'y réussir, il reste un tableau véridique de la société

médicale parisienne au milieu du XVIII^e siècle. C'est notre meilleur et presque notre seul guide pour pénétrer dans ce monde fermé, et le comprendre.

De la société elle-même, nous retiendrons les traits suivants qui lui donnent sa physionomie propre et caractéristique :

a) L'école française est en pleine léthargie : c'est de l'étranger que lui viennent ses inspirations, et ses maîtres résident en Hollande, en Allemagne, en Italie et en Angleterre. Ses théoriciens répètent et n'inventent pas : les meilleurs se cantonnent dans le métier facile de traducteur.

b) La Faculté de Paris se désintègre lentement, gardienne incompréhensive des traditions, nécropole des théories, elle ne songe qu'à défendre ses privilèges, et se retranche dans un formalisme rigoureux.

c) Par contre les Chirurgiens poursuivent leur brillante évolution, et deviennent la partie vivante du corps médical, l'organe nouveau capable d'infuser un sang jeune à la Faculté moribonde : ils préparent l'admirable révolution qui aboutira, soixante ans plus tard, à la renaissance de l'Ecole Française.

Des hommes, que dire ? Tant qu'il y aura des malades et des guérisseurs, de la souffrance et de la mort, il y aura toujours des dupes et des charlatans, des savants et des praticiens honorables : en 1745 il n'apparaît pas nettement que les proportions de ces diverses catégories s'éloignent grandement de celles de nos jours. Les hommes n'ont pas beaucoup changé, et l'*Ouvrage de Pénélope* demanderait fort peu de modifications pour se mettre au goût de 1930. Il suffirait presque de changer les noms, et d'ouvrir quelques rubriques nouvelles : car si la science a progressé, certains ont su, au fur et à mesure, perfectionner les cent façons de s'en servir...

La Mettrie, décidément, est mort trop tôt !

CHAPITRE XII

LE PSYCHOLOGUE ET LE MÉTAPHYSICIEN

La métaphysique de La Mettrie ne constitue pas la part la plus attachante de son œuvre, ni même de sa philosophie. Outre que son système présente bien des lacunes, et porte la marque caractéristique de son auteur, le manque de profondeur, il serait passible de bien des critiques. Sous l'apparente rigueur des arguments vieillis, sous les preuves accumulées, on ne trouve pourtant que l'illusion trompeuse du paradoxe, ou le vide des mots. A moins que le scholastique ne s'efface devant le psychiâtre, et c'est fréquemment le cas ; alors, nous retombons dans le bon La Mettrie, celui qui délaissant le labyrinthe confus de la dialectique nous entraîne à sa suite dans les clairs jardins de l'expérience. Tout ce qui concerne les rapports de l'âme et du corps, du moral et du physique, mérite de rester, car ils rentrent dans le domaine de l'observation. Tout le reste n'est que fatras, mais il importe de le sortir de l'ombre pour porter un jugement d'ensemble sur le père du matérialisme.

La métaphysique de La Mettrie est incomplète ; il n'a traité que de trois points ; l'un de psychologie, l'essence de l'âme ; les deux autres de pure métaphysique, l'existence de Dieu, et l'énigme de l'au-delà. Mais alors que ceux-ci ne font l'objet que de courts passages épars en ses divers ouvrages et qu'il faut assembler pour leur donner une apparente cohésion, et une fausse unité de composition, le premier a fait l'objet d'un véritable Traité, où il est examiné dans toutes les règles de l'art.

C'est donc par lui que nous commencerons notre étude.

I. Le Problème de l'âme. — L'essence de l'âme de l'homme et des animaux est et sera toujours aussi inconnue que l'essence de la matière et des corps. Je dis plus : « l'âme, dégagée du corps par abstraction ressemble à la matière considérée sans aucunes formes : on ne peut la concevoir. »

Il semble qu'après ces doctes paroles pleines d'une amère désespérance, persuadé de toute la vanité d'une tentative dans la voie de la

connaissance de l'inconnaissable, La Mettrie, certain à l'avance de son échec, va laisser dans l'encrier les 206 pages du *Traité de l'Ame* ! Hélas non, rien ne l'arrête, pas même l'inutilité de l'effort.

Essayons tout d'abord, pour nous orienter, de reconnaître la matière : elle possède deux qualités, la possibilité de recevoir diverses formes, et l'étendue ; deux attributs, le mouvement et la sensibilité. De plus la matière est immortelle : « On ne conçoit pas qu'un être qui existe par lui-même, puisse ni se créer, ni s'anéantir. Il ne peut y avoir évidemment que les formes dont ses propriétés essentielles le rendent susceptibles, qui puissent se détruire et se reproduire tour à tour. Aussi l'expérience nous force-t-elle d'avouer que rien ne se fait de rien. Ce principe substantiel des corps a existé et existera toujours et les éléments de la matière ont une solidité indestructible qui ne permet pas de craindre que le monde vienne à s'écrouler. »

Quant à cette étendue, avouons que ses qualités nous paraissent quelque peu nébuleuses : « Les philosophes qui ont le plus médité sur la matière n'entendent pas sur l'étendue de cette substance une étendue solide formée de parties distinctes, capable de résistance. Rien n'est uni, rien n'est divisé dans cette étendue, car pour diviser il faut une force qui désunit, il en faut une aussi pour unir les parties divisées. Or, suivant ces physiciens, la matière n'a point de force actuellement active parce que toute force ne peut venir que du mouvement, et qu'ils ne reconnaissent dans la matière dépouillée de toute forme par abstraction qu'une force motrice en puissance. « Résumons le jargon : l'étendue de la matière est donc une étendue métaphysique incapable de frapper nos sens, échappant par suite à toute mesure : cette philosophie refroidie, j'avoue ne pas très bien la comprendre, et n'en pas saisir l'intérêt : les formes substantielles, le principe du mouvement, je n'en suis la discussion qu'avec ennui et une hâte d'arriver, tout comme La Mettrie, aux chapitres infiniment plus vivants où il expose ses idées sur l'âme sensitive.

Car avec une grande partie des anciens et à la suite de Boerhaave dont les leçons à Leyde ont fortement marqué sa formation philosophique, il distingue de l'âme raisonnable une âme sensitive, c'est-à-dire ce qui sent, discerne et connaît chez les animaux et probablement aussi chez le frère supérieur, l'homme. On l'a soigneusement distinguée du corps, quoique ce soient cependant les organes du corps qui lui procurent les sensations dont elle est affectée. Sans celles-ci, elle serait incapable de se manifester ; ce sont les sens qui forment le relai indispensable entre le milieu extérieur et l'âme ; ce sont eux et uniquement eux qui collectent les sensations, les reçoivent par l'extrémité des nerfs, les transmettent par l'entremise d'une matière qui coule au-dedans de leur imperceptible cavité et qui est d'une si subtile essence qu'on lui a donné le nom d'esprit animal. (Ce qui, par parenthèse n'est ni plus ni moins illogique que d'appeler comme aujourd'hui ce fluide inconnu influx nerveux. Le nom seul a changé, mais chacun sait que les physiologistes se satisfont de peu.)

La Mettrie remarque en passant que pour qu'une sensation soit perçue, il lui faut être proportionnée à la nature de l'organe sensitif : trop faible,

le mécanisme nerveux ne fonctionne plus : trop forte, elle confine à la douleur. N'est-ce pas là le principe de ce que les contemporains appellent la loi de l'intensité minima et le seuil de la perception ? Il ne manque pour compléter l'étude de la sensation que sa traduction graphique, on ne saurait lui en vouloir de n'avoir pas appliqué une méthode encore inexistante.

S'agit-il de prendre un exemple pour expliquer le mécanisme — disons la physiologie — d'une sensation, le médecin écarte d'une bourrade le philosophe et rentre brillamment en scène. « Prenez un œil de bœuf, dépouillez-le adroitement de sa sclérotique et de la choroïde, mettez où était la première de ces membranes un papier dont la cavité s'ajuste parfaitement avec la convexité de l'œil. Présentez ensuite quelque corps que ce soit devant le trou de la pupille, vous verrez très distinctement au fonds de l'œil l'image de ce corps. D'où j'infère, en passant que la vision n'a pas son siège dans la choroïde, mais dans la rétine. »

Ce n'est pas le lieu d'y insister, mais nous pouvons nous aussi inférer, en passant, que le médecin avait vu juste et parfaitement établi le rôle de la membrane rétinienne que la découverte des cônes et des batonnets confirmera bien plus tard.

Tout ceci est excellent parce que nous demeurons dans le domaine familier de l'expérience ; les choses vont se gâter dès que La Mettrie abandonne le terrain solide pour se jeter dans la fantaisie de la théorie. Dès qu'il échafaude un système, faute de bases suffisantes, il l'affecte d'une débilité que révèle le premier examen. Ainsi, la transmission de l'excitation présuppose :

- 1°) L'existence de la circulation des esprits ;
- 2°) Leur mise en mouvement par des chocs externes ;
- 3°) Leur cheminement jusqu'au siège de l'âme, par la voie nerveuse centripète ;
- 4°) Leur obligation de prendre la figure matérielle d'un globule sphérique, et de s'aligner bout à bout, sur un seul rang, à l'intérieur du tube nerveux.

Qu'une seule de ces conditions ne se trouve pas réalisée et la théorie toute entière, s'écroule. Or, le moins qu'on puisse objecter, c'est que personne encore n'a vu les esprits animaux sous la forme de globules sphériques et que jusqu'à présent, ils demeurent dans le chaos des hypothèses gratuites.

Et, par ailleurs, si nous nous attachions à ergoter sur les explications anatomiques de La Mettrie, nous pourrions être à bon marché un critique sévère ; mais le beau mérite de juger avec les armes actuelles de la neuro-histologie, pour imparfaites qu'elles soient ! Aucun des problèmes de la conduction nerveuse — ceci est de la physiologie —, ni de l'origine réelle des nerfs — ceci est de l'anatomie —, ne doit être tenu pour résolu. Les théories proposées, les images microscopiques décelées par la méthode grossière des colorations ou des coupes ne sont que des indications approximatives, des étapes provisoires. Nous manquerions de logique et d'indulgence en reprochant à La Mettrie de ne pas devancer les connaissances de son temps. S'il paraît avoir compris l'arc réflexe, il n'a pas su nous rendre

sur ce point accessible et claire sa pensée, mais il est juste de lui tenir compte de ses efforts.

Pour lui donc, une seule âme sensitive régit les mouvements du corps d'après les sensations perçues : elle doit obligatoirement se trouver à l'origine réelle des nerfs crâniens, c'est-à-dire qu'elle occupera plusieurs sièges ; c'est-à-dire, en outre, qu'étendue, elle possèdera une des propriétés au moins de la matière et qu'enfin elle sera matière.

Cette étendue, si minime soit-elle, on ne peut la lui dénier, « puisqu'elle touche immédiatement cette autre étendue énorme du corps, comme on conçoit que le globe du monde serait touché sur toute la surface du plus petit grain de sable qui serait placé sur son sommet. L'étendue de l'âme forme donc en quelque sorte le corps de cet être sensible et actif et à cause de l'intimité de sa liaison qui est telle qu'on croirait que les deux substances individuellement attachées et jointes ensemble, elles ne sont qu'un seul tout.

Vous voyez que pour expliquer l'union de l'âme et du corps, il n'est pas besoin de tant se mettre l'esprit à la torture tels que l'ont fait ces grands génies : Aristote, Platon, Descartes, Mallebranche, Leibnitz, Staahl, et qu'il suffit d'aller rondement son petit bonhomme de chemin, et de ne pas regarder derrière ou de côté, lorsque la vérité est devant soi. Mais, il y a des gens qui ont tant de préjugés qu'ils ne se baisseraient seulement pas pour ramasser la vérité, s'ils la rencontraient où ils ne veulent pas qu'elle soit. »

Une autre question d'importance est le siège exact de cette âme sensitive : les uns le situent en un point limité du cerveau, les autres dans l'ensemble de la substance nerveuse ; d'autres, encore plus éclectiques, dans toute la matière. La Mettrie, malgré qu'il joue les dédaigneux, ne manque pas une occasion de développer ses idées favorites à ce sujet.

« Vous concevez puisque les maladies du cerveau, selon l'endroit qu'elles attaquent suppriment tantôt un sens, tantôt un autre, que ceux qui mettent le siège de l'âme dans les nates ou les testes n'ont pas plus de tort que ceux qui voudraient la cantonner dans le centre ovale, dans le corps calleux ou même dans la glande pinéale.

En effet, où est votre âme, lorsque l'odorat lui communique des odeurs qui lui plaisent, ou la chagrinent, si ce n'est dans ces couches d'où ces nerfs olfactifs tirent leur origine ? Où est-elle lorsqu'elle aperçoit avec plaisir un beau ciel, une belle perspective, si elle n'est dans les couches optiques ? Pour entendre, il faut qu'elle soit placée à la naissance du nerf auditif, etc... Tout prouve donc que l'âme se trouve placée en plusieurs endroits du cerveau, mais je ne prétends pas dire pour cela qu'il y ait plusieurs âmes. Une seule suffit sans doute avec l'étendue de ce siège médullaire que nous avons été forcés par l'expérience de lui accorder : elle suffit, dis-je, pour agir, sentir et penser, autant qu'il lui est permis par les organes. »

Ceci n'est déjà pas mal raisonné ; poussons plus loin. Déterminons avec la précision de l'anatomiste à la fois le siège et l'étendue de cette âme végétative. Chaque nerf, dont la terminaison périphérique se laisse

aisément disséquer, conduit à la moëlle et au cerveau. Mais ici, où se perd-il exactement dans la substance grise ? Pour parler en neurologue, quelle est son origine réelle ?

La Mettrie, avec une belle assurance nous le dit : « Chaque nerf prend son origine de l'endroit où finit la dernière artériole de la substance corticale ; cette origine est donc où commence visiblement le filament médullaire, qui part de ce fin tuyau qu'on en voit naître et sortir sans microscope. Tel est réellement le lieu où l'être sensitif paraît réfugié. »

Admirable démonstration en vérité, mais qui tient du galimatias ; et, l'on se demande de quoi le médecin veut parler, à moins que ne s'adressant qu'à des philosophes, il ne cherche à leur rétorquer leurs grands mots qui dissimulent souvent le vide des idées !

« Les sensations et les mouvements animaux ne peuvent être raisonnablement placés dans l'artère : (bien cela.) Les sensations ne sont point aussi dans le nerf au-dessous de sa continuité avec la moëlle, les plaies et autres observations nous le persuadent. (Encore très bien, jusqu'à présent.) Les mouvements à leur tour n'ont point leur siège au-dessous de la continuité du nerf avec l'artère, puisque tout nerf se meut au gré de sa volonté. (Nous versons dans l'incohérence, la plus inextricable par cette union contre nature du nerf et de l'artère qui défie les lois de l'histologie normale et même tératologique). Voilà donc le sensorium bien établi dans la moëlle (oui, en partie.), et cela jusqu'à l'origine même artérielle (il y tient) de cette substance médullaire.

Mais objectera-t-on, dans un tel système, le rôle de l'âme est singulièrement réduit ; elle se trouve en quelque sorte sous la dépendance étroite des sens, dont la défaillance entraînerait — qu'on nous passe le mot — une sorte de paralysie. D'autant plus que les sens ne se montrent pas toujours des serviteurs fidèles : ils ne nous transmettent que des apparences tantôt exactes, tantôt fallacieuses, sujettes à l'erreur, et ils ne peuvent nous renseigner sur la nature des choses. Ce n'est pas d'un monde extérieur vrai que nous prenons par eux connaissance, mais d'un monde faussé par les imperfections, les tares, ou les maladies des appareils sensoriels. Il est probable que rien ne changeant autour de nous, d'autres sens nous traduiraient différemment les mêmes objets.

L'âme est donc trompée souvent dans ses perceptions et ses réactions risqueront de s'effectuer dans un sens néfaste à la machine.

Ainsi, par déduction, successivement, nous fûmes contraints d'accorder à l'âme de l'étendue, de l'activité et de la sensibilité ; la raison nous oblige maintenant à lui reconnaître une base matérielle. Que vont répondre à cela les scholastiques ? Ce serait les méconnaître que de les croire réduits au silence : ils ripostent non sans finesse que l'âme est d'une autre substance, immatérielle, dont la vie ne dépend pas de celle du corps, en s'appuyant, il est vrai, sur les textes sacrés plutôt que sur la physique expérimentale.

« Que non pas, rétorque La Mettrie. Je vois au contraire clairement que c'est l'organisation même de la moëlle à la fin du cortex qui exerce si librement dans l'état sain toutes ses propriétés. Comment concevoir que

la matière puisse concevoir et penser ? J'avoue que je ne le conçois pas. Mais, outre qu'il est impie de borner la toute puissance du Créateur (ces mots sous la plume de La Mettrie sont d'une surprenante ironie !) en soutenant qu'il n'a pu faire penser la matière, lui qui d'un mot a fait la lumière (l'argument n'est-il pas exquis ?) dois-je dépouiller un être des propriétés qui frappent mes sens parce que l'essence de cet être m'est inconnue ? Je ne vois que matière dans le cerveau, qu'étendue dans sa partie sensitive. Si tout s'explique par ce que l'anatomie et la physiologie me découvrent dans la moëlle, qu'ai-je besoin de forger un être idéal ? »

Les sensations déterminent ou plutôt provoquent les réactions de l'âme ; mais d'autres facteurs interviennent alors. La mémoire en premier lieu ; point de mémoire, point de jugement : car tout jugement n'est que comparaison. Et la mémoire n'est que la trace corporelle d'une idée dans la substance médullaire : qu'une idée nouvelle passe dans le cerveau, toute idée semblable à celle-ci, mais ancienne, soit volontairement, soit involontairement, se réveille nécessairement rappelant les circonstances de lieu, de temps qui l'ont accompagnée.

Le second facteur est l'imagination ; c'est la perception d'une idée produite par les causes internes et semblable à quelqu'une des idées que les causes externes avaient coutume de faire naître. Nous retombons ainsi, par ce détour dans le domaine des sensations, mais des sensations exactement comparables aux autres, psychologiquement et n'en différant que par l'absence des excitations sensorielles externes.

A côté de ces deux facultés récordatives, mémoire et imagination, se rangent les passions. Quand l'âme coordonne ses idées, filles des sensations, les passions reproduisent par cette même représentation de l'objet des sentiments de joie ou de tristesse, de plaisir, de volupté ou de haine. Toutes peuvent se réduire à des degrés près à l'amour ou à la haine ; toutes se soumettent à la dure loi de la vieillesse, ou plus exactement à la loi de sénescence de nos organes ; elles agissent d'ailleurs sur eux ; la colère par exemple augmente la circulation du sang ; ce qui fait que le corps devient chaud, rouge, tremblant, tout-à-coup prêt à déposer quelques sécrétions qui l'irritent, et sujet aux hémorragies. De là, ces fréquentes apoplexies, ces diarrhées, ces cicatrices r'ouvertes, ces inflammations, ces ictères, cette augmentation de transpiration. La crainte diminue tous les mouvements, produit le froid, arrête la transpiration, dispose le corps à recevoir les miasmes dangereux, produit la pâleur, la faiblesse, le relâchement des sphincters. Si vous rapportez ces effets à leur cause, vous trouverez que les nerfs doivent nécessairement agir sur le sang ; les nerfs qui tiennent les artères comme dans des filets paraissent donc dans la colère et la joie exciter la circulation du sang artériel dans la crainte au contraire resserrer les artères. Les nerfs jouent ici comme ailleurs le principal rôle, et nous apparaissent comme le principal ressort des passions. Ainsi elles appartiennent à la médecine qui demeure, bien plus que la philosophie, capable et digne de les étudier pour les faire mieux entendre.

Jusqu'à présent les spiritualistes les plus convaincus pourraient s'accorder à peu de frais avec le chef des matérialistes, car tout ce qui précède,

à bien réfléchir, ne s'adresse qu'à une âme végétative, une sorte d'âme inférieure, assez voisine de l'âme animale; mais tout accord devient une gageure quand La Mettrie transporte sur le plan de l'âme raisonnable les principes de son sensualisme.

Peut-être les tièdes admettraient-ils encore, à la rigueur, qu'une perception intellectuelle soit un rapport que l'âme découvre dans les sensations qui l'affectent. Mais qu'on ramène la liberté soit aux sensations elles-mêmes, soit à une comparaison desdites sensations, qu'on la réduise en dernier ressort à la faculté de sentir, voilà qui ne saurait rallier leur adhésion.

La partie du traité de l'âme qui décrit les facultés intellectuelles, apparaît de beaucoup la plus mauvaise de l'ouvrage. La réflexion, l'arrangement des idées, la méditation, le jugement, autant d'impondérables qui échappent à la rigueur de l'expérience et à l'exactitude de la mesure. La Mettrie se sent mal à l'aise dans le maquis de la psychologie transcendante, obligé à son tour à se plier aux méthodes surannées de la discussion à utiliser un vocabulaire inhabituel, ne s'appuyant que sur des hypothèses invérifiables, procédant par affirmations catégoriques, ce ne serait qu'un jeu de lui adresser tous les reproches injustifiés dont il accable les philosophes.

Il ne redevient égal à lui-même que lorsque le sujet se prête à l'observation : s'agit-il, par exemple, d'examiner le langage, il écrit avec beaucoup de justesse : « Comment les animaux ont peu d'idées, ils ont aussi peu de termes pour les exprimer. Ils aperçoivent comme nous la distance, la grandeur, les odeurs, la plupart des secondes qualités, et s'en souviennent. Mais, outre qu'ils ont beaucoup moins d'idées, ils n'ont guère d'autres expressions que celles du langage affectif. Cette disette vient-elle du vice des organes ? Non, puisque les perroquets redisent les mots qu'on leur apprend. Elle ne vient pas non plus du défaut d'idées, car ils apprennent à distinguer la diversité des personnes, et même des voix, et nous répondent par des gestes trop vrais pour qu'ils n'expriment pas leur volonté. Toute la supériorité de l'homme consiste dans la faculté de son cerveau de contenir une multitude prodigieuse d'idées, et par conséquent, pour les rendre, d'un grand nombre de signes. »

Mais toutes les fois que, sortant de ce domaine, il se laisse entraîner à traiter des grands problèmes métaphysiques, quand il s'attaque à des questions comme le discernement, les connaissances, la volonté, le sommeil, les rêves, en un mot toutes les affections de l'âme sensitive et raisonnable, et qu'il s'efforce, en suant sang et eau à les rattacher aux sensations par des filaments d'une ténuité extrême, il ne réussit qu'à ennuyer, sans persuader.

C'est ainsi que les inclinations ne se trouvent être que des dispositions dépendant de la structure particulière des corps, et plus expressément de leurs sens, de l'état des nerfs et du degré de mobilité de leurs esprits tandis que les appétits ne dépendent que de l'état des organes. Parfois même, il en revient à ces notions de téléologie qu'il critique si âprement, chez les autres; l'instinct, il le considère comme une disposition permanente, mécanique, qui, sous l'influence de la nécessité dirige le corps,

pour la meilleure conservation de l'être. Car le moindre mouvement exécuté par le plus humble des muscles exige une science que l'âme est loin de posséder.

Il y a donc deux âmes ; un dernier point reste à considérer : sont-elles distinctes ou confondues ? Elles ne sauraient être qu'une, car toute opération intellectuelle provient d'une sensation. Quant à savoir si l'âme, ainsi que le soutiennent la plupart des philosophes est immatérielle et immortelle, ce n'est plus une question de philosophie, mais bien de révélation et de foi.

Peu lui chaut que l'âme sensitive, à la mort du corps, disparaisse avec lui, ou, libérée de ses attaches charnelles, conservant son essence quasi divine, elle flotte dans l'éther, dans l'attente d'une réincarnation, ou d'un terme annoncé par le Verbe. Qu'elle se dissipe dans l'air ou dans l'eau, qu'elle se cache dans les feuilles des plantes ou dans la chair des animaux, il ne s'en inquiète pas plus que de savoir si « l'âme, capable d'animer de nouveaux corps ne pourrait pas reproduire toutes les espèces possibles par la seule diversité de ses combinaisons », ce qui résoudrait au moins d'une façon pleine d'imprévu, la querelle de l'évolution des espèces.

C'est aux théologiens et à eux seuls à nous éclairer, « s'ils le peuvent » sur l'essence de l'âme et son état après la mort. Le simple philosophe s'en tient à l'observation, faute de révélation ; la faculté sensitive suffit à expliquer toutes les facultés intellectuelles chez l'homme, comme chez les animaux : quel besoin alors d'une substance d'une plus haute origine, si ce n'est pour satisfaire la foi : mais que peut la foi contre la science ?

Ces questions sont d'une nature à rester éternellement indécises. Un homme d'esprit propose des problèmes, le sot et l'ignorant décident, mais la difficulté reste toujours pour le philosophe... Soumettons-nous donc à l'ignorance et laissons murmurer notre vanité.

Et La Mettrie, sagement, discrètement, formule ainsi les conclusions de son système :

Point de sens, point d'idées.

Moins on a de sens, moins on a d'idées.

Peu d'éducation, peu d'idées.

Point de sensations reçues, point d'idées.

En un mot, on ne saurait se montrer plus sensualiste !

Telle est la doctrine exposée dans l'Histoire Naturelle de l'âme que La Mettrie publia pour l'horrification de ses prudes contemporains en l'an de grâce 1745. Cet essai philosophique ne manquait pas d'une certaine sérénité ; le vigoureux pamphlétaire avait fait un effort pour ne pas se laisser aller à des écarts de plume qui lui pussent attirer des ennemis nouveaux : mais devant l'accueil réservé à ses conceptions libertines, lorsqu'il reviendra sur ce sujet qui lui tient particulièrement à cœur, quelques années lourdes d'événements se seront écoulées, et le souci de la liberté personnelle n'intervenant plus, il pourra sans danger, pousser à fond son argumentation et vider son sac.

Déjà en 1747, dans *l'Homme Machine*, il reprend en les développant la plupart des idées-massues qu'il avait entassées dans son premier ouvrage ; il revient sur la nécessité de l'expérience, il insiste jusqu'à la lourdeur, sur les psychoses et les troubles mentaux au cours des maladies, sur la suspension des fonctions spirituelles sous l'influence du sommeil, des narcotiques, ou sur leur modification par la nourriture, et les médicaments.

Il trouve pour cristalliser sa pensée des phrases lapidaires, qui atteignent directement le lecteur : « L'esprit a comme le corps ses maladies épidémiques et son scorbut... Un rien, une petite fibre, quelque chose que la plus subtile anatomie ne peut découvrir, fait deux sots d'Erasmus et de Fontenelle... Il est aussi impossible de donner une seule idée à un homme privé de tous les sens que de faire un enfant à une femme à laquelle la Nature aurait poussé la distraction jusqu'à oublier de faire une vulve...

Mais c'est surtout dans les *Animaux plus que Machines* qu'il fit éditer en 1758 à Berlin, et sous le voile de l'anonymat qu'il débride sa verve. Désormais il ne craint plus rien ; favori d'un souverain, assuré du lendemain, loin des foudres inoffensives des théologiens parisiens, aguerri à la polémique, habile à manier l'ironie et à pratiquer la riposte, il n'hésite pas à s'attaquer, pour mieux se défendre ; en possession de tout son talent, fort à son aise par son anonymat, aussi prompt à l'attaque que prudent à la défense, il s'en prend aux Wolfiens et aux Leibniziens, et les accomode, sous prétexte de les commenter, à sa façon.

Débarrassé cette fois des brumes de la philosophie, il borne son argumentation et ne demande du secours qu'à la physique ; c'est-à-dire qu'il prend ses exemples dans la médecine et dans la biologie ; c'est dire aussi que connaissant parfaitement cette branche des sciences expérimentales, il entasse à l'appui de sa thèse des faits qui paraissent rigoureusement établis, et qu'il les oppose aux conceptions purement théoriques de ses adversaires. Il tend ainsi à poser en postulat que les organes et les fonctions des hommes et des animaux étant à tous égards comparables, le cerveau doit être considéré comme le viscère de l'âme.

Écoutons ce petit apologue original : le cerveau parle le premier et l'âme répond :

D. Comment trouvez-vous le sucre ?

R. Comme vous, doux.

D. Le jus de citron ?

R. Acide.

D. L'esprit de vitriol ?

R. Beaucoup plus acide.

D. Le quinquina ?

R. Amer.

D. Le sel marin, etc...

R. Sotte question, encore une fois, comme vous et toujours comme vous. »

« Depuis que j'ai perdu les idées innées et les belles prérogatives dont Descartes et Staahl m'avaient si généreusement gratifiées, êtes-vous à savoir que je ne reçois rien que de vous, que vous ne recevez rien que

de moi ; que je me gouverne que par vos volontés, comme vous ne vous réglez que sur les miennes. Ainsi donc point de dispute et grand silence. Nous sommes faits pour être toujours d'accord. Les préjugés seuls pouvaient mettre le divorce où sont naturellement la complaisance et les mêmes penchants. »

Mais tout ceci ne touche point encore le but que je me suis proposé. Par quelle sorte d'emboîtement, d'articulation, de charnière, de contact enfin, l'âme serait-elle agencée avec le cerveau ? Surnagerait-elle sur la superficie, comme l'huile sur l'eau ; ou bien s'amalgamerait-elle avec le grossier tissu des organes ? « Mais non, questions frivoles et puériles, toutes celles qu'on peut faire à ce sujet. »

Aussi La Mettrie ne se met plus l'esprit à la torture pour donner vaille que vaille une explication raisonnable de l'inexplicable par essence ; il préfère revenir avec des descriptions inattaquables et un grand luxe de détails anatomiques sur la structure du système nerveux, cerveau, moëlle, nerfs moteurs et sensitifs et surtout sur leurs terminaisons ; il pressent les plaques neuro-musculaires, et décrit à nouveau l'arc réflexe, sans en prononcer le nom. Il insiste sur la propriété générale du muscle, l'irritabilité, dont plus tard on attribuera la paternité à son ennemi Haller. Sur le mode mi-badin, mi-sérieux, il établit l'unité de l'âme et de la substance nerveuse, et, d'une façon définitive, l'identité de l'âme humaine et de l'âme des plus humbles bêtes : « Il n'est pas jusqu'aux huîtres qui ne soient attachées aux rochers pour mieux passer leur vie à la contemplation des plus importantes vérités. »



II. *Le Problème de Dieu.* — S'il est vrai que principal souci du XVII^e siècle fut de détruire la religion et de démolir la puissante armure du christianisme, on ne saurait accuser La Mettrie de n'avoir point mis la main à l'œuvre commune. Son scepticisme épicurien, sa haine de la théologie, les vieux restes de cartésianisme qu'il ne dépouillera jamais quoiqu'il prétende, sans compter son exil de France pour crime de lèse-créance, et d'hétérodoxie, tout cela concourait à faire de lui au moins un libertin : comme beaucoup de médecins, il fut davantage, et se rangea dans le petit clan des athées convaincus.

« Je ne prends aucun parti, je ne prétends pas favoriser l'athéisme, » écrit-il prudemment ; ses réticences ne tromperont personne, et je gagerais volontiers qu'il en connaissait l'inanité. Il est des façons de rester neutre plus utiles à une cause que de s'en avouer le zélateur, et nul panégyrique ne vaut pour la propagande les attaques d'un soi-disant ennemi : le procédé pour ancien qu'il soit réussit couramment. Aussi ne nous étonnons pas après ces déclarations de principe de rencontrer chemin faisant des expressions fort claires : *la manière ridicule des théologiens, les monstres vomis du fond des cloîtres par l'aveugle superstition, les armes du fanatisme*, voilà qui annonce déjà l'offensive de grand style pour l'écrasement de l'infâme. On a lu Bayle, et l'on s'en souvient : Voltaire à son tour saura lire La Mettrie, mais il oubliera, le temps venu, de le citer.

Ce n'est pas qu'il révoque en doute l'existence d'une Etre Suprême ! Il lui semble au contraire que le « plus grand degré de probabilité est pour elle. Mais comme cette existence ne prouve pas plus la nécessité d'un culte que toute autre, ce n'est qu'une vérité théorique qui n'est guère d'usage dans la pratique, de sorte que comme on peut dire qu'après tant d'expériences, que la Religion ne suppose pas l'exacte probité, les mêmes raisons autorisant à penser que l'Athéisme ne l'exclut pas. »

« Il est égal d'ailleurs pour notre repos, que la matière soit éternelle, ou qu'elle ait été créée; qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant se tourmenter pour ce qui est impossible de connaître et ce qui ne nous rendrait pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout !

« Nous ne connaissons point la Nature : des causes cachées dans son sein pourraient avoir tout produit. Voyez le polype de Trembley : ne contient-il pas en soi les causes qui donnent lieu à la régénération ? Quelle absurdité y aurait-il donc à penser qu'il est des causes physiques pour lesquelles tout a été fait et auxquelles toute la chaîne de ce vaste Univers est si nécessairement liée que rien de ce qui arrive ne pouvait pas ne pas arriver; des causes dont l'ignorance absolument invincible nous a fait recourir à un Dieu, qui n'est même pas un Etre de raison suivant certains ? Ainsi détruire le Hasard ce n'est pas prouver l'existence d'un Etre suprême, puisqu'il peut y avoir autre chose qui ne serait ni Hasard, ni Dieu, je veux dire la Nature, dont l'étude par conséquent ne peut faire que des incrédules. »

En somme La Mettrie, loin de se laisser écraser par le poids de l'univers et se laisser prendre au mirage de la finalité admire dans les multiples et infiniment diverses productions de la nature, non une harmonie préétablie par une volonté créatrice, pour la commodité de l'homme, mais bien la résultante d'une foule de forces ou de facteurs pour la plupart inconnus mais appartenant tous au monde physique : rien de surnaturel, rien de divin, une série de réactions explicables par les lois de la matière. C'est la doctrine que l'on reprendra de nos jours sous le nom de doctrine physico-chimique de la vie.

Prenons donc La Mettrie pour ce qu'il est : un athée.

Pour ses contemporains tout athée ne peut vivre qu'en monstre, en marge de la société, et au ban des honnêtes gens : il n'y a cependant « aucune relation nécessaire entre ne croire qu'un Dieu, ou n'en croire aucun, et être un mauvais citoyen. » L'athée, se hâte d'écrire La Mettrie, sera humain, doux, honnête, affable, généreux, désintéressé, il aura une vraie grandeur d'âme, et réunira en un mot toutes les qualités de l'honnête homme, avec toutes les vertus sociales qui le supposent. » Qui ne voudrait à ce prix, se convertir incontinent à l'athéisme ?

La vertu peut donc prendre dans l'athée les racines les plus profondes « qui souvent ne tiennent qu'à un fil, sur la surface d'un cœur dévot. » Après cela de bonne foi, comment mettre en question si un Déiste ou un Spizoniste pourrait être honnête homme ? Car les principes d'irréligion n'ont aucun rapport avec la probité. Qui l'empêchera, diront les dévots, de renoncer à une vertu de l'exercice de laquelle il n'attend aucune récom-

pense. Qui l'empêche de se livrer à des vices, ou à des crimes, dont il n'attend aucune punition après la mort ? Les spiritualistes, eux, sur la pente glissante, sont arrêtés par la crainte du Diable. La belle machine et le bel épouvantail ! Dans la voie du mal, les hommes ne sont arrêtés que par la crainte du châtement immédiat, toujours plus certain et moins facilement esquivable : le gendarme vaut mieux pour la prévention des crimes que les tourments hypothétiques de l'Enfer, dont nul pèlerin ne revint jamais nous faire part de ses impressions, car il ne faut pas se fier aux poètes. Eux seuls l'ont décrit : mais ils ont tant d'imagination qu'ils font de bien piètres géographes !

* * *

III. Le Problème de la Mort. — Le problème de la mort est un de ceux qui ont poursuivi La Mettrie avec le plus de force et une sorte d'obstination. Le passage de la vie au néant, avec ce qu'il comporte d'aléatoire, et le grand mystère de l'au-delà, dans un certain nombre de ses ouvrages, à des époques diverses, on en devine la hantise.

Evidemment l'énigme de la seconde vie le préoccupe moins que le départ de celle-ci, dont la certitude est absolue. Les preuves de l'immortalité de l'âme, scholastiques et frivoles — ce sont ses propres expressions — nous laissent un peu humiliés ; car notre amour-propre, prêt d'être anéanti, se flatte, s'enchant de la riante perspective d'un bonheur éternel. « Tout le monde souhaite l'immortalité, comme un mulet souhaite la génération, sans pouvoir l'obtenir ». Mais cette question, autrefois du domaine de la philosophie, est devenue avec le temps un dogme essentiel à la religion. A quoi bon le discuter ? Puisque il est prouvé que l'âme et le corps ne font qu'un, et que le corps meurt, pourquoi affubler l'âme d'une prétendue immortalité, dont les preuves échapperont à toute observation ?

Il est extrêmement curieux de remarquer combien La Mettrie, si humain, si pitoyable lorsqu'il traite du bonheur des humbles, ou lorsqu'il trouve des excuses psychologiques aux forfaits des criminels, se montre ici incompréhensif : non seulement il n'insiste pas sur le caractère social de la vie future, sur l'habileté de ceux qui promettent aux déshérités de notre bas monde, les meilleures places... mais dans l'autre, sur ce moyen peu onéreux d'apaiser les révoltes des malheureux, mais encore il ne paraît pas saisir l'importance de l'espérance infinie des félicités éternelles pour ceux qui souffrent. Il ne s'arrête pas à ce que toutes les religions, depuis les primitives jusqu'au déisme le plus pur, le plus dépouillé de toute anthropomorphie, organisent un paradis pour les justes et les bons ; cet oubli, dans une doctrine d'indulgence, constitue une lacune dont les causes nous échappent.

« Quoique le futur nous réserve, l'homme et la rose paraissent le matin et ne sont plus le soir. Tout se succède, tout disparaît, rien ne périt. » L'intervalle qui sépare la vie de la mort n'est qu'un point, surtout quand on le considère par rapport à la durée des êtres : c'est pourtant à y songer que l'homme s'inquiète, s'agite et se tourmente.

« Trembler aux approches de la mort, c'est ressembler aux enfants, qui ont peur des spectres et des esprits. Pour être vraiment sage, il ne suffit pas seulement de savoir vivre heureux dans la médiocrité, il faut savoir tout quitter de sang-froid, quand l'heure en est venue. Le dernier moment est la principale pierre de touche de la sagesse : c'est pour ainsi dire dans le creuset de la mort qu'il la faut éprouver. Si vous craignez la mort, vos derniers soupirs seront affreux : c'est un supplice que d'en craindre.

Et plus loin l'athée expose sa profession de foi, admirable dans sa simplicité : « Je n'ai ni craintes ni espérances. Nulle empreinte de ma première éducation, cette foule de préjugés sucés, pour ainsi dire avec le lait, a heureusement disparu, de bonne heure à la divine clarté de la philosophie. J'ai eu le courage d'oublier ce que j'avais eu la faiblesse d'apprendre : tout est rayé (quel bonheur !) tout est effacé, tout est extirpé jusqu'à la racine. Et c'est le grand ouvrage de la réflexion et de la philosophie : elles seules pouvaient arracher l'ivraie, et semer le bon grain dans les sillons que la mauvaise herbe occupait...

La mort est la fin de tout, après elle, je le répète, un abîme, un néant éternel, tout est dit, tout est fait ; la farce est jouée. »

Une telle conclusion doit-elle nous étonner ? Si l'on se rappelle les traits principaux du système philosophique de La Mettrie, il faut reconnaître qu'elle se soumet aux règles de la logique : le caractère artificiel du bien et du mal, la non-existence d'une prétendue loi naturelle, c'est-à-dire la négation des bases naturelles de la morale, la réduction des principes divins de l'âme à des fonctions neuro-sensorielles, la similitude physiologique de l'homme et des animaux, le rejet de toute révélation, impliquant l'absurdité des preuves de l'existence de Dieu, tous ces principes heurtant violemment les théories des Moralistes et des Théologiens contemporains ne pouvaient aboutir qu'à la négation de l'immortalité.

CHAPITRE XIII

LE MORALISTE

Nous ne suivrons pas plus avant La Mettrie dans les détours de son analyse psychologique, dont le déroulement ne présente rien d'original, et même par instants, accuse une grande faiblesse dans la dialectique : les arguments se succèdent sans se renouveler, et s'épuisent ; l'intérêt se disperse et va s'amenuisant.

Mais il est cependant des points particuliers où l'on retrouve l'esprit nouveau, des domaines où le philosophe matérialiste pousse ses déductions expérimentales, dans le royaume de la morale, jusqu'au bout. A son habitude sans s'attarder à méditer sur les conséquences possibles de ses théories réformatrices, foulant aux pieds les préjugés, les coutumes et les lois, devant ses contemporains de plus d'un siècle, établissant des principes pitoyables que les hommes de la Révolution n'oseront pas appliquer, La Mettrie, qui n'avait pourtant rien d'un juriste, bouleverse avec sérénité les bases de la justice humaine, et, le premier, fonde la théorie de l'irresponsabilité.

« Je ne moralise, ni ne prêche, ni ne déclame, j'explique. » « Je n'ai consulté que la Nature. » « Entrons délibérément dans la carrière où la meilleure des philosophies, celle des médecins nous conduit. » Ces trois phrases prises parmi bien d'autres, mettent en lumière sa méthode : foin des vérités scholastiques, enseignées dans un but de domination sociale, et pour le triomphe d'une aristocratie ; il n'est de vrai que ce qu'apprend l'expérience, « La philosophie aux recherches de laquelle tout est soumis, est soumise elle-même à la nature, comme une fille à sa mère. Elle a cela de commun avec la vraie médecine qu'elle se fait honneur de cet esclavage, qu'elle n'en connaît point d'autre, et n'entend point d'autre voix. Tout ce qui n'est pas puisé dans le sein même de la nature, tout ce qui n'est pas phénomènes, causes, effets, sciences de choses en un mot ne regarde en rien la philosophie, et vient d'une source qui lui est étrangère. Telle est la morale, fruit arbitraire de la politique qui peut à juste titre revendiquer ce qu'on lui a injustement usurpé...

« Les hommes ayant formé le projet de vivre ensemble, il a fallu former un système de mœurs politiques pour la sûreté de ce commerce ; et comme ce sont des animaux indociles, difficiles à dompter, et courant, spontanément au bien-être, ceux qui par leur génie et leur sagesse ont été dignes d'être placés à la tête des autres, ont sagement appelé la religion au secours des règles et des lois. Elle a paru ; les yeux couverts d'un bandeau sacré ; et bientôt elle a été entourée de toute cette multitude, qui écoute bouche béante et d'un air stupéfait les merveilles dont elle est avide, merveilles qui la contiennent, ô prodige ! d'autant plus qu'elle les comprend moins...

« Puisque la morale tire son origine de la politique, comme les lois et les bourreaux, il s'ensuit qu'elle n'est pas l'ouvrage de la nature ni par conséquent de la philosophie, ou de la raison, termes synonymes... Ou si l'on veut, autant la morale de la nature (car elle a la sienne) diffère de celle qu'un art admirable a inventée. La religion est la boussole de l'une, le plaisir celle de l'autre, autant qu'elle sent la vérité, en tant qu'elle pense.

« Le philosophe a pour objet ce qui lui paraît vrai ou faux, abstraction faite de toutes conséquences : le législateur, peu inquiet de vérité, craignant même qu'elle ne transpire, ne s'occupe que du juste et de l'injuste, que du bien et du mal moral. D'un côté, tout ce qui paraît être dans la nature est appelé vrai ; et l'on donne le nom de faux à tout ce qui est contredit par l'expérience et l'observation : de l'autre, tout ce qui favorise la société est décoré du nom de juste et tout ce qui blesse ses intérêts est flétri du nom d'injuste ; en un mot, la morale conduit à l'équité, et la philosophie à la vérité. »

Il est impossible de prendre plus nettement position ; le sophisme, dangeureusement, s'expose : d'un côté, la vérité, de l'autre, la société. On devine de quelle part seront les sympathies de La Mettrie : contre les politiques, préoccupés avant tout d'asseoir leur pouvoir sur des fondements d'un ordre supérieur, contre les prêtres, habiles à distribuer des promesses magnifiques, et qui prouvent tout sans se donner la peine de raisonner, il dresse les philosophes, et surtout ceux qui scrutent les ténèbres à la lueur du « flambeau de la physique ». Ceux-ci, détachés des contingences humaines, inaccessibles à l'ambition, incapables d'esprit de domination, ne cherchent dans la connaissance des choses de la nature que des phénomènes primitifs, sans en tirer des applications sociales, propres à les déformer, et à les dévier de leur but initial, si tant est qu'ils en avaient un.

De là à soutenir que la plupart des lois ne trouvent dans le droit naturel aucun argument et qu'elles ne répondent qu'à de faux principes, inventés à plaisir par les législateurs et pour la sauvegarde d'intérêts particuliers plus ou moins contestables, le pas est vite franchi : quant au droit divin, l'auteur lui marque un profond mépris : la religion n'a rien modifié et l'avènement du christianisme n'a pas rendu les hommes meilleurs. Ses bases n'ont rien de fixe ni d'absolu, elles varient selon le génie des peuples et des époques. Dans ce cas la vertu ne serait-elle qu'une production toute artificielle, variable selon les latitudes ? Pourquoi pas ? « En général, les

hommes sont nés méchants : sans l'éducation il y en aurait peu de bons. »
« C'est le bien public qui est l'origine de la vertu. Mais la vertu des dieux, la vertu des rois, la vertu des hommes sont différentes; il n'y a point de vertu absolue, rien que des vertus relatives à la société, en soi, il n'y a ni vices, ni bien, ni mal, ni juste, ni injuste. »

De sorte que si la notion de vertu est variable et soumise aux vicissitudes des mœurs, on ne comprend plus très bien la nécessité d'une connaissance chère aux théologiens : l'existence d'une Loi Naturelle, c'est-à-dire, la distinction innée du bien et du mal propre à l'homme et refusée aux animaux. La Mettrie, partisan résolu de l'égalité des hommes et des animaux, se trouve acculé à un dilemme; il doit sous peine de voir s'écrouler sa théorie, ou bien refuser à tous cette Loi Naturelle, ou bien la leur accorder également : c'est ce dernier parti qu'il adopte.

« Le chien qui a mordu son maître qui l'agaçait a paru s'en repentir, le moment suivant : on l'a vu triste, fâché, n'osant se montrer et s'avouer coupable par un air rampant et humilié. L'Histoire nous offre un exemple célèbre d'un Lion qui ne voulut pas déchirer un homme, abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son bienfaiteur. »

« Un être à qui la Nature a donné un instinct si précoce, si éclairé, qui juge, combine, raisonne et délibère, qui s'attache par les bienfaits, qui s'attache par les mauvais traitements; un Etre, structure semblable à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui a les mêmes passions, les mêmes douleurs, les mêmes plaisirs, plus ou moins vifs, suivant l'empire de l'imagination et les délicatesses des nerfs : un tel Etre enfin ne montre-t-il pas clairement qu'il sent ses torts et les nôtres. Qu'il connaît le bien et le mal, et en un mot a conscience de ce qu'il fait ? Qu'y a-t-il d'absurde à penser que les Etres, des Machines presque aussi parfaites que nous, soient comme nous, faites pour penser et pour sentir la Nature ? »

Ainsi nous devons reconnaître aux animaux la distinction du bien et du mal moral : si nous la leur refusions, la Nature n'ayant employé qu'une seule et même pâte, tout le règne animal en serait généralement dépourvu. Or l'homme « ne peut se dispenser de convenir qu'il distingue toujours lorsque la santé le laisse jouir de lui-même, ce qui est vice ou vertu, par l'unique plaisir ou la propre répugnance qui en sont comme les effets naturels : il s'ensuit que les animaux formés de la même matière, doivent participer aux mêmes prérogatives de l'animalité, et qu'ainsi, il n'est point d'âme ou de substance sensitive sans remords. »

Comment définir la Loi Naturelle ? C'est un sentiment qui nous apprend ce que nous ne devons pas faire, parce que nous ne voudrions pas qu'on nous le fit. Oserais-je ajouter à cette idée commune que ce sentiment n'est qu'une espèce de crainte ou de frayeur aussi salutaire à l'espèce qu'à l'individu ? La Loi Naturelle n'est qu'un sentiment intime, qui appartient encore à l'imagination; par conséquent, elle ne suppose évidemment ni éducation, ni révélation, ni législateur, à moins qu'on ne veuille la confondre avec les Lois civiles, à la manière ridicule des Théologiens. Telle est la Loi Naturelle : quiconque en est rigide observateur est honnête homme et mérite la confiance de tout le genre humain. Quiconque ne la

suit pas scrupuleusement à beau affecter les dehors d'une autre religion, est un fourbe ou un hypocrite dont je me défie. »

Toutes ces citations se complètent et posent en postulat les deux vérités dont La Mettrie, non sans quelque contradiction, fait les bases de sa morale :

1^o) Les hommes comme les animaux distinguent de naissance le bien et le mal.

2^o) Ceci dit, il est absolument impossible de les définir l'un et l'autre ; la vertu varie selon les conditions.

On se demande alors quel critérium vont choisir les hommes pour juger leurs actions et les déclarer au point de vue de la morale pure, bonnes ou mauvaises ; beaucoup s'accordent à choisir la notion d'utilité à la société ; tout ce qui lui est utile est vertu : cela n'est pas résoudre la question, mais simplement reculer l'obstacle.

Serait-ce la conscience ? La Mettrie ne s'engage pas dans la voie périlleuse des explications métaphysiques, et discrètement il escamote la difficulté... et passe à un autre sujet. Cependant il y réfléchit, il s'attache à ce problème : en vain. Aussi dans l'un de ses derniers ouvrages, le *Discours sur le Bonheur*, fait-il volte-face. « On croit faire beaucoup d'honneur à la nature, de vouloir la décorer d'une prétendue loi, née avec elle, comme de tant d'autres idées acquises. Elle n'est point la dupe de cet honneur là. Semblable à un bon bourgeois qui préfère l'ancienneté de sa roture à une nouvelle noblesse qui ne coûte que de l'argent, une âme bien organisée, dédaigne tout ce qu'on lui accorde au-dessus de ce qui lui appartient en propre et se réduit au sentiment. Les belles connaissances dont l'orgueil gratifie si libéralement notre âme lui font plus de tort qu'elles ne lui donnent de mérite en la privant de celui que leur acquisition suppose : car dans l'hypothèse de la loi prétendue naturelle et des idées innées, l'âme apportant avec elle le discernement de mille choses comme du bien et du mal, ressemblerait à ceux qui, favorisés par le hasard de leur naissance, n'auraient pas mérité leur noblesse. »

Rien n'est plus curieux que le rapprochement de ces deux opinions émises à plus de quinze années d'intervalle, par un auteur que personne ne voulut jamais prendre au sérieux ; ce fou, cet hurluberlu, dont la cervelle bouillonnant ne connaissait aucune méthode, incapable d'esprit de suite, écrivant au courant de la plume sans se soucier des idées qu'il en sortait, ce fou donne là cependant une admirable leçon de sagesse et de probité. Mécontent de sa première théorie qu'il avait soutenue avec sa vigueur habituelle, incapable de la faire entrer dans son système philosophique, il la reprend, et se condamne en l'abandonnant délibérément. Ce faisant, il rétablit une harmonie fortement compromise, et fournit un argument de valeur au principe du déterminisme.

En effet, si d'une part la vertu n'est qu'une production arbitraire de la société, et si d'autre part nous ne possédons pas un instinct, inné en nous ou plus exactement mis en nous par la Divinité, dans le but précis de nous diriger dans le droit chemin, il faut bien admettre que le bien ne correspond qu'aux enseignements de l'éducation. Sa valeur est toute relative ; les

méchants préféreront leur intérêt particulier à l'intérêt général, tandis que les bons le sacrifieront au public.

L'âme instruite ne veut, ne suit, ne fait plus ce qu'elle faisait auparavant, lorsqu'elle n'était guidée que par elle. Eclairée par mille sensations nouvelles, elle trouve mauvais ce qu'elle trouvait bon et réciproquement. « Vraies girouettes, nous tournons donc sans cesse au vent de l'éducation, et nous retournons ensuite à notre premier point, quand nos organes remis à leur ton naturel nous rappellent à eux, et nous font suivre leurs dispositions primitives. Alors les anciennes déterminations renaissent, celles que l'art avait produites s'effacent; on n'est pas même le maître de profiter de son éducation autant qu'on le voudrait pour le bien de la société. »

Mais sous quelles influences assiste-t-on à cette déroute des bons principes à cette défaite qui assure le triomphe des éléments contraires à la société, donc mauvais par définition? Qui doit-on accuser de ces désordres? Les organes.

« Lorsque je fais le bien ou le mal, que, vertueux le matin, je suis vicieux le soir, c'est mon sang qui est en cause, c'est ce qui l'épaissit, l'arrête, le dissout ou le précipite, comme lorsque se faisant une route, plutôt qu'une autre, les esprits qu'il filtrés dans la moëlle de mon cerveau, pour être de là renvoyés dans les nerfs, me font tourner dans un parc, à droite plutôt qu'à gauche. Je crois cependant avoir choisi, je m'applaudis de ma liberté. Toutes nos actions les plus libres ressemblent à celle-là. Une détermination absolument nécessaire nous entraîne, et nous ne voulons point être esclaves! Que nous sommes fous! Et fous d'autant plus malheureux que nous nous reprochons sans cesse de n'avoir pas fait ce qu'il n'était pas en notre pouvoir de faire. »

De ce déterminisme étroit, de ce pouvoir des organes et de leurs interactions, sur notre mentalité immédiatement découlent de monstrueuses conséquences et dont les gardiens de l'ordre ne manquèrent point de s'alarmer. Que « le sage plaigne les vicieux sans les haïr, car ce sont que des hommes contrefaits » que les crimes ne soient que des réponses à des troubles de l'organisme, et non des volontés librement consenties, que le même individu soit selon l'heure, la disposition, la satisfaction de ses besoins, ou l'exaspération de ses instincts, un fort honnête citoyen ou un criminel endurci; que des crimes soient commis « par tempérament », que les vertus et les vices soient héréditaires « et passent des parents à leurs enfants, comme ceux de la nourrice à ceux qu'elle allaite », que la faim, la grossesse ou la continence soient de mauvaises conseillères, génératrices de mouvements irrésistibles, et voilà posé dans son entier le problème de la responsabilité pénale.

« Je sens tout ce que demande l'intérêt de la société, mais il serait sans doute à souhaiter qu'il n'y eût pour juges que d'excellents médecins. Eux seuls pourraient distinguer le criminel innocent du coupable. Si la raison est esclave d'un sens dépravé, ou en fureur comment peut-elle le gouverner? »

Il suffira de rapprocher deux dates pour donner à ce passage toute sa force : il fut écrit en 1757 : Damiens pour avoir égratigné le Roi d'un

inoffensif coup de canif fut atrocement torturé avant que d'être écartelé : le malheureux était cependant indéniablement fou. Mais ses juges ne pratiquaient pas la pitié des psychiatres ! Ils ignoraient que nous ne sommes pas plus criminels en suivant l'impulsion des mouvements qui nous gouvernent que le Nil ne l'est de ses inondations, la mer de ses naufrages, ou le volcan de ses éruptions. Or Damiens fut martyrisé en 1757 !

Le châtement ne correspond en fait qu'à un réflexe de protection de la société qui met les organismes dangereux pour sa sécurité hors d'état de lui nuire : la peine, de la convention ou imposée par la force des législateurs ne repose sur aucune base philosophique. Et pour peu qu'on l'y pousse, je gage que La Mettrie eût condamné sans appel et la peine de mort et le raffinement des supplices qui l'accompagnaient.

Il n'ose pas tout écrire, mais il laisse transparaître sous les mots prudents sa pensée : comme il dit il sent tout l'intérêt qu'on doit à la société, mais en médecin prompt à l'indulgence, il incline à accuser les défaillances de la raison que les réactions de l'organisme dominant et dirigent. Il a trop vu de malades dont la volonté sombre dans la lutte inégale contre la douleur ; il a trop approché de loques humaines dont la déchéance momentanée ne tient qu'à une accélération du pouls ou à une infime élévation de la température. Il a trop scruté la machine pour ne pas savoir que tout le mécanisme se fausse à la moindre erreur de manœuvre, et qu'il suffit d'un grain de sable pour paralyser le mouvement. Même dans le moraliste, nous retrouvons comme partout le clinicien, et nous pouvons le glorifier d'avoir pressenti le rôle magnifique que bien plus tard, les hommes mieux éclairés réserveront à ceux qui se pencheront sur l'âme trouble des criminels, pour y retrouver dans les tares et les lésions du substratum organique, et le mobile et l'excuse. C'est là une de ses plus nobles pages et je voudrais qu'il lui fut, pour cela, beaucoup pardonné. Et nous ferons grief à ses contemporains de n'avoir pas su en saisir le sens profond ; personne ne sembla l'avoir lu, les Encyclopédistes pas plus que les Théologiens, et jusqu'à l'Apologie du Matérialisme de Lange, elles demeurèrent perdues, confondues dans le dédain qu'il était de bon ton de marquer à l'œuvre entière du réprouvé.

Toute réflexion faite, les systèmes philosophiques se réduiraient à de bien inutiles verbiages, s'ils ne s'appliquaient finalement à édicter des règles de vie et rechercher les conditions du bonheur.

La Mettrie prenant modèle sur Epicure édifiera sa théorie du bonheur, mais il n'est pas difficile de prévoir que biologiste, médecin et homme d'expérience, il ne nous offrira qu'un bonheur de basse extraction, un bonheur sensualiste, organique, élémentaire, commun à l'homme et aux animaux ; un bonheur de guenille, si l'on veut, mais sa guenille lui était particulièrement chère !

« Pour expliquer le mécanisme du bonheur, il ne faut consulter que la nature et la raison. » Avec de telles prémisses, on devine le développement que bâtit La Mettrie !

Il commence avant d'exposer ses idées sur le sujet, par repasser les divers systèmes qui divisent les moralistes. « Les philosophes s'accordent

sur le bonheur comme sur tout le reste ! » C'est déjà dire qu'il existe bien des façons de l'acquérir. Les uns le placent dans ce qu'il y a de plus sale, et ce sont les cyniques, les autres le mettent dans la volupté, prise en divers sens : tantôt c'est la volupté raffinée de l'amour ; tantôt la même volupté, mais modérée (alors ce n'est plus la volupté, o La Mettrie !) raisonnable, assujettie non aux luxurieux caprice d'une imagination irritée, mais aux seuls besoins de la nature. Ici, c'est la volupté de l'esprit, attaché à la recherche ou enchanté de la possession de la vérité. Là enfin, c'est le consentement de l'esprit, le motif et la fin de toutes nos actions, auquel Epicure a donné encore le nom dangereusement équivoque de volupté.

Quelques-uns ont mis le souverain bien dans toutes les perfections de l'esprit et du corps : certains dans la pratique de l'honneur et de la vertu. Pour les stoïciens, voici les conditions de la béatitude : « Vivre tranquille, sans ambition, sans désir ; user des richesses, non en jouir ; les conserver sans inquiétude, les perdre sans regret, les gouverner au lieu d'en être esclave ; n'être troublé ni ému par aucune passion, ou plutôt n'en point avoir ; être content dans la misère ; comme dans l'opulence, dans la douleur comme dans le plaisir ; avoir une âme forte et saine, dans un corps faible et malade, n'avoir ni crainte ni frayeur, dédaigner le plaisir et la volupté ; mépriser la vie même ; enfin arriver à la vertu par la connaissance de la vérité. Voilà ce qui forme le souverain bien de Sénèque et des Stoïciens en général.

Que nous serons anti-stoïciens ! Ces philosophes sont sévères, tristes, durs : nous serons doux, gais, complaisants ; toutes âmes ils font abstraction de leur corps : tout corps, nous ferons abstraction de notre âme. S'évertuant au sublime, ils s'élèvent au-dessus de tous les événements, et ne se croient vraiment hommes qu'autant qu'ils cessent de l'être. Nous, nous ne commanderons point à nos sensations : avouant leur empire et notre esclavage, nous tâcherons de nous les rendre agréables, persuadés que c'est là que gît le bonheur de la vie. »

C'est donc finalement dans la satisfaction des sens, dans l'accomplissement normal des fonctions organiques, sous l'impérieux appel du besoin dans une sorte d'équilibre perpétuellement instable entre leurs exigences et leur satisfaction que résidera le bonheur.

Nos organes sont susceptibles d'un sentiment, ou d'une modification (le mot est mieux choisi) qui nous plaît : si l'impression de ce sentiment est courte, c'est le plaisir ; plus longue, c'est la volupté ; permanente, on a le bonheur : c'est toujours la même sensation, qui ne diffère que par sa durée et sa vivacité.

Certes, on pourrait reprocher beaucoup de choses à La Mettrie, sur ce postulat, auquel il donne arbitrairement une valeur absolue de définition. J'admets sa hiérarchie des perceptions agréables, mais je ne puis accepter que le bonheur ne soit qu'une volupté de longue durée et de vive intensité. Il y a en effet ici un élément qu'un physicien comme La Mettrie n'aurait pas dû négliger : l'accoutumance à la sensation et l'indifférence par l'habitude. Que n'a-t-il transposé sur le plan psychologique le vers célèbre : « L'ennui naquit un jour de l'uniformité » C'est une vérité de l'ordre le

plus banal et le moins contesté que tout plaisir s'émousse en raison même de sa fréquence. Mais ceci n'enlève rien à l'originalité de la théorie sensualiste du bonheur.

Celui-ci dépend (et ne dépend que) des causes qui nous assurent « une agréable circulation et par elle d'heureuses perceptions. » Ces causes se diviseront en internes, externes et accessoires.

Les causes internes ou intrinsèques, qui passent pour dépendre de nous, n'en dépendent point. Elles appartiennent à l'organisation et à l'éducation qui a pour ainsi dire plié notre âme, ou modifié nos organes. Le bonheur qui dépend de l'organisation est le plus constant, et le plus difficile à ébranler, il a besoin de peu d'aliments, c'est le plus beau présent de la nature. Il y a donc une sorte de prédestination organique. Ne sera pas heureux qui veut, mais qui peut. Le bonheur de l'éducation, consiste à suivre les sentiments qu'elle nous a imprimés et qui s'effacent à peine ; il est réservé aux philosophes, qui peuvent dissiper les préjugés de l'enfance et épurer l'âme au flambeau de la raison. S'abstenir de mille choses, qu'on ne peut s'empêcher de désirer, et d'aimer, sous prétexte de vertu, ce n'est guère là qu'un bonheur d'enfant, fruit d'une éducation mal entendue. En un mot, il ne faut pas sous prétexte d'éviter le renords refuser à la nature ce qu'elle demande, ni surtout se repentir du plaisir.

« Les causes internes du bonheur sont propres et individuelles à l'homme ; c'est pourquoi elles doivent avoir le pas sur les causes externes, qui lui sont étrangères. Il est naturel à l'homme de sentir, parce que c'est un corps animé, mais il ne lui est pas plus naturel d'être savant et vertueux que richement vêtu... Ce qui me persuade de la vérité de ce que je viens de mettre en question, c'est que je vois tant d'ignorants heureux, par leur ignorance même et leurs préjugés ? Que ce soit la terre qui tourne, ou le soleil, ils ne s'en inquiètent point : loin de s'embarrasser du cours de la nature, ils ne s'en inquiètent point, ils se laissent aller au hasard, et vont eux-mêmes rondement et gaiement leur petit train avec le bâton d'aveugle qui les conduit. Ils mangent, boivent, dorment, végètent avec plaisir. Le bonheur organique a été donné à ces heureux mortels, qui pour l'être, n'ont besoin que de sentir ; à ces béats, dont on parle tous les jours, dont telle est la constitution, que le chagrin, l'infortune, la maladie, la perte de tout ce que l'on a de plus cher, tout ce qui afflige les autres enfin, glisse sur leur âme qui se laisse à peine effleurer. Le même concours fortuit, la même circulation, le même jeu des solides et des fluides, qui fait l'esprit borné et l'heureux génie, fait aussi le sentiment qui nous rend heureux ou malheureux. Le bonheur n'a point d'autre source. »

« Les animaux viennent à l'appui de ce système. Lorsqu'ils sont en bonne santé et que leurs appétits sont satisfaits, ils goûtent le sentiment agréable attaché à cette satisfaction. Sénèque le nie en vain. Il se fonde sur ce qu'ils n'ont pas la connaissance intellectuelle du bonheur, comme si les idées métaphysiques influaient sur le bien-être, et que la réflexion lui fût nécessaire. Combien d'hommes stupides, qu'on soupçonne moins de réfléchir qu'un animal, parfaitement heureux ! »

D'autres faits militent encore en faveur de ce bonheur que nous

pourrions appeler automatique ou naturel ; il est en effet indépendant de la volonté et échappe aux directives de l'âme. Ce sont les états de parfaite béatitude que distillent les paradis artificiels. Un seul grain d'opium, ajouté au sang et coulant avec lui dans les vaisseaux, par une sorte de magie, « nous communique plus de bonheur que tous les traités des philosophes. » Les rêves, sans que nous soyons maîtres de leurs imposer un thème, nous apportent des sensations plus exquises que la réalité, et les jouissances que nous leur devons dépasse bien souvent celles que nous pourrions éprouver durant les états de veille. On a les mêmes avantages dans le délire et la folie, qui en est un. Tant que c'est parfois rendre un mauvais service que de guérir ces maladies, et présenter la triste perspective de la réalité à un homme qui vivait un songe plein d'agréments.

Mais si l'illusion d'où qu'elle vienne nous procure le bonheur, l'esprit, le savoir, la raison, sont le plus souvent inutiles ou funestes à la félicité : ornements étrangers, la plupart des hommes les méprisent ; contents du plaisir de sentir, ils ne se tourmentent point au fatigant métier de penser. Est-ce prétendre qu'ils sont entièrement superflus ? Non, car ils servent à modifier les erreurs d'une organisation imparfaite, ils permettent d'acquérir le bonheur à ceux qui ne l'ont pas reçu à la naissance. C'est ainsi que l'éducation vient corriger le tempérament.

Il faut se hâter de jouir. « Carpe diem », car il est démontré par mille preuves sans réplique, qu'il n'y a qu'une vie et qu'une félicité. « La première condition du bonheur est de sentir, et la mort nous ôte tout sentiment. La fausse philosophie, peut, comme la théologie, nous promettre un bonheur éternel, et nous berçant de belles chimères, nous y conduire aux dépens de nos jours ou de nos plaisirs. La vraie, bien différente et plus sage, n'admet qu'une félicité temporelle : elle sème les roses sur nos pas et nous apprend à les cueillir. »

L'homme serait essentiellement heureux s'il s'abandonnait à l'indulgente nature et s'il ne se préoccupait pas des nécessités sociales ; la vertu, nous en connaissons la valeur. C'est cependant cette notion arbitraire de vertu qui engendra l'ennemi le plus puissant du bonheur de la pauvre humanité ; le remords. Le remords, cette vieille habitude, ce vieux préjugé que les passions n'endorment jamais assez pour qu'il ne puisse quelque jour se réveiller, le remords suit l'homme, « monte en croupe et galope avec lui » le remords tellement variable suivant les mœurs, n'est qu'un fardeau inutile. A quoi sert-il, sinon à empoisonner les plus belles heures de la vie ? Le crime est commis quand il paraît, il n'empêchera rien, et sans jamais ramener un fripon à la vertu, il ne pourra que nuire aux bons. C'est à la réflexion et à la raison à faire contracter des habitudes nouvelles susceptibles d'étouffer cet encombrant sentiment. Les lois sont là avec leur cortège de bourreaux pour assurer la sécurité de la société, qui n'a rien de commun avec la pratique de la vertu. » Dénué de remords, méprisant la vie et l'estime publique, parricide, incestueux, voleur, scélérat, infâme et juste objet de l'exécration des honnêtes gens, tu seras heureux cependant. Car quel malheur, ou quel chagrin peuvent causer des actions qui ne laisseraient aucune trace du crime dans l'âme du criminel ? Mais si tu veux vivre,

prends-y garde, la politique n'est pas si commode que ma philosophie. La justice est sa fille, les bourreaux et les gibets sont à ses ordres : crains-les plus que ta conscience et les Dieux. « Que le prince lâche et cruel savoure à longs traits la tyrannie, qu'il s'immortalise par le sang, qu'il raffine dans l'invention... Et toi-même, voluptueux, puisque sans plaisirs vifs tu ne peux parvenir à la vie heureuse, laisse-là ton âme et Senèque : chansons pour toi que toutes les vertus stoïques, ne songe qu'à ton corps. Que la pollution et la jouissance, lubriques rivales, se succédant tour à tour, et te faisant, nuit et jour fondre de volupté, rendent ton âme, s'il se peut aussi gluante et lascive que ton corps. Bois, mange, dors, ronfle, rêve, et si tu penses quelquefois, que ce soit entre deux vins. Ou si non content d'exceller dans le grand art des voluptés, la crapule et la débauche n'ont rien de trop fort pour toi, l'ordure et l'infâmie sont ton partage, vautres-toi, comme font les porcs et tu seras heureux à leur manière. »

Un tel langage pouvait attirer quelques désagréments à celui qui ne craignait pas d'en fixer les principes en un Discours sur le Bonheur.

Aussi, malgré son cynisme — ou sa franchise — La Mettrie croit devoir se mettre à l'abri des conséquences possibles de son audace : il n'invite pas au crime, malgré les apparences ; il n'invite qu'au repos dans le crime ! Il prend les hommes comme ils sont, et ne se charge pas de les amender, il y aurait trop de besogne, et ce n'est pas sa faute s'ils sont nés faux, rusés, dangereux et méchants ; pour un peu il les adresserait au Père Éternel, le grand responsable, pour lui faire constater les résultats de sa création et de ses créatures. En philosophe, il pense que Cartouche était né pour être Cartouche, et Pyrrhus pour être Pyrrhus. Il n'enhardit certes pas les méchants, le pauvre homme ! Il les plaint par humanité et les tranquillise par raison, et s'il les soulage du pesant fardeau du remords, il n'en reconnaît pas moins qu'ils en constituent un bien plus onéreux pour la société.

Cette profession de foi doctement étalée, il revient avec une fermeté nouvelle à ses chères théories, et conclut que c'est le sentiment du bien-être qui nous détermine.

« J'en infère que le bonheur est comme la volupté à la portée de tout le monde ; des bons comme des méchants ; que les plus vertueux ne sont pas plus heureux, ou que s'ils le sont, ce n'est autant qu'ils sentent avec délices leur manière d'exister et d'agir. Les bons peuvent être malheureux, tandis que les mauvais sujets éternels contempteurs de la vertu, et des vrais biens vivent contents seuls et inutiles au monde, dans la jouissance des faux biens qui ne sont apparemment si faux que de nom. J'en conclus que chacun a sa portion de félicité, les gueux comme les riches, les ignorants comme les savants, les animaux comme les hommes, et qu'ainsi on est construit pour être heureux ou malheureux, et presque à tel ou tel point comme pour mourir, jeune ou vieux, de tel ou tel mal, entouré de médécins. »

Telle est la morale de La Mettrie : c'est encore une fois une morale de médecin. Elle découle librement de sa métaphysique, de même que celle-ci découle de son iatro-mécanisme ; elles puisent à la même source et

toutes deux reconnaissent comme souverains les sens. C'est grâce à eux que l'âme existe ou prend conscience de son existence factice ; ce n'est qu'à eux que le bonheur ressortit. Le corps demeure l'arbitre de nos jouissances, et la satisfaction de ses appétits ou de ses besoins, entraîne pour ainsi dire mécaniquement la sensation plaisante dont la durée fait ce que nous nommons bonheur.

A quoi bon alors s'acharner aux mortifications de la guenille, à la priver de son plaisir, s'il choque la règle, à la plier malgré elle à la rigueur d'un code de bonne vie, fruit de la convention et de la « politique » ? Pourquoi poursuivre aux dépens de son repos ou de sa joie le fantôme de la vertu, si la vertu ne répond à rien d'absolu ? Pourquoi se laisser déchirer de remords dévorants qui n'empêchent pas de faire le mal et n'amendent personne ? Le châtement du crime est de l'ordre social auquel le philosophe refuse toute autorité. Le secret du bonheur consiste dans le renoncement à toute évolution vers le bien : il nous impose l'asservissement à nos besoins quelqu'ils soient, bons ou mauvais. Ou plus exactement il n'y a rien de bon, rien de mauvais ; il n'y a que les forces organiques qui nous oppriment et qui nous poussent malgré nous à commettre telle ou telle action : si nous résistons, appuyés sur les données fausses de l'éducation, nous serons malheureux ; si nous leur obéissons, sans discuter, ni réfléchir, nous y retrouverons le bonheur.

Et l'on comprend maintenant pourquoi La Mettrie a été amené à renoncer à la réalité d'une prétendue loi naturelle, qui démolissait tout son système. Car admettre la notion prédestinée du bien et du mal moral, la connaissance d'une sorte de faute contre l'harmonie naturelle, c'était du même coup admettre la vertu comme une entité surnaturelle et absolue échappant à la volonté humaine. En un mot, c'était retomber dans les systèmes métaphysiques, que La Mettrie laissait dédaigneusement aux théologiens. Ne nous étonnons pas si entre ces deux maux, il a choisi le moindre.

Nous allons étudier maintenant quelles réactions ont déterminé dans le public ces paradoxes, mais d'ores et déjà nous pouvons dire que cette partie de la philosophie de La Mettrie fut celle qui lui aliéna le plus de gens, même dans le clan des sceptiques, et qu'elle fit plus que tout le reste pour établir solidairement sa réputation de cynique et d'athée.

CHAPITRE XIV

LES SOURCES

Il est un peu osé de vouloir à toute force considérer comme un système logique et rigoureusement déduit les idées originales mais passablement décousues que La Mettrie a négligemment semées çà et là, dans ses multiples ouvrages.

Aussi, pour la clarté de la discussion, il nous paraît utile de les résumer, sans les trahir, et de leur donner un peu de cohésion.

A la base, la sensation : sans elle rien n'existe et tout homme dénué de sens (principe de la table rase) ne connaîtrait pas le monde extérieur. Nous le créons, au fur et à mesure de nos perceptions, et en raison directe de leur perfection.

Le système nerveux recueille alors ces sensations, les véhicule au cerveau où il les transforme, constituant ainsi dans toute l'étendue des organes le substratum anatomique de l'âme matérielle et étendue par conséquent purement corporelle.

Voici donc établi avec sûreté que toute connaissance provient de l'expérience sensible ; les idées simples n'ayant que la valeur de comparaisons de perceptions différant d'essence ou d'intensité. Les idées simples, de plus en plus nombreuses chez l'enfant, par combinaisons multipliées à l'infini, forment les idées abstraites, aboutissant finalement aux sentiments et aux passions. Quant aux idées innées, ce ne sont que le fruit de l'imagination cartésienne, mais nul être dépourvu de sens n'en pourrait développer aucune. Voici pour la psychologie.

En métaphysique, même clarté sans finasserie : Dieu existe peut-être, on n'en sait rien, mais l'on s'en passe fort bien, et ce problème est dépourvu et d'importance et d'intérêt. Il est des dévots fort méchants et des athées honnêtes gens. Dieu rejeté, l'au-delà se dépouille de tout mystère ; après la mort plus de récompense, mais plus de châtimement, rien, le néant, le zéro de l'arithmétique, une simple dissolution d'un organisme précaire, dont les

matériaux libérés vont alimenter la vie universelle. Autre conclusion : pas de Dieu, que devient la religion ? Un commerce, une méthode de gouvernement. La morale n'est plus qu'une question de latitude et d'époque, car la loi naturelle n'existe pas. Il n'y a qu'une loi naturelle, celle que notre guenille nous impose irrésistiblement : nos besoins sont nos maîtres notre tempérament nous courbe sous le joug, et quand nous croyons agir en toute liberté, nous ne sommes que les esclaves, humbles et inconscients de nos organes. Ainsi s'excusent nos actions, jusques et y compris nos crimes, car il n'y a pas de criminels ; il n'y a que des malades à soigner, tout en mettant la société à l'abri de leurs coups.

Enfin, dernière conclusion, non moins logique que les précédentes ; puisque tout bonheur vient des sens, c'est dans leur satisfaction intégrale que l'homme doit orienter sa vie : le devoir, la vertu, vains mots dont le sens a bien souvent varié au cours des âges. Le bonheur le plus humble, celui des simples et des bêtes, est le seul qui ne trompe jamais.

* * *

Ceci posé, nous devons nous demander quelle est dans cette philosophie la part originale de La Mettrie, et la part empruntée à des devanciers. Le problème est relativement aisé à résoudre, grâce à La Mettrie lui-même.

Il a pris grand soin de peur qu'on s'y trompe, de nous informer de ses lectures, ou si l'on préfère de ses principales lectures, dans son « Abrégé des Systèmes, pour faciliter l'intelligence du Traité de l'âme », qui à vrai dire en avait grand besoin. De plus, au courant de la plume, il ne manque jamais de s'abriter derrière un sage, antique ou moderne. Peut-être cite-t-il parfois à tort, peut-être n'a-t-il pas toujours saisi la finesse de l'argument dans les fuliginosités de l'expression, mais qui peut se vanter de comprendre certains redoutables dialecticiens ?

Au fonds ancien, il n'a puisé que peu ; il a pris à Démocrite le principe de l'indestructibilité de la matière, clef de l'atomistique moderne et à Leucippe la condamnation des causes finales. Il a pris ? Rectifions une fois pour toutes : on rencontre chez lui comme chez eux, les mêmes pensées exprimées à peu près dans les mêmes termes et nous savons qu'il les a lues chez eux : c'est tout ce que nous pouvons établir de précis, mais nous sommes autorisés à conclure de ces rapprochements qu'il y eût emprunt.

Il se garde bien de tout avaliser de leur système du monde : il se refuse à admettre la création de la matière par la rencontre de hasard de tourbillons atomiques : avec plus de force encore il s'élève contre leur conception de l'âme formée d'atomes subtils, spécifiques, et déterminatifs du mouvement vital : il réserve son approbation aux apôtres de l'âme matérielle. Epicure lui dicta son indifférence pour la mort : tant que nous vivons, la mort n'existe pas et dès qu'elle paraît, nous n'y sommes plus : alors de quoi s'effrayer ? Et ne trouvons-nous pas chez le maître serein de Samos indiquée pour la première fois l'importance de la sensation à la base de la connaissance ?

De Lucrèce il a retenu la notion de l'infini, qui lui permet de supprimer Dieu de son circuit, le siège du sentiment dans les organes ainsi que la mort simultanée de l'âme et du corps.

Nous pourrions allonger démesurément cette liste, car il a lu beaucoup, et sait, le moment venu, se servir de ses lectures : sans étalage érudit, il possède des connaissances peu profondes, mais extrêmement étendues, une science de surface. Pêle-mêle, pour les besoins de la cause, il avance aussi bien Lactance, Dicéarque ou Asclépiade, que Tertullien, Saint-Augustin, Arnobe ou Saint-Irénée. Il cite avec prédilection les médecins grecs, latins ou arabes, sans reconnaître d'ailleurs que tous ne sont que des compilateurs, des traducteurs ou des copistes, dénués de toute valeur personnelle, reflets des auteurs plus anciens, qu'ils ont dépouillés avec plus ou moins de bonheur, et dont l'autorité se trouve fort amoindrie par leur crédulité, leur ignorance et leur manque d'esprit critique.

Parmi les maîtres de la Renaissance, il ne trouve que peu de sympathisants pour les idées qu'il défend : il laisse dans l'ombre Vivès, et Nicolas d'Autrecour, hommes prudents et de bon sens, qui luttèrent âprement contre la scholastique alors triomphante, et enseignèrent la nécessité de l'expérience, ou Gessner qui reprend l'importance de la sensation ou cet énigmatique Giordano Bruno, qui s'attache à Lucrèce et tenta de concilier son système du monde avec les hypothèses coperniciennes.

Par contre, il affecte de s'appuyer sur Bacon, dont il loue la méthode empirique d'examen de la nature, mais ils présentent plus de divergences que de points d'accord. Les vraies sources de La Mettrie sont plus proches de lui.

C'est en effet à l'Ecole Anglaise des matérialistes du XVII^e siècle, qu'il va faire le plus appel : avant David Hume, puisque celui-ci commencera à peine sa carrière que La Mettrie terminera la sienne, avant Hartley, qui ne donnera qu'en 1745 ses « Considérations sur l'Homme, sa structure, ses devoirs et ses espérances », où il tentera le premier essai d'explication physiologique de la psychologie. Les deux penseurs qui auront le plus influencé La Mettrie seront en définitive Locke et Boyle.

Robert Boyle, après avoir connu la célébrité, après avoir suscité chez ses contemporains autant d'admiration et d'estime que son compatriote Newton, est aujourd'hui bien oublié. Il mérite cependant mieux et la postérité se montre injuste à son égard. Ayant pénétré la vanité des questions purement spéculatives, il mettait toute sa foi dans l'expérience raisonnée et s'efforçait d'introduire dans les sciences physiques la méthode en place de verbiage : il porta tant de coups à l'alchimie que ses théories chancelèrent. Il expliqua l'univers, une fois constitué, et sans se préoccuper de sa genèse, par la seule mécanique des atomes, et le compara à quelque horloge bien réglée, mais il ne put se passer de l'horloger. Son matérialisme est donc relatif, et il ne conçoit son fonctionnement qu'en réservant le premier moteur à Dieu : l'enchaînement naturel des causes et des effets se trouve faussé par ce point de départ divin, que le philosophe malouin, n'admettra jamais.

C'est aussi cette question religieuse qui le séparera de celui qu'il

appelle « le sage Anglois » Locke. Obligé de ménager une santé précaire qui le conduira doucement jusqu'à 73 ans, doué d'un robuste bon sens accoutumé à la rigueur du contrôle expérimental, observateur avisé, cultivant les sciences de la nature, pratiquant la médecine sans avoir conquis ses grades, père de la psychologie analytique, logicien subtil, Locke pouvait plaire par ces côtés à La Mettrie. Lui aussi soutenait que l'entendement humain ne comportait pas d'idées innées que tout est représentation des impressions sensorielles et que de ces idées simples, naissent par combinaisons les idées abstraites et complexes.

Mais Locke s'écartait à d'autres égards de La Mettrie, et leur système différait sans conciliation possible : Locke, profondément chrétien ne veut rien entreprendre contre la foi : apôtre de la tolérance, il possède néanmoins le tempérament d'un croyant, et sa tolérance tant vantée se borne strictement au domaine religieux : dans l'ordre social, il apporte et applique des idées strictes sur la vertu et le vice, si bien que son sensualisme reste pour ainsi dire une vue de l'esprit, et qu'il n'en tire aucun principe de conduite de vie. Il existe donc une contradiction formelle entre sa psychologie et sa morale, comme s'il avait reculé devant les conséquences sociales de la poursuite du bonheur des sens. On sait combien de telles contingences étaient indifférentes au lecteur de Frédéric II qui aurait volontiers détruit l'ordre social pour se montrer logique jusqu'au bout.

Sans qu'il soit besoin d'insister davantage, on voit par ce court exposé que le matérialisme français, par l'intermédiaire de son chef, puisa largement dans le matérialisme anglais : mais nous allons maintenant examiner si dans le fonds national, il ne trouva pas quelques arguments favorables à la thèse qu'il défendait. Chemin faisant, nous avons déjà mentionné le nom de Gassendi ; mais il en est un, plus grand que le sien, celui de Descartes, qui domine cette recherche : La Mettrie était-il, oui ou non, cartésien ?

Que l'on assemble, dans l'ordre philosophique, le père du *Traité de l'Ame*, et l'auteur du *Discours de la Méthode*, voilà une idée qui ne viendrait à tout homme raisonnable : mettre dans le même sac le matérialisme, l'athée, le sensualiste avec le spiritualiste, le champion des idées innées, rejetant les données de la sensation comme susceptibles d'erreur, tenaillé par le doute et proclamant que la seule idée claire est celle de l'existence de Dieu peut paraître saugrenu.

Cette thèse, à priori insoutenable, fut cependant défendue avec aisance par La Mettrie lui-même, après le médecin Lamy, il est vrai. Si, dans Descartes, il se plaît à rendre justice au scientifique, et notamment au physicien et au mathématicien, il n'en est que plus libre pour chercher paille au métaphysicien. Il ne se laisse pas étourdir par les subtilités du raisonnement, et il ne se prive pas d'en rechercher les faiblesses ou les erreurs. Il prend le logicien en flagrant délit de tricherie vis-à-vis de cette même logique ; l'âme est inétendue, soutient Descartes, alors pourquoi vouloir à toute force la loger dans la glande pinéale ? Le propre de l'inétendu n'est-il pas de n'occuper aucun siège ? Il avoue ne pas connaître la substance de l'être, ce qui ne l'empêche pas de la définir. Il explique tout, y compris la création, par le mécanisme de ses tourbillons remplissant ainsi

le vide des anciens; et rien n'est plus facile que d'animer cette matière, étendue par le mouvement de source divine.

Mais c'est ici que la controverse devient passionnante, La Mettrie ose accuser Descartes d'avoir déguisé sa pensée et de cacher sous le masque commode du spiritualisme, un dangereux matérialisme : « Il est évident, écrit-il, que Descartes n'a parlé de l'âme que parce qu'il était forcé d'en parler, et d'en parler de la manière qu'il en a parlé dans un temps où son mérite même était plus capable de nuire à sa fortune que de l'avancer. »

Et cette accusation il la reprend plus tard dans l'*Homme Machine*, sous une autre forme. « Beaucoup de philosophes mauvais plaisants, et mauvais singes de Locke, au lieu de rire impudemment au nez de Descartes, feraient mieux de sentir que sans lui le champ de la philosophie serait peut-être encore en friche. Il est vrai que ce célèbre philosophe s'est beaucoup trompé; mais enfin, il a établi que les animaux étaient de pures machines : on peut lui faire grâce pour cela de toutes ses erreurs. Tout le reste est une ruse de style pour faire avaler aux théologiens le poison caché à l'ombre d'une prétendue analogie entre les deux substances. Il cherche à endormir les Argus de la Sorbonne par son âme spirituelle, inétendue et immortelle. »

En résumé, La Mettrie, dans la doctrine cartésienne, distingue deux parts : ce qu'a écrit Descartes, en faveur du matérialisme, et qu'il tient pour exact et l'expression de sa pensée. Et ce qu'il a écrit en faveur du spiritualisme et de l'existence de Dieu, et qui n'a d'autre valeur que de mettre l'auteur à l'abri d'une accusation d'immoralisme, ou d'impiété. L'accusation est nette, l'argument à la fois spécieux et solide.

Qu'y a-t-il de vrai au fond ? Nous n'en savons rien. Il est certain que Descartes a entrevu les rapports entre la physiologie et la psychologie et les interactions de l'âme et du corps : ses deux mondes distincts de l'étendue et de la pensée, il les rapproche par son étude des fonctions cérébrales, mais de là à soutenir qu'il ne les sépare que pour les besoins de sa sécurité, il est un pas que rien ne nous autorise à franchir. La question devrait être reprise par les spécialistes de la pensée cartésienne, et toute solution, jusqu'alors ne saurait être qu'imprudente, tendancieuse ou erronée.

* * *

Certains critiques, et notamment Schlosser, Fisher, Rosenkranz, Hettner, n'ont pas hésité à faire de La Mettrie un successeur et un plagiaire des philosophes français contemporains, Condillac, Diderot, Helvétius et d'Holbach.

Un minimum de recherches leur aurait évité le ridicule d'une aussi fausse assertion; il leur eût suffi de confronter des dates : le *Traité de l'Âme* est de 1745. Or, le premier ouvrage de Condillac, l'*Essai sur les Origines des connaissances humaines* ne parut que l'année suivante, 1746, tandis que son *Traité des Sensations*, où il expose son système sensualiste n'est que de 1754. Le Mettrie étant mort depuis trois ans, il lui devenait

vraiment difficile de le copier ! C'est également en 1754 que virent le jour les pensées sur l'Interprétation de la Nature, de Diderot.

Quant à Helvétius, il attendra jusqu'en 1758 pour livrer aux presses son traité de l'Esprit et d'Holbach, bon dernier, écrira son Système de la Nature en 1770 seulement.

La question de priorité se trouve donc réglée, sans discussion possible par la simple confrontation des dates, et cette éloquence des chiffres se passe de tout commentaire. C'est à Lange que revient l'honneur d'avoir établi ce point d'histoire philosophique, et l'on ne comprend pas comment il fallut attendre si longtemps pour clore la discussion.

La Mettrie n'a donc rien emprunté aux matérialistes français : nous allons voir maintenant si ces derniers ne se trouvent pas ses débiteurs, et, à l'habitude, quelque peu ingrats et mauvais payeurs.

CHAPITRE XV

LA PLACE DE LA METTRIE PARMI LES PHILOSOPHES FRANÇAIS DU XVIII^e SIÈCLE

Il faut croire que la vérité ne s'établit pas sans peine, car, à lire Soury et Lange, tous auraient fait des emprunts considérables à La Mettrie : à lire Picavet, personne ne lui devrait rien ? Qui a raison ? Pour résoudre ce petit problème, le plus simple est de rechercher les idées communes aux uns et à l'autre, et ceci fait, d'en déterminer le rapport. Le travail préliminaire de découverte des similitudes est déjà plein d'embûches, car les uns, comme d'Holbach, sous des abords cyniques, restent en définitive des timorés et se gardent bien de tirer toutes les conclusions de leurs postulats tandis que les autres changeant d'opinion au cours de leur carrière se montrent pleins de contradictions.

De ce nombre est Diderot : dans ses écrits, il a jeté çà et là, et sans toujours paraître se souvenir, des principes de morale ou de sociologie : par exemple, si dans son article « Liberté » de l'Encyclopédie, il défend la liberté de nos actions et condamne formellement le déterminisme, dans son *Dialogue avec d'Alembert* et dans sa correspondance, il prend le contrepied de son affirmation : la liberté n'existe plus, car nos actions proviennent de quelque motif externe ou interne, d'une impression ou d'une réminiscence. Aucun acte ne mérite alors de blâme ou de louange : il n'y a plus de vices ni de vertus, de récompense ni de châtiment. Et le philosophe n'éprouve envers le méchant que commisération, et s'il sévit, ce n'est plus que pour la défense de la société et pour l'exemple.

Citons aussi d'Alembert, comme preuve de la variation dans les idées morales : lui aussi admet, dans ses *Principes de Philosophie*, la possibilité du choix dans son comportement spirituel, mais il change de ton dans ses lettres à Frédéric : la liberté devient une suite nécessaire à la disposition non moins nécessaire de nos organes : si les pierres savaient qu'elles tombent, et qu'elles y priissent plaisir, elles croiraient tomber librement. Vers

la fin de sa vie, il apparaît converti au fatalisme : et il met dans la sensation l'origine de toutes les idées.

On pourrait citer de nombreux points, importants, sur lesquels ces auteurs ont varié, mais il importe de constater que c'est toujours dans un sens qui les rapproche du matérialisme et du sensualisme. La coïncidence est pour pour le moins curieuse, car nous établirons que La Mettrie était lu plus assidûment qu'on ne consentait d'ordinaire à l'avouer.

Si cependant le doute est permis en ce qui concerne Diderot et d'Alembert, les probabilités d'emprunt s'accroissent lorsqu'on passe à Condillac, Helvétius et d'Holbach.

Condillac, né en 1715, avait dès la publication de son *Essai sur l'origine de nos connaissances*, en 1746, montré l'importance de la sensation, mais corrigée et en quelque sorte affinée par la réflexion. Mais ce n'est qu'en 1754, c'est-à-dire bien après la mort de La Mettrie qu'il donne à sa pensée et à sa théorie leur forme définitive, dans son *Traité des Sensations*. Esprit clair et d'une logique rigoureuse, on éprouve néanmoins quelque peine à le suivre; c'est qu'il jongle avec les mots, sans prendre aucun appui sur le fait ou l'expérience : analyste brillant et judicieux, il construit son système par des déductions en cascade, et ne lui donne comme base que des vues de l'esprit. Il admet l'identité physique de l'homme et des animaux; les bêtes, comme nous, se montrent capables de connaissances, et sentant comme nous, jugent, comparent et se souviennent. Mais les hommes s'en séparent car seuls de la création, ils ont la connaissance de Dieu, et sont régis par la Loi Naturelle, qui trouve son fondement dans la volonté divine.

Mais ce que Condillac présente comme l'expression exacte de sa pensée, et qui demeure comme l'essentiel de son œuvre, son sensualisme, on le retrouve intégralement aussi bien dans les travaux des sages anglais, Locke ou Hobbes, que dans les écrits de La Mettrie. Aucune différence importante, si ce n'est dans l'expression et la mesure, le choix des termes ou l'élégance du style. Condillac établit, sans avancer comme son prédécesseur un grand nombre d'expériences psycho-physiologiques à l'appui de ses dires, que nos connaissances et nos facultés proviennent des sens et des sensations. La sensation étant agréable ou désagréable engendre le souvenir et le besoin : de besoin en besoin, de désir en désir, l'imagination se forme, les passions naissent, l'âme acquiert plus d'activité et s'élève, de connaissance en connaissance. A côté de ces idées sensibles, dues à des sensations actuelles, naissent le idées intellectuelles, par représentation d'objets disparus, mais ayant laissé une trace dans la mémoire : de là les idées abstraites ou générales, qui ne sont en définitive que des comparaisons, des jugements ou des combinaisons de pensées simples. Et Condillac pour développer sa thèse reprend l'hypothèse célèbre de la table rase, que La Mettrie avait, avant lui, déjà empruntée à Arnobe. Or pas une fois le nom du philosophe réprouvé ne se rencontre sous la plume de l'abbé !

Quant au chef, incontesté celui-ci, du matérialisme français, Helvétius, on ne peut vraisemblablement soutenir qu'il ignorât La Mettrie : appartenant à une vieille famille médicale, il avait vu écorchés vifs, dans

La Politique du Médecin, son bonhomme de père et son grand-père, introducteur en France de l'ipéca, ce qui lui valut une fortune. Né en 1714, riche au berceau, membre de l'Académie de Caen, à vingt ans, sans qu'il y fut désigné par aucun titre, fermier général dès 1738, et plus tard maître d'hôtel de la Reine, il vivait dans un milieu plus fortuné, mais aussi libertin, que celui où évoluait le médecin besogneux. A l'époque où celui-ci pour vivre chichement, courait la pratique à Saint-Malo, le financier apprenait sa philosophie du bonheur dans les parties joyeuses que le sexe aimable — et peu farouche — illuminait de ses grâces. Les tétons de Phyllis étaient de meilleure qualité ! Aussi personne ne songera à lui reprocher ses égarements et l'on jugera ses mœurs avec une indulgence amusée : selon que vous serez puissant ou misérable...

Pendant une dizaine d'années, Helvétius, dirigé et corrigé de loin par son maître Voltaire, qui lui écrivait régulièrement et notamment de Potsdam, où résidait alors *La Mettrie*, — encore une coïncidence curieuse ! — Helvétius cisèle, ou plus exactement martèle les rimes de ses épîtres philosophiques, et enfante dans la douleur son poème du Bonheur. Bien des noms se présentent à nous, soulignés par l'hommage du poète : Fontenelle, Maupertuis, Malebranche, Lucrèce, Epicure, l'inévitable Locke : mais on y chercherait en vain une allusion à *La Mettrie*. Et pourtant leur bonheur matériel, purement sensuel, vient directement de la même fabrique. Au fond, tout s'explique et par la peine et par le plaisir physiques, et le bonheur se réduit à la satisfaction sensuelle.

Il n'y a pas que cette recherche du bonheur pour rapprocher Helvétius et *La Mettrie*. Sur bien d'autres points leur doctrine paraît voisiner : ainsi Helvétius soutient l'identité de l'âme de l'homme et de l'âme animale, dont les moteurs communs sont la sensibilité physique et la mémoire : mais ce n'est plus, comme chez Condillac, la connaissance de Dieu qui constitue la supériorité de l'âme de l'homme, c'est la préhensibilité : ce n'est que parce qu'il a des mains qu'il pense plus justement : or ceci est une doctrine purement médicale, que des anthropologues en plein vingtième siècle soutiennent encore. Et ceci *La Mettrie* l'a déjà soutenu.

Helvétius est naturellement sensualiste et il défend après tant d'autres la gradation sensation-plaisir-besoin : seulement il adjoint à la proposition commune une théorie originale : d'après lui ni la finesse des sens, ni la mémoire n'influent sur la finesse de l'esprit : un nouveau facteur intervient pour conditionner le développement de la pensée, l'inégale capacité d'attention. Or cette capacité se trouve sous la dépendance étroite du corps, et le plus faible degré de la maladie, une simple indisposition suffisent à rendre la plupart des hommes incapables d'attention suivie. N'est-ce pas ce qu'avait établi *La Mettrie* dans la préface de son *Traité de l'Âme* ? Mais le médecin avait exposé les faits médicaux avec une précision et un enchaînement rigoureux interdits au financier.

La morale d'Helvétius ne s'écarte pas non plus tellement de celle de *La Mettrie* : le déterminisme y règne en maître mais un déterminisme hybride, qui tient à la fois de la volonté divine et du corps : Dieu nous a donné la sensibilité, pour remplir aveuglément son dessein et accomplir ses

missions : il nous a mis sous la garde du plaisir et de la douleur : l'une et l'autre surveillent nos pensées, dictent nos actions, engendrent nos passions, et régissent l'amitié et la haine, la tendresse et l'aversion.

Ainsi la liberté, la volonté n'existent pas : où l'on croit agir librement, l'on se borne à suivre son intérêt, guide universel des particuliers et des nations : partout l'utilité ou le plaisir priment l'équité, et faussent sous des prétextes divers les balances de la probité. Supposons que le Ciel anime tout à coup plusieurs hommes : leur première occupation sera de satisfaire à leurs besoins : bientôt ils essaieront par des cris d'exprimer leurs impressions de plaisir ou de douleur, et ils inventent le langage : les peuples deviendront une société, ils acquerront des propriétés, puis des lois, et seulement à ce moment la notion du bien et du mal. Donc, pas de vertu innée, pas de loi naturelle, pas de sens moral, le juste diffère selon les circonstances, et la plupart du temps se réduit à la crainte du châtement. L'injustice, en revanche, n'est plus que la violation d'une convention imposée pour l'avantage du plus grand nombre, ou du plus fort.

La Mettrie n'a pas dit autre chose ! Il a tenté le même essai de morale rationnelle, indépendante, dégagée des dogmes, basée scientifiquement sur la connaissance de l'homme sain et malade, sur la notion de l'homme fonctionnel, et non sur de pures abstractions et des concepts *a priori*.

Et dix ans plus tôt !

Et d'Holbach ? Passant pour le plus avancé des athées, et pour le précurseur des idées révolutionnaires, rien d'étonnant à ce que nous trouvions dans son *Système de la Nature*, et dans ses machines de combat, le souffle qui anime La Mettrie. Dans l'œuvre du célèbre baron allemand, dont la réputation naquit autour de la table copieusement servie et accueillante aux gens de lettres, plus ou moins faméliques, foisonnent des idées que nous connaissons bien ; la négation des choses supranaturelles, l'affirmation du néant au-delà de la vie, la soumission inéluctable des êtres aux lois de la physique, le déterminisme de la volonté par le tourbillon moral des actions précédentes, des causes et des influences, et aussi des répercussions ; les désordres, les crimes et les passions inséparables des impulsions humaines, comme l'ombre est inséparable de la lumière : la morale basée sur la physiologie, la liaison des états mentaux et des états physiques, un athéisme résolument affirmé enfin, autant de propositions déjà semées dans les divers opuscules de La Mettrie.

Certes les commentateurs ne se font pas faute de signaler combien d'Holbach développe mieux sa pensée que celui-ci : c'est vrai. Le style est plus ordonné, les arguments mieux présentés, la force dialectique plus puissante : c'est encore vrai. Mais ce qu'on néglige de mettre en lumière d'habitude, c'est la différence d'audace qui sépare les deux matérialistes, sauf sur l'athéisme, où ils arrivent à égalité. Partout ailleurs d'Holbach s'arrête en route. Qu'il s'agisse du déterminisme, il n'ira pas jusqu'à absoudre le crime, et à considérer le délinquant comme un malade à confier aux médecins. Défend-il le sensualisme, il n'osera pas prôner le bonheur grossier des bas instincts qu'on a tant reproché à La Mettrie. Partout où

nous établirons un parallèle, nous trouverons d'Holbach inférieur à son prédécesseur.

Nous pourrions poursuivre ces rapprochements : il y en aurait un grand nombre à citer, tant chez les auteurs que nous venons rapidement d'étudier, que dans Volney, Bernardin de Saint-Pierre ou Mercier. Ils existent, patents, indéniables, irrécusables : mais peut-on affirmer que l'on se trouve, dans tous ces cas, en présence d'une similitude de pensée, ou au contraire d'un emprunt caractérisé ?

Il est délicat de se prononcer. Nulle part, répétons-le, dans les écrits des contemporains ou des auteurs postérieurs, on ne rencontre mentionné le nom de La Mettrie, avec la référence. Il n'y a pas là matière à étonnement, car si l'on se pille beaucoup au XVIII^e siècle on néglige de signaler ses larcins : on a beaucoup lu, et l'on se souvient, à point : c'est un art. La bibliographie ne gonfle pas outre mesure les études ou les essais, et il n'y a guère que le père de l'Histoire Naturelle de l'Ame, pour se moquer des règles du jeu, en déclarant naïvement l'origine étrangère de ce que tant d'autres se fussent efforcé de faire croire de leur cru.

Et puis La Mettrie, homme peu recommandable, chassé de partout, banni de toute société, mort scandaleusement après une vie d'orage et d'inavouables débauches, dont les œuvres pernicieuses avaient alimenté le brasier vertueux de Thémis, méritait-il qu'on le citât ? Bien mauvais patronnage, et s'il paraissait excellent de lui dérober sa pensée, il était encore meilleur de la lui dérober secrètement. Ainsi l'on pouvait espérer, en présentant au public, sous le nom d'un autre moins compromettant, des théories irreligieuses, ou libertines, leur ménager un accueil favorable.

Donc pour tourner la difficulté, et pour établir la part exacte de La Mettrie dans les systèmes qui se rapprochent des siens, nous nous trouvons amenés à mesurer la diffusion de ses écrits dans la seconde moitié du siècle.

Pour mesurer cette diffusion, deux méthodes s'offrent à nous, également incertaines, et dont les conclusions ne s'imposent qu'avec de sévères restrictions.

1^o) En premier lieu, rechercher toutes les éditions des diverses œuvres du philosophe.

2^o) En second lieu, établir la place qu'il tenait dans l'opinion contemporaine.

Or il est téméraire de prétendre dresser un catalogue à la fois exact et complet sinon de toutes les productions de La Mettrie, du moins de toutes leurs éditions. Les exemplaires en sont assez rares, et de plus très dispersés : il n'est aucune Bibliothèque publique pour les détenir tous : à moins de déplacements dispendieux, le critique est donc obligé, pour beaucoup, de s'en tenir à la description sommaire fournie par les catalogues bibliographiques. Il est ainsi quasi matériellement impossible de dépister les contrefaçons. On sait qu'on ne peut les découvrir qu'en collationnant patiemment les exemplaires et en relevant les différences typographiques les identifiant. C'est ainsi que j'ai pu relever quelques fautes dans l'édition de la *Politique du Médecin*, sur l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, et ne figurant pas sur mon exemplaire personnel : or il est admis

qu'il n'y eût de cet ouvrage qu'une seule édition, celle de 1746. Nous nous trouvons fondés à soutenir qu'il exista *au moins* une contrefaçon.

Autre pierre d'achoppement : la plupart des ouvrages de La Mettrie furent publiés sous le voile de l'anonymat, ce qui ne facilite pas les recherches. Tantôt on attribue à d'autres ses œuvres, tantôt au contraire, on lui en attribue qui ne sortirent pas de sa plume. Par exemple l'*Homme plus que Machine* fut longtemps mis au compte de l'Editeur Elie Luzac, et ce n'est qu'au siècle dernier qu'on le restitua à son véritable auteur. Par contre, la *Vénus Métaphysique*, petit discours de 34 pages paru à Berlin en 1752, appartient plutôt à Maupertuis qu'à son compatriote : le style inégal, lourd sans persuasion, grossier sans finesse, la dissertation laborieuse sur l'origine de l'âme dans la fécondation, et sa transmission au fœtus pendant le coït, le ton pédant où toute réminiscence médicale est bannie, le manque d'observation, tout permet d'éliminer La Mettrie du nombre des auteurs responsables : peut-être en eût-il un jour l'idée, mais ce n'est certes pas lui qui l'écrivit ; au reste Maupertuis n'est-il pas le père de la Vénus Physique ?

Enfin, hâtons-nous de déclarer qu'un simple catalogue, fût-il complet ne donnera pas la mesure de la diffusion de la pensée du philosophe. D'une part, nous ne connaissons nullement le chiffre des tirages des éditions successives, sans tenir compte des contrefaçons, et pour des livres condamnés au feu, elles devaient être nombreuses ; le connaîtrions-nous, que nous n'en saurions déduire avec certitude le nombre des lecteurs : un livre au XVIII^e siècle, surtout quand il se trouvait prohibé, se prêtait volontiers et faisait le tour des petites réunions littéraires. Enfin, il existait, comme de nos jours pour les érotiques de luxe, des copies manuscrites, dont le nombre est impossible à évaluer. Nous n'avons pas eu la chance d'en rencontrer, mais M. Pierre Lemée, le savant commentateur que nous avons eu l'occasion de citer, en possède une de l'*Homme Machine* ce qui suffit à établir sans discussion la matérialité d'un fait général à l'époque.

Ces réserves faites, voici la notice bibliographique des œuvres philosophiques de La Mettrie.

* * *

1°) *Histoire Naturelle de l'Ame*, traduction de l'anglais de M. Charp, par feu M. H... de l'Académie des Sciences.

In-8, La Haye, Neaulme, 1745. 2+6+398 pages.

Réimprimé à Oxford, aux dépens de l'auteur, avec une Lettre Critique de M. de La Mettrie à Mme la Marquise du Châtelet, in-8 1747. 3+343 p.

2°) *L'Homme Machine*.

In-12 s.l.n.d., 108 pages. Cette édition originale n'aurait été tirée selon M. Bergman qu'à 6 ou 8 exemplaires.

L'édition courante est celle de Berlin, 1748, in-12, de 189 pages.

Il en existe une troisième ; d'Elie Luzac fils de Leyde 1748. in-12, 148 p.

3°) *L'Homme-Plante*.

In-18, chez Christian-Frédéric Voss, 1748 : 1 + 58 pages.

4°) *L'Homme plus que Machine*.

In-12, Leyde, 1748, édition que nous ne connaissons que d'après la citation de M. Assézat.

On considère généralement comme l'édition originale celle de Londres, 1748. In-12, 140 pages.

5°) *Traité de la Vie Heureuse*, par Sénèque, avec un discours du Traducteur sur le même sujet.

In-8, Potsdam, 1748, 248 pages.

Le Discours fut réimprimé sous le titre de *l'Anti-Sénèque*, ou le *Souverain Bien*, une première fois à Potsdam; in-8, 1750 : IV + 115 pages; et une seconde fois à Amsterdam, 1751.

6°) *Le Système d'Epicure*.

In-12, Berlin 1750 (extrêmement rare, signalé par Bergmann.)

7°) *L'art de jouir*.

In-12, Cythère (Berlin), 1751, VI + 77 pages.

Cet opuscule avait été précédé de deux essais qui lui servirent de prototype :

La Volupté, par M. le Chevalier de M..., capitaine au régiment Dauphin. S.l.n.d. (1745), et :

L'Ecole de la Volupté, In-12, Cologne, Marteau, 1747. 130 pages.

8°) On a attribué à La Mettrie, un petit opuscule de peu de valeur : *les animaux plus que machines*, S.l. 1750, in-8° 77 p. (1).

* * *

A partir de 1751, les imprimeurs commencent à rassembler ces opuscules divers en œuvres complètes, dont les éditions se succèdent à une cadence relativement rapide :

Londres (Berlin) chez Jean Nourse, 1751, in-4°, LVI-364 pages.

Berlin, 1753, 2 vol. in-12.

Berlin, 1764, 2 vol. in-12.

Amsterdam, 1764, 2 vol. in-12.

(1) Nous ne signalons que pour mémoire les quatre petits pamphlets sous-indiqués, que l'on doit rattacher, malgré leur caractère privé, à l'œuvre philosophique de La Mettrie.

a) *Epître à mon Esprit* ou *l'anonyme persiflé*. Berlin (s. l.) 1749, in-12, 22 p.

b) *Epître à Mlle A. C. P.* ou *La Machine Terrassée*, S.l.n.d. (Berlin, 1749) in-12, 23 p.

c) *Réponse à l'Auteur de la Machine Terrassée*, S. l. (Berlin) 1749, in-16, 24 p.

d) *Le Petit Homme à Longue Queue*, S.l. (Berlin) 1751, in-8, 56 p.

Les Œuvres complètes comprennent, dans les éditions les plus récentes : *L'Eloge* par Frédéric II ; le *Discours préliminaire*, 66 p. ; le *Traité de l'Ame*, 232 p. ; *l'Abrégé des Systèmes*, 50 p. ; *l'Homme-Plante*, 129 p. ; *les Animaux plus que Machines* 64 p. ; le *Discours sur le Bonheur*, 66 p. ; *l'Epître à Mlle A. C. P.* 14 p. ; *l'Epître à mon Esprit*, 12 p. ; la *Volupté*, 70 p. ; *Avertissement et dédicace à Haller*, 12 p. ; *l'Homme-Machine*, 69 p. ; *l'Art de Jouir*, 52 p. ; *Le Système d'Epicure*, 42 p. Mais le nombre de pages de chaque ouvrage est variable, dans de petites proportions, selon les Editions.

Berlin 1774, 2 vol. in-12.

Amsterdam, 1774, 3 vol. in-12.

Berlin, 1775, 3 vol. in-8.

Berlin (Paris) 3 vol. in-8 1796.

Berlin (Paris) s.d.; (1796), 3 tomes en 1 vol. in-8.

Berlin, et se trouve à Paris chez Tutot, 1796, 3 vol. in-8°.

* * *

Ajoutons que vers la même époque, on réimprimait en 1774 une brochure, jadis éditée à Berlin en 1749, et devenus rarissime : *l'Épître à mon Esprit*, brochure in-8, à Paris chez Valade, 22 pages. Et, en 1799, le libraire Prudhomme donnait pour suite à la *Propagation du Genre Humain*, par un anonyme, *l'Art de Jouir* et *l'Homme Plante*. Il n'est pas impossible que des fragments plus ou moins longs de La Mettrie figurent dans des recueils semblables où seul le hasard d'une lecture permet de les découvrir.

Nous pouvons ainsi affirmer que chacune des œuvres citées ont été rééditées au moins une dizaine de fois en l'espace d'un demi-siècle, dont huit fois en moins de 25 ans. Cela nous prouve que le public ne boudait pas le libertinage du « grossier matérialiste », et qu'après sa mort, il jouit d'une enviable renommée. On ne le citait guère, mais le nombre de ses réimpressions nous permet d'assurer qu'on le lisait.

Le dix-neuvième siècle ne lui ménagera pas la même faveur, et ses ouvrages tombent dans l'oubli. Cependant, Assézat publie *l'Homme-Machine* avec une introduction et des notes, précédé de *l'Eloge de Frédéric*, chez Frédéric Henry, 1 vol. in-16, 1865, qu'un commentateur italien, Stefanoni Luigi, s'empresse de traduire. (Milan, 1 vol. in-18, 1866.) Ce renouveau de popularité correspond à l'épanouissement des théories matérialistes à la suite des découvertes dans le domaine de la biologie, par Darwin et ses continuateurs.

Ensuite, il nous faut arriver jusqu'à la période contemporaine, en 1921, pour trouver, et à titre de curiosité littéraire, une dernière réédition de *l'Homme-Machine*, et de *l'Art de Jouir*, avec introduction et notes de Maurice Solovine (1 vol. in-16, Bossard.)

* * *

Pour résumer plus clairement la situation, nous distinguerons dans la bibliographie La Mettrienne quatre périodes :

1) Jusqu'à 1751. Les œuvres paraissent isolément, et ne sont pas ou peu réimprimées : c'est la période des éditions originales.

2) De 1751 à 1778 : c'est l'âge d'or. La Mettrie, mort, ne gêne plus personne, et sa doctrine connaît un véritable succès en France, ou triomphent les théories des matérialistes comme d'Holbach et Helvétius.

3) De 1775 à 1860 c'est l'oubli. Malgré une tentative de réhabilitation sous la Révolution, La Mettrie perd la faveur du public, et ne fait plus l'objet que de critiques d'une injustice flagrante.

4) Vers cette époque se développe le néo-matérialisme contemporain et l'on commence à exhumer La Mettrie, pour lui redonner la place à laquelle il a droit. C'est le moment où les commentateurs s'emparent de cette figure, originale et méconnue, et les travaux se multiplient sur sa vie, son œuvre, et son influence : Assezat en 1865, Lange, en 1865, René Paquet en 1873, Ueberweg, en 1875, Dubois-Reymond la même année, et Picavet, en 1889 forment une première phalange de critiques plutôt bienveillants. Poritzky, en 1900, de Vezeaux de Lavergne, en 1907, Bergman en 1913, et enfin Le Mée en 1925 montrent que la question La Mettrie passionne encore les esprits et que tous les problèmes soulevés n'ont pas encore reçu leur solution définitive.

* * *

Il semble bien que le philosophe soit mieux connu et davantage apprécié de nos jours que de son temps.

Ses contemporains l'ignorent, ou ne lui consacrent que de courtes notices, de brèves allusions, d'insignifiantes anecdotes. Dans une production de près de vingt ans, il faut chercher beaucoup avant de trouver quelques mots se rapportant à lui. Du moins jusqu'à sa mort.

Dans la *Gazette d'Utrecht*, pas plus que dans le *Mercur de France*, ni que dans le *Journal de Trévoux*, nous ne trouvons mention de son nom, ni de ses œuvres, ni de ses aventures. Il n'existe pas. Seul le *Journal des Sçavans* fournit quelques indications sur son activité médicale. En 1735 une simple note annonce la Traduction des Institutions de Médecine : plus rien jusqu'en 1738, mais cette année-là, on devine qu'il commence à être moins inconnu : en effet, six pages sont dévolues à l'analyse du *Vertige*, (245-251), suivies de l'examen de la *Catalepsie* (619-622), et enfin du compte-rendu de la *Lettre à Astruc* (622-624). Enfin, les Aphorismes sont étudiés dans les pages 744 à 752. En 1739, le rédacteur analyse en 4 pages un petit opuscule sur quelques points d'un traité d'Hippocrate, et qui ne comporte cependant que 24 pages. C'est dire que le Docteur La Mettrie est considéré comme un auteur sérieux, et digne d'attention. Que se passe-t-il ensuite ? Nous n'en savons rien, mais il faut attendre huit années pour retrouver son nom dans le *Journal des Sçavans* : on annonce simplement, en trois lignes, la suite des Commentaires. Nous sommes en 1747, et le disciple de Boerhaave est alors sorti du domaine purement scientifique pour entrer dans la voie dangereuse de la polémique, et de l'athéisme : l'honnête praticien malouin n'est plus que le misérable père de l'Histoire Naturelle de l'Ame et de la Politique. Il n'est plus digne de tenir place dans un journal qui se respecte. De ce moment, il est banni de la presse française, et le silence se fait autour de lui.

Et cependant que d'événements ! Aucun des livres de l'auteur ne passe inaperçu : chacun déclenche un cataclysme, et les aventures du condamné se poursuivent à travers la France, les Pays-Bas et la Prusse : la

Faculté bafouée retentit de cris et de gémissements, les dévôts clament vengeance, le Parlement requis par la Sorbonne intervient, et tout cela ne paraît pas digne d'inspirer un modeste écho d'un gazetier ? Jusqu'à 1751, tout le monde l'ignore. C'est que la bête était mauvaise, et les chasseurs craignaient les coups de boutoir.

1751 : Soudain, le nom abhorré de La Mettrie surgit du néant. On le rencontre alors un peu partout, aussi bien dans les gazettes littéraires que dans les correspondances privées des écrivains les plus célèbres de l'époque. Qu'y a-t-il de nouveau ? Presque rien : la bête était morte, et ne faisait plus peur. A la curée !

Voltaire qui avait jugé favorablement La Mettrie au début, et notamment dans une lettre à Madame Denis du 2 septembre 1751, se rétracte : les premières nouvelles deux jours après la mort du philosophe, le 13 novembre, dans une lettre au Maréchal de Richelieu, sont d'un ton badin qui surprend, de la part d'un homme qui venait d'enterrer son collègue.

« Ce La Mettrie, cet Homme-machine, ce jeune médecin, cette vigoureuse santé, cette vigoureuse imagination, tout cela vient de mourir, pour avoir mangé par vanité, tout un pâté de faisan aux truffes.

Il laisse à Berlin une maîtresse explorée, qui malheureusement n'est pas jolie, et à Paris des enfants qui meurent de faim. Il a prié Milord Tyrconnel de l'enterrer dans son jardin. »

Mais pour Madame Denis le pâté de faisan, trop prosaïque, était déjà devenu « pâté d'aigle, déguisé en faisan, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc et de gingembre. » Voltaire prenait ainsi sa revanche d'éternel constipé.

« Ses idées sont un feu d'artifice, toujours en fusées volantes, ce fracas amuse un demi quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire paraître un mauvais livre, imprimé à Potsdam (*l'Homme-Machine*) dans lequel il proscriit la vertu et le remords, fait l'éloge de vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention. Dans son ouvrage, il y a mille traits de feu, et pas une page de raison : ce sont des éclairs dans la nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale, il en est tout étonné : il ne savait pas ce qu'il avait écrit. Il écrira demain le contraire, si l'on veut. »

En même temps que Voltaire se trouvait à Berlin un comédien français, Desormes, qui avait connu La Mettrie en Flandre, et l'avait retrouvé à la Cour de Frédéric : il l'avait assisté à ses derniers moments, et il laissa une relation très digne de sa mort. Il dépeint l'homme comme un joyeux vivant : « La Mettrie, dont les lumières faisaient l'espoir des malades et dont la gaieté faisait les délices de ceux qui se portaient bien... Point de cercle qu'il n'égayât, point de souper où l'on ne voulut l'avoir... » Mais il ne cèle point ses défauts : « La discrétion habitait rarement sur ses lèvres. Souvent il nuisait à ses amis, croyant les servir. Généreux, humain, bienfaisant, sincère, il était honnête homme et savant médecin... » Et Desormes, suivant l'usage du temps termine sa lettre du 5 février 1752, publiée dans les *Lettres sur Quelques Ecrits de ce Temps*, (X, 110 et s.) par ces vers dédiés au portrait de La Mettrie, par Schmidt :

Sous ces traits vifs, tu vois le maître
Des Jeux, des Ris et des bons mots.
Trop hardi d'avoir de son être
Osé débrouiller le cahos,
Sans un sage il était la victime des sots.

Souhaitons que cet obscur comédien ait brillé davantage dans l'art de Thalie et de Melpomène que dans celui d'Apollon...

Ce ne sont pas les seuls vers qu'inspira l'auteur de l'Homme-Machine. En voici quelques-uns du Comte de Tressan :

Un vil mortel, un nouvel Erostrate
Ose abuser du grand art d'Hypocrate ;
Par le scalpel il découvre à nos yeux
De nos ressorts les accords merveilleux.
Il voit leur force et prévoit leur ruine
Il en conclut : l'homme est une machine
Que le concours des atomes forma
Et que l'Ether plus rapide anima.

Ils ne sont pas meilleurs que les premiers : Voltaire se borna à pondre un distique, qui, malgré ses prétentions à l'esprit, ne veut pas dire grand chose :

Fléau des médecins, il en fut la lumière,
Mais, à force d'esprit, tout lui parut matière.

Un anonyme s'en mêle, et accouche d'un mauvais quatrain :

Le coupable troublé craint une autre Patrie,
Et dans son désespoir, il voudrait n'être plus.
Le juste attend alors le prix de ses vertus,
Quoiqu'en ait pensé La Mettrie.

Mais le plus comique dans ce Parnasse satirique, c'est encore une pièce de vers latins, que Bose, dans son discours annuel de l'Université de Wittemberg, adresse à l'Impératrice-Reine, en 1756, pour lui demander de protéger Luther, et de détruire La Mettrie :

Tu, Theresa, dolos detestans Macchiavelli
Tu tege Lutherum, frangaque La Mettrie et Hobbes...

Le joyeux La Mettrie ne manquait pas d'aèdes de bonnes volonté ! Maupertuis aimait sincèrement son compatriote, et bien des fois, il fit l'impossible pour lui éviter de nouvelles sottises, ou pour en limiter les désastres. Effrayé des audaces et des inconséquences de son poulain, il tenta vainement, nous dit Fréron (*Lettres sur quelques Ecrits*, V, 261.)

d'endiguer sa fureur d'écrire, et l'encouragea sournoisement à des traductions : un hasard lui fait découvrir Sénèque. Aussitôt, pris d'un zèle neuf, il traduit la *Vie Heureuse*. Maupertuis enfin tranquilisé part en France : au retour, il trouve la traduction imprimée, mais avec l'anti-Sénèque, ou le Souverain Bien... Le coup était manqué.

Dans le même tome de ses Lettres, Fréron rend justice au célèbre proscrit, et le lave de bien de sottes accusations : « Comme il était de ma province, que j'ai vécu quelque temps avec lui, et que ceux qui le connaissent que par ses ouvrages en ont dû prendre assez mauvaise idée, je me disposais à réhabiliter sa mémoire, et à faire sentir que ses satires et son impiété n'étaient qu'un caprice d'imagination, une débauche d'esprit, un faux-air d'indépendance philosophique trop commun dans ce siècle, et dont il se serait corrigé avec l'âge...

Que Réaumur traite La Mettrie de monstre, dans une lettre adressée à Formoy le 3 Décembre 1751, et qu'il regrette qu'il soit mort horizontalement, cela prouve tout simplement que le naturaliste avait de la mémoire et de la rancune, et qu'il vengait ainsi son double Aurémus, de quelques innocents brocards.

Quant à Diderot le ton de ses imprécations, la précision de ses accusations, l'étendue même du paragraphe consacré au matérialiste, dans l'Essai sur les Règnes de Néron et de Claude (1754), tout cela vient heureusement à l'appui de notre thèse : on ne tue pas les morts. Diderot débute ainsi, page 217 : « Ce fait me rappelle l'auteur de l'Anti-Sénèque (La Mettrie) et la constante affectation des ennemis de la philosophie à le citer parmi les hommes sages et éclairés, dont la vie se passe à chercher la vérité et à pratiquer la vertu. » Il faut bien admettre qu'alors il y avait tout un véritable parti, celui des *ennemis de la philosophie*, comme l'écrit Diderot, pour soutenir l'auteur de l'*Homme-Machine*, et de l'*Histoire Naturelle de l'Ame*. Il faut abattre cet ennemi : aussi, la critique devient-elle féroce : « ... cet auteur sans jugement... n'a pas écrit une seule ligne de son *Traité du Bonheur* qu'il n'ait prise dans Sénèque, ou rencontrée par hasard ce qui n'est et ne pouvait malheureusement être que très rare... La Mettrie, dont on reconnaît la frivolité de l'esprit dans ce qu'il dit, et la corruption du cœur dans ce qu'il n'ose dire... dont les sophismes grossiers, mais dangereux par la gaieté dont il les assaisonne, décèlent un écrivain qui n'a pas les premières idées des vrais fondements de la morale dont le chaos de la raison et l'extravagance ne peut-être regardé sans dégoût que par des lecteurs futiles qui confondent la plaisanterie avec l'évidence, et à qui l'on a tout prouvé quand on les a fait rire... Homme corrompu dans ses mœurs et ses opinions,... dissolu, impudent, bouffon, flatteur fait pour la vie des cours et la faveur des grands... »

Pauvre Diderot ! La passion l'aveuglait, et si le morceau est de qualité, sans nous attarder à le commenter, ni à le réfuter, nous n'en retiendrons que l'importance que le chef des Encyclopédistes attachait à un mort dont on avait si peu parlé de son vivant. Il y avait décidément du nouveau dans l'opinion à son égard.

Chez tous les contemporains, on retrouve ce même sentiment de

crainte et cette haine plus ou moins déguisée envers celui que petit à petit tous ceux qui s'occupent de morale tendent à considérer comme le chef responsable des idées criminelles de la négation de Dieu, de la vertu, et du remords. Il suffit de quelques mots dans des œuvres diverses pour mesurer la diffusion secrète de sa pensée : c'est d'Holbach, qui par une simple note en marge de son *Système de la Nature*, manifeste son inquiétude : « L'auteur qui vient tout récemment de publier l'*Homme-Machine* a raisonné sur les mœurs comme un vrai frénétique. » Il l'avait donc lu, comme Diderot ? Comment s'étonner alors qu'ils présentent des points communs ?

Marat, qui devait plus tard connaître une célébrité que rien alors n'annonçait, dans la préface de son livre : *De l'Homme* (3 vol. in-16, Amsterdam, 1775), cite La Mettrie aussitôt après Descartes, et s'il le juge sans indulgence excessive, il laisse couler de sa plume une phrase intéressante à relever : ...ce livre (*l'Homme Machine*), qui a fait tant de bruit dans le monde des athées... »

Palissot s'excusant d'avoir cité *l'Homme Plante* et la *Vie Heureuse*, Voltaire lui répond que ce dernier ouvrage « n'avait pas plus rapport à la Philosophie que le Portier des Chartreux à l'Histoire de l'Eglise. » Erreur, rétorque Palissot : « ... toutes les questions résolues débattues sur le mal moral, le juste, l'injuste et la nature du bonheur sont assurément du ressort de la Philosophie. » (Année Littéraire, 1760, p. 139).

Autre exemple : le Nouveau Dictionnaire Historique consacre dans le tome IV paru en 1779 trois colonnes à La Mettrie. Sans indulgence. Mais l'auteur anonyme de l'article se croit obligé de se disculper de sa sévérité : « Certains lecteurs nous reprocheront peut-être d'avoir peint ce médecin matérialiste trop désavantageusement... » Il comptait donc des amis, des partisans et des défenseurs ?

Enfin, on le prend au sérieux : on le discute, on le réfute. En 1756, c'est Rabener, le Swift de l'Allemagne qui s'attaque à *l'Homme Machine*, mais avec des arguments si faibles, si futiles, et si mal présentés que certains se demandent s'il ne s'agit pas plutôt ici d'une apologie déguisée. Par contre, l'Abbé Pichon prétend suivre le « physicien » sur son propre terrain, quand les hypothèses qu'il entreprend de renverser sont appuyées sur des raisons physiques. Et cette bonne volonté trouve son exutoire dans un triste et pénible *Traité historique et Critique de l'Existence de Dieu...*

A quoi bon poursuivre cette trop longue énumération de preuves ? Est-il bien utile d'augmenter le faisceau des présomptions ? De la confrontation des documents irrécusables cités, la vérité se dégage d'elle-même, et sans nul besoin d'artifice. Résumons-la.

Un premier point demeure acquis : la pensée de La Mettrie s'est diffusée bien au-delà des limites avouées par les contemporains ; des éditions nombreuses, plus particulièrement dans la période 1750-75, des contrefaçons, des copies manuscrites attestent un nombre élevé de lecteurs, appartenant à l'élite intellectuelle.

A partir de sa mort, ses adversaires le considèrent comme un véritable porte-drapeau, un chef, le maître de l'athéisme et du matérialisme. Mais, chose étrange, ce chef n'a pas de troupes, car nous ne voyons personne se

réclamer de lui. Les plus avancés des philosophes se croient déshonorés d'être accouplés à lui, et la prudence leur conseille de l'accabler pour se disculper à l'avance de toute promiscuité.

Or, nous avons cependant établi de nombreux points communs à La Mettrie et aux matérialistes de son époque, en notant toutefois que ceux-ci s'arrêtent par un bien curieux sentiment de pusallinité, à mi-chemin de leurs théories et que seul le premier va jusqu'au bout de sa pensée, sans se laisser entraver par des considérations religieuses ou des nécessités sociales, encore moins par des conventions.

Or, dans toutes les similitudes de pensée relevées, la priorité appartient sans contestation possible à La Mettrie.

Or, il est désormais certain que les philosophes français, sans l'avouer, avaient lu La Mettrie.

Il y a donc présomption d'emprunt de leur part.

CONCLUSION

Nous avons essayé de présenter le vrai visage de La Mettrie, et nous avons mené une enquête, autant que faire se peut, impartialement : nos conclusions, nous nous efforcerons de les rédiger brièvement.

I) La Mettrie, toute sa vie, malgré lui, est resté sous le signe de la médecine. C'est avant tout et surtout un médecin : sa philosophie s'explique totalement par sa formation médicale, et plus particulièrement par les influences iatro-mécaniciennes, dont il n'a jamais pu se débarrasser. Ses méthodes, ses théories, ses essais d'expérimentation, sont inspirés directement de Boerhaave, son maître, et qu'il n'a jamais renié.

II) Le médecin n'a rien laissé : c'est peu. Mais il nous a transmis, par l'ensemble de ses pamphlets, le tableau le plus complet que nous ayons de la médecine à son époque : c'est beaucoup. Grâce à lui, nous vivons dans la compagnie des grands maîtres parisiens, et nous les connaissons infiniment mieux que par leurs œuvres ou les actes officiels d'une indifférence glaciale. Certains n'ont survécu que grâce à lui ; d'autres apparaissent sous un jour tout nouveau, et nous les découvrons plus proches de l'humanité, descendus des piédestaux que des mains pieuses leur avaient dressés. Il faut sans doute apporter bien des tempéraments à ses jugements, et bien des retouches à ses portraits : mais il faut avouer que sans eux nous ne connaîtrions rien des mœurs publiques et privées de nos devanciers.

III) En Biologie, répudiant la cosmogonie mosaïque, s'évadant des conceptions périmées de la physique théorique, il a médité sur les grands problèmes, et il les a abordés avec un esprit neuf. Il a pressenti la grande loi de l'évolution, il a rejeté la fixité des espèces, et le premier a formulé cette vérité audacieuse pour l'époque : c'est le besoin qui crée les organes.

IV) Dans le domaine philosophique, il a tenté de remplacer les arguties de la scholastique par les arguments de l'expérience : sa doctrine, en apparence imprécise, et nébuleuse, si l'on s'en tient à la forme, est quant à l'esprit d'une homogénéité parfaite. Les principaux points qui lui appartiennent en propre sont les suivants :

a) Le problème de l'âme se réduit en dernier ressort à une question de neuro-physiologie. L'âme ne se distingue pas de la matière vivante, apparaît avec la vie, et disparaît avec elle.

b) Le développement intellectuel est fonction de la sensation.

c) Il y a interdépendance du physique et du moral.

d) D'où le bonheur consiste uniquement en la satisfaction des besoins, quels qu'ils soient.

e) D'où l'arbitraire de la notion de bien et de mal. La vertu n'est que convention, et n'a de valeur que relative.

f) D'où enfin cette théorie nouvelle de l'irresponsabilité des criminels, qui deviennent des anormaux, et qui ne doivent plus être punis, mais simplement mis hors d'état de nuire. La sanction disparaît pour faire place à des mesures de défense de la société : le juge s'efface devant le psychiâtre, la prison devient l'asile.

V) L'influence de La Mettrie sur ses contemporains si elle existe, est en tous cas inavouée. Elle est minime. Aucune des idées qu'il a poussées à leurs extrêmes conséquences, pour des raisons sociales n'a été admise : elles eussent en effet mis en péril l'ordre établi, et bouleversé les fondements de la morale. La Mettrie est le plus avancé, le plus logique et aussi le plus complet des matérialistes français du XVIII^e siècle.

VI) Et cependant il n'a pas réussi : il n'a jamais gagné les suffrages de la foule ni même du petit nombre. Il est resté seul, contre tous. On compterait ses amis sur les doigts d'une main. Pourquoi ?

Les raisons de l'hostilité de ses contemporains tiennent à des causes multiples.

Les unes sont afférentes aux thèses mêmes qu'il défendait : il devançait son siècle, et se plaçait à la pointe d'avant-garde des philosophes maudits. L'outrance un peu théâtrale de ses conceptions, son athéisme ostentatoire, son dédain du dogme, sa manie de jouer les cyniques, sa condamnation, son bannissement, tout cela révoltait l'opinion. Moins encore que sa théorie du bonheur des simples et des bêtes, mais aussi des méchants, qui lui valut la réprobation universelle. Cet homme bafouait tout, l'honneur, la vertu, les nobles sentiments, la religion... Il attentait ainsi à la Société ; la Société le rejeta.

Ensuite, la forme qu'il avait adoptée dans ses ouvrages lui nuisit considérablement : pas de plan, peu de réflexion, du défaut de suite dans les idées, un étalage complaisant de sophismes, des affirmations dénuées de bases, des citations approximatives, des digressions hors de propos, des déductions hasardeuses, des termes imprécis, ces défauts dont rien ne put le corriger noyèrent ses mots heureux, ses idées neuves, et rendirent inintelligible une doctrine déjà difficile à imposer par son audace. Sans compter la verdeur du langage, et la crudité de l'expression qui choquaient la pudeur des lecteurs.

Enfin, le plus rude ennemi de La Mettrie fut La Mettrie. L'homme tua le philosophe. Un monstre murmurait l'Opinion, et non pas seulement ses ennemis : un ivrogne, pilier de taverne, un débauché coureur de filles, éructant ses propos blasphématoires à la fin d'un souper crapuleux, un fieffé

coquin que ses frères les médecins avaient vomis... Il faut l'avouer : ces gens-là n'avaient pas tort, sans avoir tout à fait raison : ils ne connaissaient et ne pouvaient connaître que le faux La Mettrie, l'imposteur, qui tenait à sa réputation de mauvais garçon : il leur jouait la comédie du vice, avec tant de naturel que tous s'y laissèrent prendre : pas un ne soupçonna ce que cachait cet étalage de cynisme. Ce qui manqua le plus à La Mettrie, ce fût la pondération, et la mesure : il sentait trop la canaille pour une société raffinée, mais il est regrettable que personne ne pressentit dans cet épicurien qui traversait l'adversité sans s'arrêter de rire, une force qui se cherchait et ne se trouva jamais.

Ce qui lui manqua le plus, ce fut la façon de parvenir, l'art de s'attirer la faveur des grands : où l'aurait-il appris ? A Saint-Malo, à courir le client ? Aux Gardes, entre deux campagnes ? En exil ?

Ce qui lui manqua, en un mot, ce fut la fréquentation des salons. C'est ne l'oublions pas dans les salons que se découvrent les talents naissants que se font les réputations, que se propagent les idées nouvelles, que s'épurent les théories philosophiques. Les grandes dames s'arrachent les hommes de lettres : et quand elles les tiennent asservis, elles ne les lâchent plus, ne serait-ce que pour en priver leurs rivales. Madame d'Épinay, la Maréchale de Luxembourg, Madame de Deffand, autant de foyers d'où rayonne l'esprit nouveau, mais La Mettrie ne sut jamais s'y faire désirer.

Ce fut pour lui un grand malheur. Car avec ses dons, son intelligence, sa facilité, son talent d'écrivain, réfréné, guidé, décrassé aussi par une Egérie, peut-être eut-il dégagé sa pensée de la gangue qui la dissimule, et fut-il devenu ce qu'il méritait d'être : un prophète, et un chef d'école. Il méritait mieux que sa destinée...

QUELQUES OUVRAGES A CONSULTER

- ALMANACH ROYAL. — Années 1735 et suivantes.
 ANNÉE LITTÉRAIRE. — Années 1735 et suivantes.
 D'ARGENS. — *Ocellus Lucanus*. Ed. 1754, 1762, 1795.
 ASSÉZAT. — *Introduction à l'Homme Machine*, Paris, 1800, in-16.
 AUBERTIN. — *L'Esprit Public au XVIII^e siècle*. Paris 1889, in-8°.
 BARBIER (A. A.). — *Dictionnaire des Ouvrages anonymes*. Paris. 1806-09, 4 in-8°.
 BARBIER — *Journal du règne de Louis XV*. 8 in-12, 1857.
 BARNI. — *Histoire des idées morales et politiques en France au XVIII^e siècle*. 2 in-12, 1865.
 BELIN. — *Le mouvement philosophique en France, de 1740 à 1789*. Paris in-8° 1913.
 BELIN. — *Le commerce des livres prohibés à Paris*. Paris, in-8°, 1913.
 BERGMANN. — *Die Satiren des Herrn Maschine*. Leipsick 1913, in-8°.
 BERNIER. — *Essais de médecine*. Paris 1689, in-12.
 BERTRAND. — *L'Académie des Sciences et les Académiciens de 1666 à 1793*. Paris 1869, in-8°.
 G. DE BEZANÇON. — *Les médecins à la censure*. Paris 1677, in-16.
 BIOGRAPHIE MÉDICALE. — 7 in-8°. Paris 1820-27.
 BLUM. — *L'estampe satirique et la caricature en France au XVIII^e siècle*. Paris 1910, grand in-8°.
 BOINET. — *Les doctrines médicales*. Paris, in-16, 1912.
 BONNET. — *Œuvres d'histoire naturelle*. 8 vol. in-12. Neuchâtel 1779.
 BOUCHUT. — *Histoire de la médecine et des doctrines médicales*. Paris 1873. 2 vol. in-8°.
 BOUGEARD. — *Moralistes oubliés*. Bruxelles 1858, in-16.
 BOURDON. — *Illustres médecins et naturalistes*. Paris 1844, in-12.
 DU BREIL. — *La Police de l'art et science de médecine*. Paris 1580, in-8°.
 BRUNEL. — *Maupertuis*, 2 vol. in-8°. Paris 1929.
 CABANIS. — *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Paris 1843, in-12.
 CARO. — *Le matérialisme et la science*. Paris 1867, in-12.
 CARO. — *La philosophie de Goethe*. Paris 1866, in-12.
 CARRÈRE. — *Bibliothèque littéraire de médecine ancienne et moderne*. Paris 1776, 2 vol. in-4°.
 CATALOGUE DE COYECQUE. — Paris 1900, 2 vol. in-8°.
 CHANGUION. — *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*. Amsterdam 1737, 2 vol. in-12.
 COLLIGNON. — *Diderot*. Paris 1914, in-16.
 COLLÉ. — *Journal et mémoires*. Paris 1868, 3 vol. in-8°.
 COLONNA. — *Les principes de la nature, ou la génération des choses*. Paris 1731, in-12.
 CONDILLAC. — *Traité des animaux*. Paris 1755, in-12.
 CONDILLAC. — *Traité des sensations*. Paris 1803, in-12.
 CORLIEU. — *L'ancienne Faculté de Médecine de Paris*. Paris 1877, in-8°.

- DAREMBERG. — *Histoire des Sciences médicales*. Paris 1890, 2 vol. in-8°.
- DARWIN (ERASME). — *Zoonomia*. London, in-12, 1794.
- DEDU. — *L'âme des plantes*. Paris 1682, in-12.
- DELAUNAY. — *Le monde médical parisien au XVIII^e siècle*. Paris, 1906, in-4°.
- DENINA. — *La Prusse Littéraire*. Berlin 1790, 3 vol. in-8°.
- DICTIONNAIRE DES MÉDECINS FRANÇAIS. Paris, an X, in-8°.
- DIDEROT. — *Œuvres complètes*. Edition Assézat. Paris 1875-77, 20 vol. in-8°.
- DUBOIS-RAYMOND. — *Discours de l'Académie des Sciences de Berlin, année 1875*.
- DUMONCHAUX. — *Bibliographie médicale*. Paris 1756, in-12.
- DUMONCHAUX. — *Anecdotes de médecine*. Paris 1754, in-12.
- DUNCAN. — *Histoire de l'animal*. Paris 1686, in-16.
- DUNCAN. — *Explication nouvelle et mécanique des actions animales ou traité des fonctions de l'âme*. Paris 1698, in-12.
- ELOY. — *Dictionnaire historique de la médecine*. Mons 1778, 4 vol. in-8°.
- ESTÈVE. — *Origine de l'Univers expliquée par un principe de la matière*. Berlin 1748, in-12.
- FRANKLIN. — *Vie privée d'autrefois*. Paris 1892-94, 5 vol. in-16.
- FRÉDÉRIC II. — *Eloge de La Mettrie*. La Haye 1752, in-16.
- FREIND. — *Histoire de la médecine*. Leyde 1727, in-12.
- FRÉRON. — *Lettres sur quelques écrits de ce temps 1749-1754*, 12 vol. in-12.
- FRÉRON. — *Observations sur les écrits modernes*, 1735-1743, 9 vol. in-12.
- GILIBERT. — *L'anarchie médicale*. Paris 1776, 3 vol. in-12.
- GÖTTE. — *Œuvres d'histoire naturelle*. Ed. Martins. Paris 1837, 1 vol. in-8°.
- GRÉGORY. — *Discours sur les qualités, les devoirs, et les connaissances du médecin*. Paris 1787, in-12.
- GUELLIOT. — *Les Thèses de l'ancienne Faculté de Médecine de Reims*. Reims 1889, in-8°.
- GUELLIOT. — *La Fin de la Faculté de médecine de Reims*. Reims 1909, in-8°.
- HATIN. — *Les Gazettes de Hollande et la Presse Clandestine*. Paris 1867, in-8°.
- HAZON. — *Notice sur les hommes les plus illustres de la Faculté de médecine de l'Université de Paris*. Paris 1778, in-8°.
- HELVÉTIUS. — *De l'Esprit*. Paris 1754, in-4°.
- HELVÉTIUS. — *De l'Homme*. Paris 1772, 2 vol. in-8°.
- HERVOT. — *La médecine et les médecins à Saint-Malo*. Paris 1905, in-8°.
- HOEFER. — *Nouvelle biographie générale*. Paris 1862-66, 46 vol. in-8°.
- HOFFMANN. — *La Politique du Médecin*, traduction Bruhier, Paris 1751, in-12.
- D'HOLBACH. — *Le système de la Nature*. Londres 1771, 3 vol. in-12.
- D'HOLBACH. — *La Politique Naturelle*. Londres 1773, in-8°.
- D'HOLBACH. — *La morale universelle*. Amsterdam 1776, 3 vol. in-8°.
- HUBERT. — *Les Sciences Sociales dans l'Encyclopédie*. Paris 1923, in-8°.
- HUIT. — *La philosophie de la nature chez les Anciens*. Paris 1901, in-8°.
- JAL. — *Dictionnaire critique, biographique et historique*. Paris 1872.
- JOHNSTON (Mlle). — *Le Marquis d'Argens*. Paris 1929, in-8°.
- JOLY. — *Malebranche*. Paris 1901, in-8°.
- KEIM. — *Helvétius*. Paris 1907, in-8°.
- KÉRANFLECH (de). — *Observations sur le cartésianisme moderne*. Rennes 1764, in-12.
- KING. — *Influence des sciences physiologiques sur la littérature française au XVIII^e siècle*. Paris 1929, in-8°.
- LACOLE. — *Histoire générale des Gardes Françaises*. Paris 1901, in-8°.
- LAMARCK. — *Œuvres choisies*. Ed. Le Dantec. Paris, s.d. in-16.
- LANGE. — *Histoire du matérialisme*. Trad. Pommerol. Paris 1877, 2 vol. in-8°.
- LANSON. — *Origine et premières manifestations de l'esprit philosophique* (Revue des cours et conférences, 1910).
- LANSON. — *La diffusion des manuscrits matérialistes et athées*. (Revue d'histoire littéraire 1912).
- LAURAND. — *Les sciences dans l'antiquité*. Fascicule VIII du Manuel des études grecques et latines. Paris 1926. In-8°.
- LE CAT. — *Traité des sensations et des passions*. Paris 1764, in-12.
- LE CLERC. — *Histoire de la Médecine*. La Haye 1723, in-4°.
- LE FRANÇOIS. — *Réflexions critiques sur la Médecine*. Paris 1723. 3 vol. in-12.
- LEMÉE. — *Offray de la Mettrie*. Saint-Malo 1925, in-8°.
- LESUEUR. — *Maupertuis et ses correspondants*. Montreuil 1896, in-8°.
- LEVAT. — *Biographies bretonnes*. Vannes, 1858, 2 vol. in-8°.
- LUYNES (DE). — *Mémoires sur la Cour de Louis XV*. Paris 1899, in-8°.

- MACHIAVELLUS MEDICUS. — *Argentorati* 1698, in-4°.
- MANET. — *Biographie des Malouins célèbres*. St-Malo 1824, in-8°.
- MARAT. — *De l'homme*. Amsterdam 1775, 2 vol. in-12.
- MAUPERTUIS. — *Essai sur la formation des corps organisés*. Berlin 1754, in-16.
- MAUPERTUIS. — *Vénus physique*. S.l.n.d. (1746, Berlin) in-16.
- MEDICINA FLAGELLATA. Londini 1721, in-12.
- MENKEN. — *La Charlatanerie des Sçavans*. La Haye 1721, in-12.
- MIOUCEC DE Kerdanel. — *Notices Chronologiques*. Brest 1818, in-8°.
- MORELLY. — *Code de la Nature*. Partout. Chez le Vrai Sage 1755, in-8°.
- MORNET. — *Les Sciences de la Nature en France au XVIII^e siècle*. Paris 1911, in-16.
- MORNET. — *Histoire de la Pensée Française*. Paris 1924, in-8°.
- OLLION. — *La Philosophie générale de John Locke*. Paris 1909, in-8°.
- PANAGE. — *Les mœurs*. Aux Indes 1748. 3 parties, 1 vol.
- PEIGNOT. — *Dictionnaire des livres condamnés au feu*. Paris 1806, in-8°.
- PERRIER. — *La philosophie zoologique avant Darwin*. Paris 1884, in-8°.
- PICAVET. — *La Mettrie et la critique allemande*. Paris 1889, in-8°.
- PITON. — *Paris sous Louis XV*. Paris 1911-14, 5 vol. in-12.
- PLUCHE. — *Spectacle de la Nature*. Paris 1732, 9 vol. in-12.
- PORITZKY. — *La Mettrie, sa vie et ses ouvrages* (en allemand). Berlin 1900, in-16.
- QUÉPAT. — *Essai sur La Mettrie*. Paris 1873, in-16.
- QUÉRARD. — *La France Littéraire*. Paris 1827-1864, 12 vol. in-8°.
- RAYNAL. — *Anecdotes Littéraires*. Paris 1750. 2 vol. in-12.
- ROBINET. — *De la Nature*. Amsterdam 1762, 2 vol. in-8°.
- ROGER. — *Les médecins Bretons*. Paris 1900, in-8°.
- SOURY. — *Bréviaire du Matérialisme*. Paris 1867, in-8°.
- SPRENGEL. — *Histoire pragmatique de la Médecine*. Paris 1809-1820, 9 vol. in-8°.
- TRIBOUILLET. — *Diderot et la Médecine*. Lyon 1921, in-8°.
- VEZEAUX DE LA VERGNE (DE). — *Du caractère médical de l'œuvre de La Mettrie*. Paris 1907. Thèse de Médecine.
- VOLTAIRE. — *Correspondance*. (Grands Ecrivains de la France) 18 vol. in-8°. Paris 1880-82.

Pour la Bibliographie médicale spéciale, nous pourrions dresser une liste des quelque six cents volumes que nous avons consultés. Nous préférons ne signaler que les ouvrages suivants :

Eloges de Poissonnier (par SUE), *Chirac* (DESGENÈTTES, FONTENELLE), *Chicoyneau* (SUE), *Hecquet* (LE FÈVRE SAINT-MANC), *Molin* (CHOMEL), *Falconnet* (LE BEAU), *Bourdelin* (FONTENELLE), *Vernage* (MALOËT), *Andry* (GOUGET), *Astruc* (LORRY), *Boerhaave* (FONTENELLE, MATTY), *Bonnet* (CUVIER), *Dionis* (PORTAL), *Duverney* (FONTENELLE), *Ferrein* (ANDRY), *Haller* (SENEBIER, VICQ D'AZYR), *Helvétius* (PAQUOT), *Petit* (LOUIS), *Hunauld* (MAIRAN), *Josnet* (DE SAULX), *La Peyronie* (RATTE, BRIOT), *Lavigne* (BOYER), *Marcot* (POITEVIN), *Quesnay* (D'ALBON), *Silva* (BRUHIER), *Dubois* (GOUJET).

Pour chaque auteur important, dans sa notice biographique nous avons glissé les principaux ouvrages à connaître. Il est inutile d'y revenir ici, car ce serait surcharger considérablement ce chapitre. Rien que pour Hoffmann, par exemple, le catalogue comprendrait plus de 250 numéros !

Les sources principales des biographies sont les grands dictionnaires de Dezeimeiris, Eloy, Jal, Haefer et Dechambre. Pour plus de détails, on se reportera à *Pauly* : Bibliographie des Sciences Médicales. 1^{er} fascicule, seul paru : Paris 1872, un vol. in-8°, et le Catalogue des Livres de Médecine de la Bibliothèque Nationale.

Enfin, pour faciliter aux lecteurs le contrôle des citations que l'on rencontre dans notre ouvrage, et leur permettre d'en vérifier l'exactitude, nous avons dressé une table des références. Il eût été facile de l'enfler démesurément, en indiquant, d'une manière minutieuse, avec la page et la ligne, le moindre mot emprunté à chacun des textes cités plus haut. Nous avons crû ce travail inutile, pour tout ce qui n'est pas citation vraie, et l'avons délibérément supprimé.

RÉFÉRENCES DES CITATIONS

Pages	Lignes	Cf.	Pages
17	note 2	LE MÉE : <i>La Meltrie</i> .	23
20	42-46	FRÉDÉRIC II : <i>Eloge de L. M.</i>	13
21	1-3	in <i>Le Mée, op. c.</i>	29
21	25-31	QUÉPAT : <i>Essai sur L. M.</i>	33
21	45-47	LA BAUMELLE : <i>Vie de Maupertuis</i> .	397
22	1-2	» »	id.
24	24-30	LE MÉE : <i>op. c.</i>	35
34	13-23	DECHAMBRE : <i>Dict. Sc. Médicales</i> .	II, VI, 131
35	41-44	LASÈGUE : <i>L'Ecole de Halle</i> .	46
45	9-12	SOURY : <i>Bréviaire de l'Hist. du Matérialisme</i> .	9
54	27-38	DE MAILLET : <i>Telliamed</i> .	139
56	28-34	GOETHE : <i>Métamorphoses des plantes</i> .	18
58	31 fin	DIDEROT : <i>Interprétation de la nature</i> .	15
59	1-15	» »	57
59	17-25	» <i>Entretien avec d'Alembert</i> .	110
60	16-24	ED. PERRIER : <i>Philosophie zoologique</i> .	61
62	4-8	ROBINET : <i>Considérations philosophiques</i> .	36
63	18-22	BONNET : <i>Contemplation de la Nature</i> .	Préface
63	32-37	» »	id.
63	44-47	» <i>Palingénésie Philosophique</i> .	III. 76
76	6-8	ASTRUC : <i>De Morbis venereis</i> .	II, 1102
76	21-25	» »	II. 1103
130	33-41	ALMANACH ROYAL, 1745.	
140	32-35	FRÉRON : <i>Lettres sur quelques écrits</i> .	1752, X, 110, sq
172	16-21	VOLTAIRE : <i>Correspondance</i> .	T. 74, 408
172	26-34	» »	T. 74, 433, 437.
172	39-44	FRÉRON : <i>Lettres sur quelques écrits</i> .	1752, X, 110, sq
173	1-5	» »	»
173	10-17	» »	»
173	20-21	» »	»
173	23-26	» »	»
174	7-13	» »	V. 261, sq
174	23-26	DIDEROT : <i>Essai sur le règne de Claude et Néron</i> .	217
174	30-41	» »	218
175	7-8	D'HOLBACH : <i>Système de la Nature</i> .	370
175	14-15	MARAT : <i>De l'Homme</i> .	I, 9
	17-21	ANNÉE LITTÉRAIRE, 1760.	139

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE I. — La vie tourmentée	7
— II. — La formation médicale	30
— III. — Le Médecin	38
— IV. — Le Biologiste	45
— V. — La querelle des frères ennemis	65
— VI. — Où Monsieur Astruc eut bien tort de com- mencer	74
— VII. — Les premiers pamphlets	77
— VIII. — La Politique du Médecin de Machiavel ...	83
— IX. — La Faculté Vengée	85
— X. — L'Ouvrage de Pénélope	102
— XI. — Le milieu médical Parisien vers 1745	118
— XII. — Le Psychologue et le Métaphysicien	133
— XIII. — Le Moraliste	146
— XIV. — Les sources	157
— XV. — La place de La Mettrie parmi les philosophes Français du XVIII ^e siècle	163
Conclusion	177
Bibliographie	180

Vu le 19 Janvier 1931
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.

H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris
CHARLETY

IMPRIMERIE OMNÈS ET C^{ie}

75, Rue Rochechouart

PARIS (IX^e)
